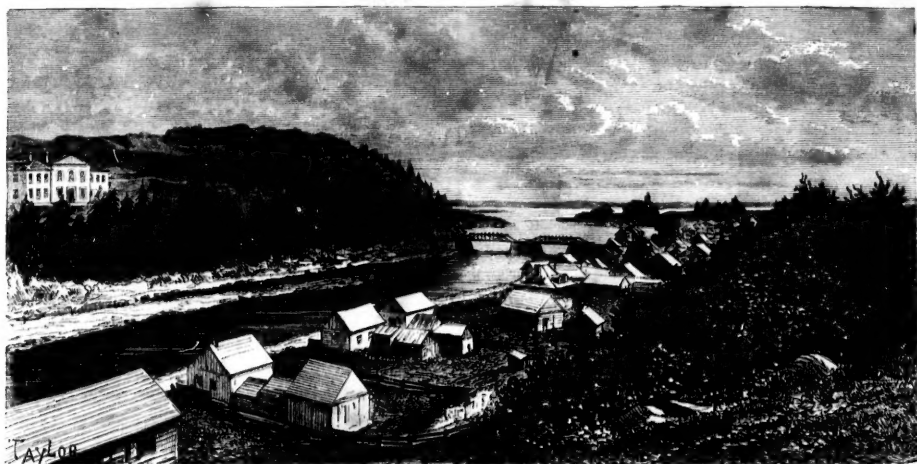




La Malbaie (voy. p. 102). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

La ligne Allan. — Le *Moravian*. — Passagers et émigrants français. — La baie de Londonderry. — Le détroit de Belle-Isle. — Les glaces flottantes. — L'entrée du Saint-Laurent. — Anticosti. — Les Acadiens et les pêcheries. — L'estuaire du Saint-Laurent. — Les milices canadiennes.

De toutes les lignes de bateaux à vapeur qui franchissent l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, il n'en est point dont l'itinéraire offre au touriste autant d'attraits que celui de la ligne Allan, entre Liverpool et Québec. Les administrateurs de cette ligne essentiellement canadienne profitent de la belle saison pour faire passer leurs magnifiques vapeurs au nord de l'île de Terre-Neuve, ce qui réduit à trois mille kilomètres environ la traversée en pleine mer. Les douze cents derniers kilomètres se font en vue des côtes et dans des eaux relativement tranquilles¹.

(Quelle porte d'entrée d'ailleurs, quelle splendide avenue pour pénétrer au cœur du Nouveau-Monde, que la voie maritime et fluviale qui commence au détroit de Belle-Isle, au milieu des glaces flottantes détachées de la mer de Baffin, et se termine à Québec, après cent cinquante lieues de navigation dans le ma-

gnifique estuaire du Saint-Laurent! Combien il doit paraître prosaïque et mesquin, lorsqu'on pouvait contempler cet admirable panorama, de débarquer purement et simplement, après neuf ou dix jours entre le ciel et l'eau, sur l'un des quais boueux de l'*Impérial City*, la grande mais peu pittoresque New-York!

C'est le 17 juillet 1873 que je m'embarquai à Liverpool, sur le *Moravian*, de la compagnie Allan, à destination de Québec.

Le personnel français des premières classes se composait de quatre voyageurs, moi compris.

D'abord, un Canadien de Montréal tout fraîchement sorti du collège, et que sa famille venait d'envoyer, pour ses débuts dans la vie, visiter Londres, Paris, Rome, le Caire et Bombay.

Le second de mes compagnons, également Canadien, était le Frère visiteur des écoles chrétiennes de la province de Québec, excellent homme et fort agréable causeur.

Le troisième, homme de quarante ans, autrefois directeur de haras en Autriche, allait au Canada pour

1. En hiver seulement, lorsque le Saint-Laurent est fermé par les glaces, les paquebots canadiens changent leur itinéraire et débarquent à Portland, ville de l'État du Maine que le chemin de fer du *Grand-Tronc* relie directement à Québec et à Montréal.

étudier l'élevage des trotteurs renommés que les Américains tirent de la province d'Ontario.

Si l'élément français était en infime minorité dans les cabines, il n'en était pas de même dans l'entrepont, où plus de cent vingt passagers et passagères, Parisiens, Lyonnais, Alsaciens, etc., le représentaient de la façon la plus bruyante. C'étaient des émigrants envoyés à Québec par l'agence canadienne de Paris. Plus d'une fois leur entrain, leur gaieté, leurs danses surtout, scandalisèrent quelques Anglais formalistes. Un jour même que le tapage était à son apogée, nous entendîmes un insulaire murmurer, avec une sorte d'effroi, le mot de « Commune ! » C'était un bien gros mot pour quelques entrechats pacifiques.

Le lendemain de notre départ de Liverpool, nous apercevons les collines d'émeraude de la verte Erin.

Nous entrons dans la baie de Londonderry et le vapeur s'arrête devant le petit bourg de Moville, où nous devons prendre les passagers d'Irlande et les dernières dépêches d'Europe. Il s'agit de mettre à profit ces quelques heures d'arrêt : je descends à terre avec quelques-unes de mes nouvelles connaissances ; et bientôt un cab fort peu confortable nous conduit aux ruines de Greencastle, situées à vingt minutes de Moville, près d'une petite batterie de côte gardée par des artilleurs de l'armée de sa gracieuse Majesté.

Quelle charmante campagne, mais aussi quel abrégé des misères du peuple irlandais se déroulent devant nous ! De vieilles femmes en haillons, pieds nus, assiégent les voyageurs de leurs sollicitations. Des multitudes d'enfants plus déguenillés encore courent derrière notre voiture, réclamant un penny. Et pourtant quel beau sang dans cette race déshéritée !

Après le départ de Moville, le voyage se continue sans incident jusqu'à l'entrée du détroit de Belle-Isle. Chaque soir, pendant que la portion masculine des passagers déguste l'éternelle tasse de thé ou le verre de whisky, quelques *misses* chantent, au piano, les airs en vogue à Londres ou à New-York. Quiconque a voyagé sur les transatlantiques sait que, à moins d'événements extraordinaires, causés la plupart par la mauvaise humeur de Neptune, le programme des distractions brille surtout par son uniformité.

Le 28, nous apercevons entre le navire et les montagnes du Labrador, déjà visibles à l'horizon, de nombreuses taches d'une blancheur éclatante qui grossissent rapidement en se rapprochant, et que nous reconnaissons bientôt pour d'énormes blocs de glace flottante. Une heure plus tard, le vapeur passe à portée de plusieurs de ces blocs, dont la partie émergée atteint parfois la hauteur d'une maison à deux étages. Ce spectacle, par un beau soleil de juillet, est vraiment féerique. J'entends parmi nos émigrants quelques Parisiens enthousiastes s'écrier qu'une telle vue vaut à elle seule le voyage.

Pendant que tous, debout sur le pont, nous contemplons les blancs écueils de glace, les montagnes du Labrador, le phare de Belle-Isle et les côtes de

Terre-Neuve, des stries blanchâtres et mobiles, pareilles à des fumerolles légères, se sont formées au-dessus des eaux. Peu à peu elles augmentent de volume et semblent de petits nuages de gaze effleurant légèrement la surface d'un miroir. Pas une vague, pas une ride. Quelques minutes encore, et montagnes et glaciers disparaissent subitement dans un épais brouillard. Ces brumes subites sont le plus grand danger de ces parages. Des navires ainsi surpris ont été brisés comme verre par la rencontre d'un roc de glace. Aussi, pendant toute la journée, nous marchons avec cette sage lenteur qui est la meilleure des précautions.

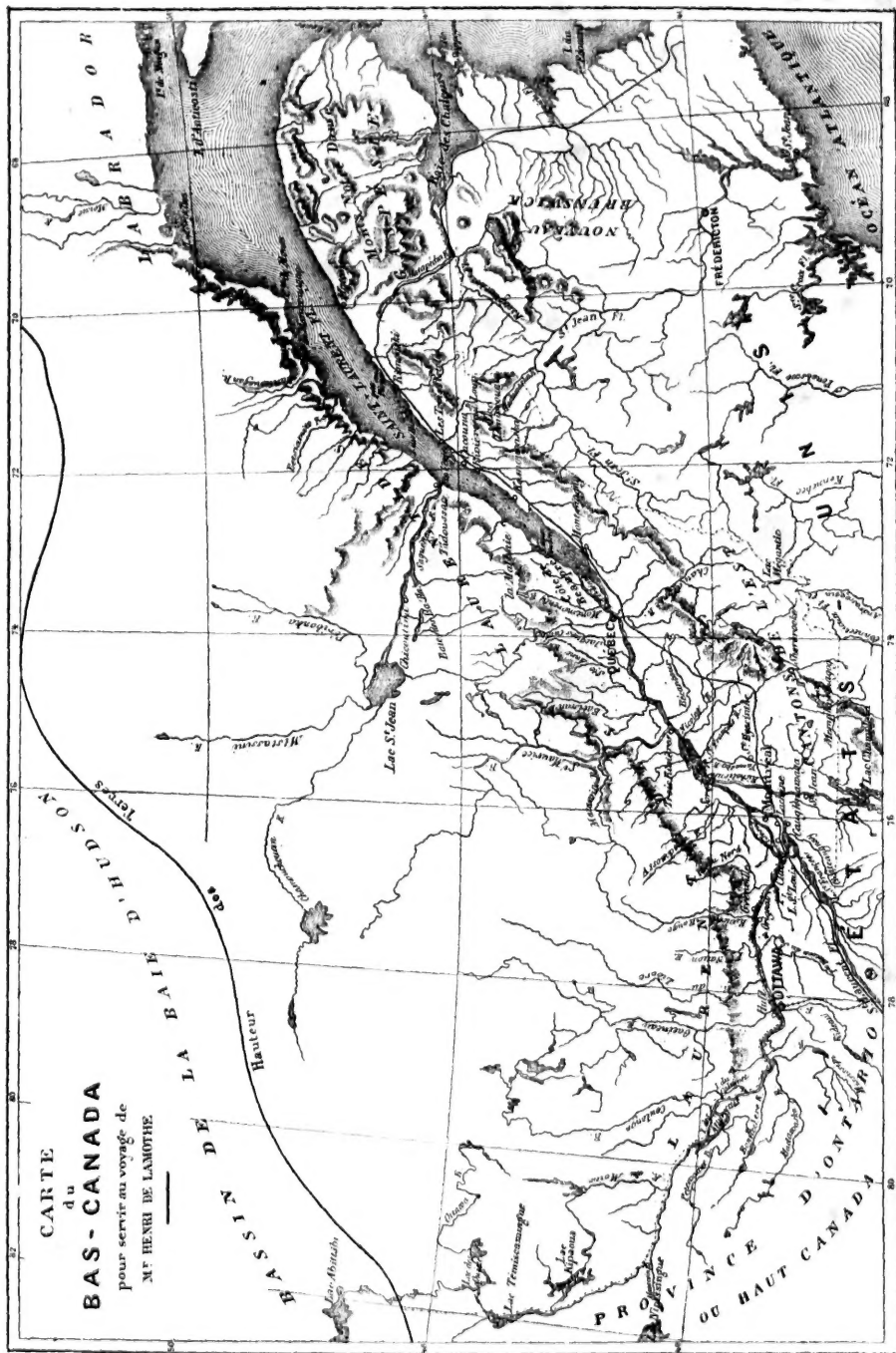
L'aube du lendemain nous trouve à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Nous apercevons au loin, dans l'après-midi, les côtes d'Anticosti, île d'environ 650 000 hectares, encore à peu près inhabitée. Toutes ces côtes cependant, comme celles du Labrador, se peuplent peu à peu, malgré la rigueur du climat et la stérilité du sol¹. La veille déjà, nous avions aperçu avec nos longues-vues les maisons d'un hameau de pêcheurs. Ce sont des Acadiens, les descendants des proscrits chantés par Longfellow dans *Évangéline*, qui viennent des côtes du Nouveau-Brunswick, des îles de la Madeleine et du Prince-Édouard, se fixer sur ces plages désertes, rocheuses, mais où le poisson abonde. Ces Acadiens sont d'intrépides pêcheurs et marins. Pauvres, ignorants, mais énergiques, ils conservent avec amour cette nationalité française pour laquelle ils ont tant souffert au siècle dernier. Ils offrent aussi un exemple prodigieux de fécondité : les cent dix-huit ou cent vingt mille individus de leur race restés Français sont les descendants authentiques de moins de quatre cents familles d'aventuriers et de marins saintongeais, bretons et landais débarqués en Acadie pendant la première partie du dix-septième siècle. Si l'on tient compte des guerres à outrance qu'ils soutinrent contre les Anglais pendant plus d'un siècle, de leur dispersion pendant la guerre de Sept Ans et des pertes que leur inflige annuellement le courroux de la mer, on ne saura trop s'étonner de la prodigieuse vitalité de cette branche lointaine de la famille française.

Le 29 au soir, on voit à l'horizon le cap Rosier, qui est, avec le cap Gaspé, la pointe la plus orientale de la presqu'île située au sud de l'estuaire du Saint-Laurent.

Le lendemain matin, à l'aube, nous sommes en face de Matane. A cet endroit, le fleuve a encore plus de cinquante kilomètres de large. Nous longeons la rive sud, et celle du nord n'apparaît à l'horizon que comme une ligne bleuâtre terminée par la pointe de Monts².

1. Le Labrador bas-canadien, depuis Manicouagan et la pointe de Monts jusqu'au détroit de Belle-Isle, ne renfermait encore en 1871 que trois mille six cent quatre-vingt-dix-neuf habitants dispersés sur une côte de sept cents kilomètres. Au point de vue de la nationalité, on y comptait mille huit cent trente-cinq Français, mille trois cent neuf Indiens, le reste Anglais, Irlandais, Écossais et Jerseyais.

2. La pointe de Monts, ainsi nommée de M. de Monts, qui vint au Canada en 1608 avec M. de Poutrincourt. M. de Monts était huguenot. La révocation de l'édit de Nantes fit passer ses descendants à l'étranger et le nom de l'explorateur français du Saint-Laurent est aujourd'hui porté par un officier de la marine allemande.



Le premier aspect du paysage est triste et sévère : il est enlaidi par de grandes taches noires qu'un incendie récent a laissées sur les collines. On aperçoit encore les troncs des sapins dont la flamme a détruit le feuillage. Derrière les dépressions des collines littorales, on entrevoit les sommets les plus élevés de la chaîne centrale de la presqu'île de Gaspé ou Gaspésie, les

Chikchaks ou monts Notre-Dame dont les pics atteignent treize cents mètres. Mais cette fâcheuse impression est de courte durée. Bientôt commence cette série de maisons blanches adossées à de verdoyantes collines, que nous ne perdrons plus de vue jusqu'à Québec, et qui forment le trait caractéristique des rives du Saint-Laurent. Là, en effet, point de gros villages où se con-

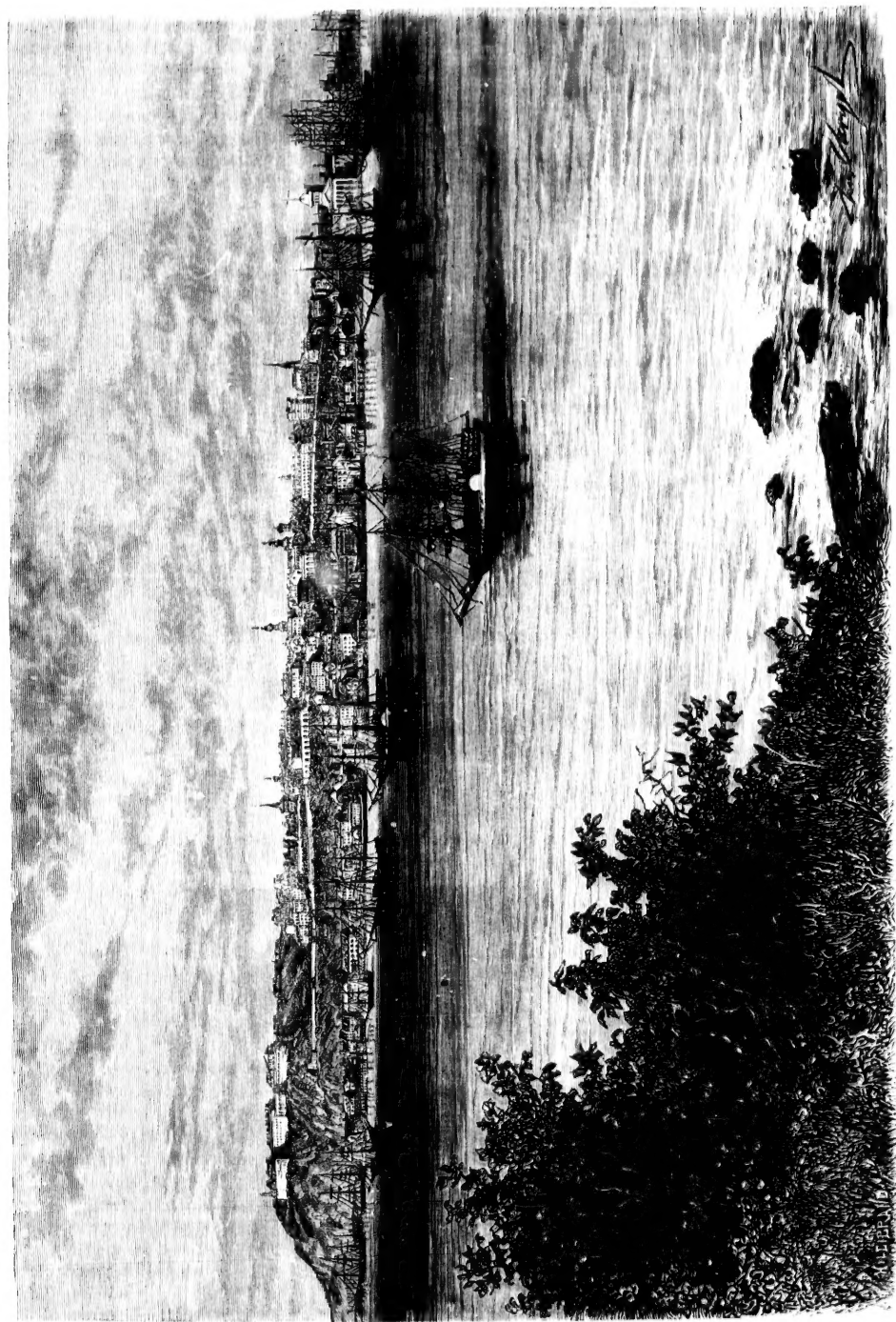


Québec : Marché de la haute ville. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

centre la population rurale seules, quelques petites villes, telles que Rimouski, Trois-Pistoles, Kamouraska, Montmagny et quelques autres nous rappellent les cités européennes. Dans les campagnes, chacun bâtit sa maison sur sa terre, sans s'occuper de la distance qui le sépare des autres habitants de la paroisse. De loin en loin, une église, avec son clocher couvert de plaques de fer étamé resplendissant au soleil

comme des lames d'argent, nous indique le centre d'une nouvelle paroisse peu à peu conquise par des défricheurs sur la nature vierge.

Le dimanche, l'habitant canadien attelle son « trotteur » à une élégante voiture à ressorts et engage avec ses voisins une course de vitesse dont le but est l'église paroissiale. Les attelages, les fourrures de leurs « blondes », voilà le luxe des Canadiens; et ce luxe



Quebec, vu de la pointe L'avis. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

tend malheureusement à prendre des proportions inquiétantes pour l'épargne du petit cultivateur, qui ne veut point rester en arrière des gros « habitants ». On s'endette, on vend sa terre et l'on part enfin avec toute sa famille pour les manufactures des États-Unis. En 1870, le recensement américain accusait, dans l'État industriel de Massachussets, la présence de soixante-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze individus nés au Canada, la plupart Canadiens-Français. L'État de New-York en contenait soixante-dix-huit mille cinq cent dix.

Notre navigation sur le Saint-Laurent était favorisée par un temps splendide. Les glaces flottantes avaient disparu au large d'Anticosti, et, avec elles, les brumes froides qui se forment à leur contact. La largeur du fleuve, les collines gracieusement ondulées et boisées de la rive méridionale, les montagnes abruptes de la rive du nord, dont le relief s'accroissait de plus en plus, tout cela me faisait songer à un voyage fait, il y a bien longtemps, par un beau jour d'été, sur le lac de Constance. Je le répète, je ne crois pas qu'il existe au monde un cours d'eau aussi splendidement encadré que le Saint-Laurent, de Matane à Québec.

On a dit que pour entrer la première fois dans une capitale il fallait choisir l'avenue la plus grandiose. S'il en est de même pour les continents, nul rival ne peut disputer au fleuve canadien l'honneur d'être l'« avenue des Champs-Élysées » du Nouveau-Monde. Ni le Mississippi avec ses eaux boueuses et son cours tortueux, ni l'Amazone avec ses rives basses et presque invisibles, ne peuvent rivaliser en majesté et en grandeur avec ce fleuve admirable dont les eaux, épurées par d'innombrables lacs, réfléchissent des montagnes granitiques dans un miroir de cristal.

Les comtés qui s'étendent sur les deux rives du Saint-Laurent dans sa partie inférieure sont certainement de tout le Canada ceux où l'élément français est le plus pur de tout mélange¹. Chaque année, de nouvelles paroisses se forment en arrière des anciennes. Du côté du sud, l'élément franco-canadien commence même à envahir les portions limitrophes du Nouveau-Brunswick et de l'État du Maine. Au nord, le vaste territoire qui s'étend sur la partie supérieure de la Rivière Saguenay et autour du lac Saint-Jean a reçu depuis vingt ans plus de quinze mille Canadiens-Français. Plus d'un million d'hectares ont été arpentés; et sans les incendies de forêts qui ont ravagé cette région en 1870, son développement eût été encore plus rapide.

Cependant, si la longue succession de fermes et de

maisons blanches qui bordent le Saint-Laurent donne à première vue au Canada l'aspect d'un pays extraordinairement fertile et peuplé, un examen plus réfléchi montre bientôt qu'il faut rabattre beaucoup de cette première impression. Les terres de culture ne forment en réalité que deux bandes parallèles au fleuve, d'une largeur variable et qui dépasse rarement quatre lieues. Derrière cette zone fertile s'élèvent les roches granitiques des Laurentides. Sur la rive du nord, les terres cultivables ne commencent même qu'à quelques lieues au-dessous de Québec. Tout l'intérieur du pays est un amas de roches granitiques dans les fissures desquelles les conifères enfoncent leurs racines, et qui, retenant les eaux par mille barrages naturels, donnent naissance à des milliers de lacs de toute grandeur. Sauf la région du lac Saint-Jean, où se trouve une vaste surface d'alluvions, sauf d'étroites lisières sur les bords de quelques cours d'eau, la majeure partie du Bas-Canada, surtout vers le Saint-Laurent inférieur, doit chercher son avenir dans l'exploitation des richesses minérales et forestières.

Pendant que mes compagnons de voyage canadiens me donnent ces informations, le *Moravian* passe devant la pointe des Pères, où les paquebots s'arrêtent un moment et d'où le télégraphe lui signale à Québec. Il laisse successivement derrière lui les nombreuses îles du Saint-Laurent, Bic, l'île Verte, etc., puis la plage de Cacouna, le Trouville canadien, avec son grand hôtel à l'américaine, puis la petite ville de la Rivière du Loup, alors le terminus du chemin de fer intercolonial qui doit réunir le réseau du Bas-Canada à ceux du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Sur la droite, nous suivons longtemps du regard la chaîne majestueuse à travers laquelle le Saguenay apporte au Saint-Laurent les eaux du lac Saint-Jean. Désolées en hiver par un froid glacial et par les tourmentes de neige qui déchaînent la redoutable Nord-Est, les rives septentrionales du fleuve sont animées en été par la foule joyeuse des touristes qui viennent visiter les sites charmants de la Malbaie ou le cours majestueux du Saguenay.

Des vapeurs font plusieurs fois par semaine le trajet de Québec à Chicoutimi, remontant et redescendant la rivière qui coule dans un lit de un à deux kilomètres de largeur, entre d'énormes falaises à pic de trois à quatre cents mètres de haut. Je n'ai point fait, bien malgré moi, cette splendide excursion, et je n'ai pu admirer le fameux cap de l'Éternité et cette baie des Ha-Ha! ainsi nommée, parait-il, des cris d'admiration que son aspect arracha à ses premiers explorateurs.

Vers le soir, nous passons devant la petite ville de Kamouraska. Des tentes dressées au bord du fleuve deviennent le point de mire de nos jumelles. Nous apprenons qu'il s'agit d'un camp de milice canadienne. Depuis trois ans que le dernier soldat anglais a repassé l'Atlantique, on a créé une milice nationale : milice vêtue à l'anglaise, et où les commandements se font en anglais, au grand déplaisir de quelques

1. En 1871, le comté de Bellechasse renfermait 17 542 Français sur une population totale de 17 637 habitants; — Montmagny, 13 449 sur 13 555; — l'Islet, 13 375 sur 13 517; — Kamouraska, 21 038 sur 21 254; — Temiscouata, 21 809 sur 22 491; — Rimouski, 25 957 sur 27 418; — Charlevoix, 15 270 sur 15 611; — Montmorency, 11 602 sur 12 085; — Chicoutimi, 16 643 sur 17 493.

La faible population d'origine anglaise ou indienne qui vit dans ces contrées tend chaque jour davantage à se fondre complètement avec les Canadiens-Français.

Bas-Canadiens anglophobes. On fait de temps en temps des réunions de bataillons, d'escadrons et de batteries, mais les mauvaises langues prétendent que le plus clair profit de cette institution est de permettre à la jeunesse dorée du pays d'acquiescer une tournure martiale... et un brevet d'officier de milice aux écoles militaires de Québec ou de Kingston. D'ailleurs il est doux de s'entendre saluer par ses concitoyens des titres belliqueux de lieutenant et de capitaine. Quelques opposants intraitables soutiennent même que dans ces réunions militaires il n'y a que le cadre qui change. La troupe se composerait d'un même fonds invariable d'hommes de bonne volonté, désireux apparemment d'épargner à leurs camarades les ennuis des prises d'armes et aussi, dit-on, de participer aux libations qui accompagnent toujours ces petites fêtes de famille.

Je ne me serais jamais permis de reproduire d'aussi méchants propos, si l'un des écrivains les plus spirituels du Bas-Canada, en m'en faisant la confiance, ne m'eût assuré que ces innocentes pratiques n'étaient un mystère pour personne. Je crois même qu'il en a été question au Parlement, « en Parlement, » pour parler comme nos Bas-Canadiens, qui disent de même « en Canada », ce qui, après tout, est plus rationnel que de dire, ainsi que nous le faisons dans une même phrase, « en France » et « au Canada ».

Il fait déjà nuit lorsque nous arrivons près de l'île aux Coudres (les Canadiens continuent à écrire *isle*, suivant la vieille mode). Le lendemain au point du jour nous nous réveillons en face de Québec.

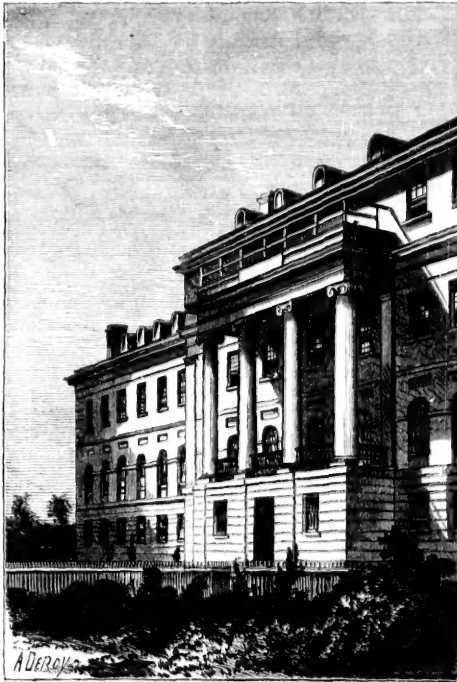
II

Québec. — Aspect général. — L'université Laval. — La bibliothèque du Parlement. — L'esplanade. — La langue française au Canada. — Une réponse du duc d'Edimbourg. — La presse française à Québec. — La légende du Chien d'or.

Ce n'est pas sous son plus noble aspect que la vieille cité fondée en 1608 par Samuel de Champlain se présente tout d'abord à nos yeux. Dans la position qu'oc-

cupe le vapeur, le roc de la citadelle nous en cache la plus grande et la plus belle partie, ne nous laissant apercevoir que les rues, ou plutôt la rue unique qui, s'étendant au pied du rocher, le long du fleuve, continue le quartier le plus essentiellement irlandais, autrement dit le plus malpropre de la ville. Deux points sont particulièrement favorables pour jouir d'une vue splendide de l'ancienne capitale du Canada : la pointe Levis, sur la rive opposée du fleuve, et à quelques kilomètres plus bas, sur le Saint-Laurent, le sommet de l'escarpement situé à gauche de la cascade du Montmorency. De ce dernier endroit surtout,

je lui ai trouvé quelque ressemblance avec l'amphithéâtre bien connu sur lequel est bâti Alger. Le scintillement des toits, recouverts en fer étamé, de la ville canadienne remplace l'éclatante blancheur des murailles de la ville africaine. Mais malgré son énorme profondeur, la limpidité de ses eaux et la présence des majestueux navires qui le sillonnent, le Saint-Laurent, brusquement rétréci devant Québec par la saillie du cap Diamant, ne peut nous faire oublier la Méditerranée. Les pics des Laurentides, qui ferment au loin l'horizon, restent bien au-dessous des cimes de l'Atlas et des colosses du Djurjura. Enfin, bien qu'éclairée par cette lumière vive et pénétrante, digne en tout point de l'Espagne et de la Sicile, qui fait la gloire des étés canadiens, la sombre végétation des arbres du



Québec : Hôtel de la Marine. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

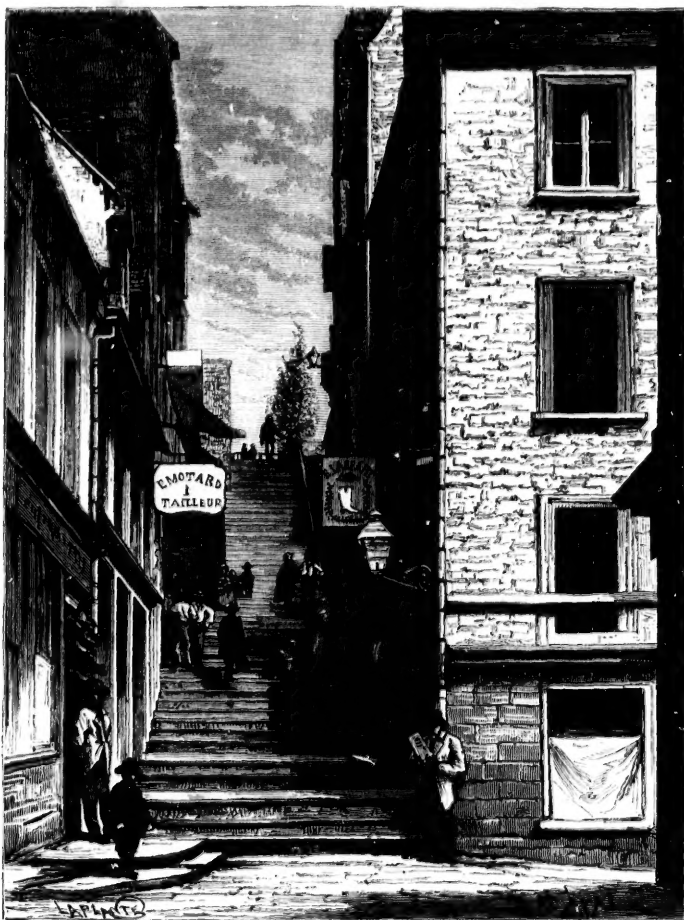
Nord ne saurait rivaliser pour la variété et le chatiment de ses teintes avec les mille essences méridionales qui embellissent les collines du Sahel.

Québec est par excellence la ville française de l'Amérique du Nord. Montréal et la Nouvelle-Orléans renferment un plus grand nombre d'habitants parlant notre langue¹, mais c'est à Québec seulement que l'é-

1. Population de Québec d'après le recensement de 1871 : cinquante-neuf mille six cent quatre-vingt-dix habitants, dont quarante mille huit cent quatre-vingt-dix Français. Montréal renfermait, à la même époque, cinquante-six mille huit cent cinquante-six Français sur cent sept mille deux cent cinquante-cinq habitants. On peut estimer la population parlant français de la Nouvelle-Orléans à environ soixante mille âmes.

lément français, par sa supériorité numérique sur les autres nationalités, par les grandes institutions qu'il a fondées, et par la présence d'assemblées politiques où il domine, se sent véritablement chez lui et imprime son caractère à tout ce qui l'entoure. Cependant, il faut l'avouer, l'absence prolongée de toutes relations commerciales avec la France donne aux grands

magasins, même à ceux qui appartiennent à des Canadiens, un caractère presque exclusivement anglais. Dans les relations de famille, dans les tribunaux, dans la politique, le français reste à peu près maître du terrain. On n'en pourrait pas dire autant du théâtre : le clergé canadien est peu favorable à notre répertoire, bien que nos œuvres tragiques ou comiques fas-



Québec : Rue du Petit-Champlain. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sent le tour du monde, et nos pièces, si brillamment représentées chaque année à la Nouvelle-Orléans, ne le sont qu'à de rares intervalles dans les grandes villes du Canada. Est-ce un bien? est-ce un mal?

Au reste, il faut bien se le dire, si au Canada nous retrouvons la France, ce n'est point la France telle que nous l'avons laissée de l'autre côté de l'Océan.

Un auteur anglais, M. Russell, l'a dit avec raison : « C'est plutôt une France du vieux temps où régnait le drapeau blanc fleurdelisé.... » Et c'est, en effet, une remarque que ne tarde pas à faire le voyageur, si peu qu'il soit doué du sens de l'observation : au Canada, tout ce qui est français, ou peu s'en faut, semble remonter au dix-septième siècle; tout ce qui est moderne porte l'empreinte britannique ou américaine. Il



Chute de Lorette (voy. p. 111). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

est difficile de prévoir quelle influence exercera sur cet état social le nouveau courant d'immigration française.

Je dois constater comme un fait l'influence prépondérante que le clergé canadien exerce sur les intelligences, et souvent sur la direction de la politique intérieure, dans un pays où les libertés de presse, de réunion et d'association règnent cependant d'une façon aussi absolue qu'en Angleterre et en Amérique, où toutes les croyances sont également protégées, sans contrôle de l'Etat et où les catholiques subviennent seuls aux frais de leur culte en payant à leurs pasteurs la redevance de la *dîme*, cet impôt dont le souvenir est resté si antipathique à nos paysans d'Europe.

Ce qui fait de Québec la tête du Canada français, ce n'est pas seulement la présence du lieutenant-gou-

verneur et des deux chambres du Parlement provincial, c'est surtout l'université Laval, ainsi nommée en l'honneur du premier évêque du Canada, Mgr Laval. Cette université, fondée par le clergé de Québec, qui y a dépensé deux millions, a été longtemps le seul établissement d'instruction supérieure dans l'Amérique du Nord où l'enseignement fût donné en français. Depuis lors, son succès lui a suscité une concurrence dont l'effet ne pourra être que très-salutaire. L'université anglaise de Victoria, dont le siège est à Cobourg, dans la province d'Ontario, s'est « incorporé » une branche française établie à Montréal et comprenant les facultés de droit et de médecine. D'après les renseignements qui m'ont été donnés, l'université montréalaise serait même plus fréquentée actuellement que celle de Québec.

Pendant mon séjour à Québec, le Parlement provin-



Indiens de la Malbaie. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

cial n'était pas en session. Je n'ai donc pu juger de l'éloquence des orateurs franco-canadiens qui composent la grande majorité des deux assemblées. En revanche, la bibliothèque du Parlement m'a été montrée en détail par son conservateur, M. Lemay, littérateur distingué, auteur d'une traduction en vers français de l'*Évangéline* de Longfellow, et d'un poème sur la *Découverte du Canada* qui mériteraient d'être connus en France. Cette bibliothèque renferme une très-curieuse collection d'anciens ouvrages français relatifs au Canada, des réimpressions des plus importants et des plus rares d'entre ces ouvrages et la collection de toutes les brochures publiées depuis la conquête.

Malgré son ancienneté, ou plutôt à cause de son ancienneté même, Québec est loin d'être une jolie ville dans le sens moderne du mot. Ses rues généralement escarpées, étroites et toujours irrégulières, sauf dans le faubourg Saint-Roch, ses maisons petites et

souvent bâties en bois, même dans le quartier commercial, en font une ville à part sur ce continent où la ligne droite et l'architecture à prétentions babyloniennes des Anglo-Américains règnent sans partage de l'un à l'autre Océan. La municipalité, qu'on appelle la « corporation », se ressent, elle aussi, à ce que prétendent ses critiques, de cette atmosphère de vétusté relative. La propreté et le pavage laissent en effet à désirer. Quelques rues, surtout dans la vieille ville, sont entièrement pavées de vieux madriers. Les trottoirs, là où il y en a, sont toujours en planches.

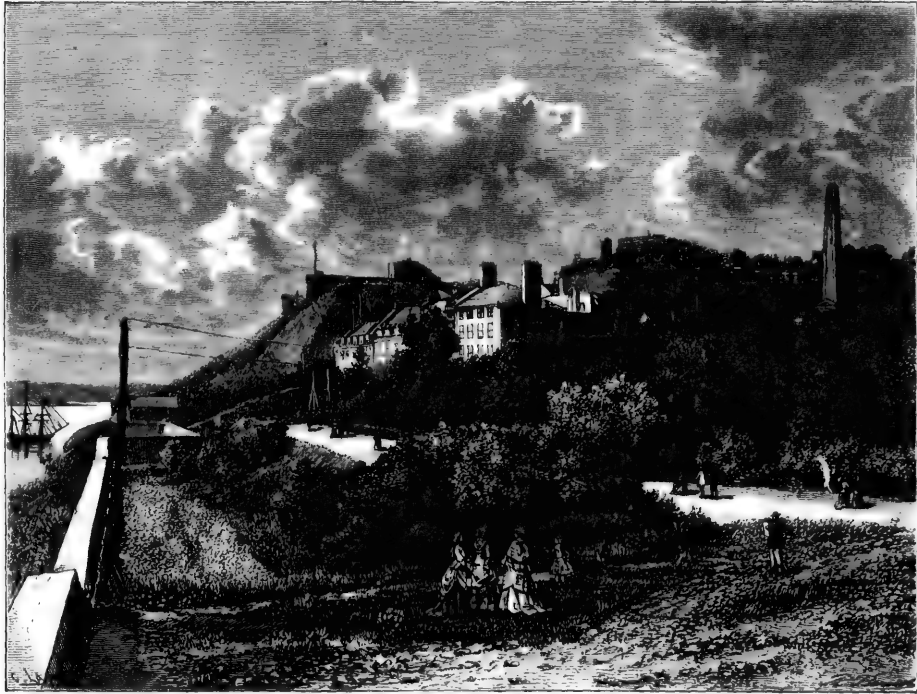
Comme toute ville qui se respecte, Québec possède une promenade à la mode : c'est l'esplanade située au-dessous de la citadelle, à peu de distance du monument élevé à la mémoire de Wolfe et de Montcalm, et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur le fleuve, l'île d'Orléans et les quartiers de la basse ville. C'est là que, le soir, on peut admirer à son aise les plus

brillantes étoiles de la société canadienne. Dans les parures, c'est la mode anglaise qui domine ; mais en s'approchant on entend bientôt le doux parler de France, qu'un accent tout particulier souligne sans le défigurer. On prétend que cet accent vient de la Normandie, patrie de la majorité des premiers colons. Récemment un Canadien écrivait que c'est à Chartres qu'il en a trouvé la plus exacte reproduction.

Un isolement de cent ans d'avec l'ancienne métropole a pour ainsi dire cristallisé jusqu'à ce jour le français du Canada et lui a fait conserver fidèlement les expressions en usage dans la première moitié du

dix-huitième siècle ; mais ce serait une injustice de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'au Canada l'on parle le *patois* normand. Tous les mots, ou peu s'en faut, dont se sert le Canadien, se trouvent dans nos dictionnaires. Son langage est plus correct que celui qu'on parle dans nos petites villes.

Il y a quelques années, une forte garnison anglaise occupait Québec ; l'imposante citadelle, aujourd'hui ouverte à tous les curieux et gardée seulement par quelques volontaires, se dressait inaccessible aux profanes, hérissée de sentinelles et fière de son surnom de Gibraltar de l'Amérique du Nord ; les officiers de



L'esplanade et les promeneurs. — Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.

l'armée royale faisaient alors l'ornement de toutes les réunions, et l'anglais tendait chaque jour davantage à devenir l'idiome de la bonne compagnie. Aujourd'hui une réaction en sens inverse a commencé à se produire : les Canadiens anglais de Québec ne dédaignent plus, comme autrefois, d'apprendre notre langue ; et si le duc d'Edimbourg revient dans quelques années à Québec, il n'y trouvera probablement plus l'occasion de placer le piquant reproche qui faillit, dit-on, compromettre sa popularité chez la colonie britannique. Un soir, au bal du Gouverneur, le prince, s'approchant d'une jeune miss, lui avait adressé la parole en français. Celle-ci de s'excuser en

alléguant son ignorance de cette langue. Surprise de son auguste interlocuteur, qui s'écria aussitôt : « Je ne comprends pas qu'une Canadienne ne sache point le français ! »

Du reste, les Québécois anglais jouissent, eux aussi, dans toute l'Amérique britannique du Nord, d'une réputation méritée de courtoisie ; et, de leur propre aveu, c'est à leur constants rapports de bon voisinage avec leurs compatriotes d'origine française qu'ils doivent ces qualités aimables que l'on retrouve beaucoup moins fréquemment parmi les rudes pionniers anglo-saxons de la province supérieure. A mon humble avis, l'une et l'autre des deux grandes races

qui se partagent aujourd'hui le Canada ne peuvent que gagner à se connaître.

Avant de quitter la capitale du Bas-Canada, disons quelques mots de la presse, et en particulier de la presse française.

Celle-ci est représentée par deux journaux quotidiens : *l'Événement* et le *Journal de Québec*, un journal tri-hebdomadaire, le *Canadien*, et un hebdomadaire, le *Courrier du Canada*. *L'Événement*, lors de mon passage à Québec, avait pour rédacteur M. Hector Fabre, qui est certainement l'un des plus charmants écrivains du Canada. La verve toute gauloise

avec laquelle il sait fustiger ses adversaires politiques, sans jamais descendre jusqu'à l'injure brutale et violente, si familière, hélas ! à la plupart des journalistes américains, lui donne une place à part dans la presse périodique bas-canadienne et dans le parti libéral auquel il appartient.

Le *Journal de Québec* est rédigé par M. Cauchon, écrivain quelquefois dur et incorrect, mais d'une grande énergie. M. Cauchon, vrai fils de ses œuvres, jadis l'un des chefs du parti conservateur, aujourd'hui rallié aux libéraux, a joué et joue encore un grand rôle dans l'histoire de son pays. Il a été plusieurs fois



Chasse au caribou. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

ministre pendant l'union des deux provinces, et, après l'organisation de la Confédération en 1867, il a été pendant plusieurs années président du Sénat fédéral.

Le *Canadien* est le plus ancien journal français de l'Amérique du Nord : fondé en 1806, il fut plusieurs fois supprimé au temps de l'omnipotence des gouverneurs anglais. Jadis l'un des organes du parti libéral, il appartient aujourd'hui aux conservateurs.

Le *Courrier du Canada* représente les idées ultracatholiques. On m'a dit qu'il avait autrefois pour rédacteurs des écrivains de talent ; mais, au moment où

je me trouvais au Canada, c'était incontestablement le journal le plus mal fait de la province.

De l'autre côté du fleuve, à Lévis, se publie un autre petit journal français, *l'Écho de Lévis*.

Quant à la presse anglaise, elle a deux journaux politiques, le *Chronicle* et le *Mercury*.

Quelques autres publications scientifiques, littéraires ou religieuses dans l'une ou l'autre langue, et une excellente revue mensuelle, le *Journal de l'Instruction publique*, qui paraît en français et en anglais, complètent cette liste, fort respectable à tous égards pour une ville de soixante mille habitants.

Presque toutes les imprimeries des journaux qué-

becois sont rassemblées dans un même quartier, au sommet de la côte fort raide appelée par les Français « Chemin de la montagne, » et par les Anglais, « Mountain Hill, » qui conduit de la ville basse à la ville haute. Là, parmi les vieilles maisons du siècle dernier, — représentées encore aujourd'hui par quelques bâtisses branlantes ébrançonnées à grand renfort de madriers, — on remarquait il y a quelques années la maison du « Chien d'or, » sur l'emplacement de laquelle on a bâti le bel édifice de la poste.

Cette maison, célèbre dans les traditions municipales, tirait son nom d'un bas-relief sculpté au-dessus

de la porte où l'on voyait un chien rongeur un ossement et au-dessous la légende suivante :

Je suis un chien qui ronge l'os ;
En le rongeur je prends mon repos ;
Un jour viendra qui n'est pas venu
Que je mordray qui m'aura mordu.

Ce bas-relief a sa légende. Un marchand de Québec, Philibert, avait été assassiné par ordre de Bigot, l'intendant prévaricateur du Canada. Son frère, ne pouvant tirer une vengeance immédiate de ce méfait, aurait fait sculpter ce symbole de sa rancune sur la porte de sa



Chasse à l'original. — Dessin de F. Bassot, d'après une photographie.

demeure. On assure que plus tard, après la chute de la domination française, il poursuivit le meurtrier jusqu'aux Indes, où il le tua en duel. Le « Chien d'or » et son inscription ont été replacés au-dessus de la grande porte du bâtiment de la poste.

Dans la haute ville, une autre inscription désigne l'endroit où tomba le général américain Montgomery, lors de l'assaut infructueux qu'il tenta contre Québec le 31 décembre 1775. Plus loin, sur le plateau d'Abraham, un obélisque rappelle la fin glorieuse du général Wolfe, mort le 13 septembre 1759, en léguant à l'Angleterre une victoire et la métropole du Canada. J'ai déjà dit qu'un autre obélisque élevé dans le jar-

din du gouverneur consacrait la mémoire du héros français Montcalm, en l'unissant à celle de son heureux rival. Le corps du marquis de Montcalm repose dans la chapelle du couvent des Ursulines.

Les cathédrales anglaise et française, la chapelle du séminaire avec quelques tableaux attribués à Philippe de Champaigne, l'édifice de la douane, un palais de justice, en partie incendié en 1872, tels sont les autres « édifices » de la vieille cité de Champlain.

Pour le commerce et l'industrie, Québec a depuis longtemps cédé la première place à Montréal. Une grève colossale des ouvriers constructeurs de navires, survenue en 1867, a donné le coup de grâce à une

industrie qui avait été longtemps la principale ressource de ses habitants. Cent trois navires avaient été construits en 1866 sur les mêmes chantiers qui en ont lancé seulement une vingtaine en 1872. On parlait beaucoup en 1873 de créer des manufactures capables d'assurer à la capitale du Bas-Canada une prospérité matérielle digne de son importance politique, et d'amener dans ses murs les nombreux ouvriers qui émigrent aux États-Unis. Quant au commerce, si Montréal attire la plus grande partie des navires d'outre-mer qui passent aujourd'hui sans s'arrêter devant le cap Diamant, Québec a du moins conservé le monopole de l'exportation des bois. Tout ce que la vaste Confédération canadienne tire de ses forêts pour l'envoyer en Europe vient se rassembler en radeaux immenses le long des rives du Saint-Laurent, en amont et en aval de la ville, notamment au pied de la cascade du Montmorency. L'exportation des bois du Canada pour les États-Unis et l'Angleterre s'est élevée en 1872 à près de cent vingt millions de francs, dont cinquante millions pour la part de Québec.

En résumé, pour un touriste français surtout, Québec est encore celle des villes de l'Amérique du Nord qui inspire le plus d'intérêt et dont la vue laisse les meilleurs souvenirs. L'esprit un peu stationnaire qui y règne et dont se plaignent parfois ses habitants, lui a valu du moins de conserver un air d'antiquité qui contraste singulièrement avec le manque absolu d'originalité de la plupart de ses rivales. Ses environs sont charmants en été, et l'hiver y est la saison des plaisirs et des réunions animées. Les *sporting clubs* de toute espèce fournissent aux jeunes gens des divertissements sains et fortifiants pour chaque période de l'année. Courses de chevaux et d'équipages, courses à pied, canotage, gymnastique, *match* de patineurs, parties de *cricket* anglais et du jeu indien de la *crosse*, concours de coureurs en raquettes, excursions lointaines pour chasser l'original et le caribou (non sans danger d'être parfois dérangé par un ours) se succèdent suivant les saisons. De juillet à septembre, les rives du bas Saint-Laurent sont envahies par la foule des valétudinaires américains qui fuient les chaleurs dont les accable le climat de la Nouvelle-Angleterre. La température estivale baisse en effet très-rapidement à mesure qu'on se rapproche du golfe. De dix-huit degrés centigrades à Québec, la moyenne de juillet et d'août tombe à quatorze degrés au cap Rosier, à l'extrémité de la presqu'île de Gaspé. Mais la médaille a son revers. Les baigneurs, les touristes de la Malbaie, de Gaspé, de Cacouna, ont un ennemi terrible qui change parfois en une désolante claustration les plaisirs qu'ils s'étaient promis. Cet ennemi, c'est le vent du Nord-Est, si bien décrit par M. Chauveau, à la fois poète, romancier, homme d'État, et l'un des derniers présidents du Sénat fédéral. « C'est pour le district de Québec, dit cet éloquent écrivain, c'est un véritable fléau que le vent du Nord-Est. C'est lui qui, pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du

golfe. C'est lui qui, au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt, par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui enfin qui, chaque automne, préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve. »

III

Excursions autour de Québec. — La cascade du Montmorency. — Exploitation des touristes. — Lorette. — Un village indien. — Les derniers des Hurons. — Un notaire chef de tribu.

Il y a une foule d'excursions à faire aux environs de Québec : les cascades de la Chaudière, de la Sainte-Anne et du Montmorency, le village de Lorette, où vivent les derniers représentants de la nation Huronne, les jolis lacs de Saint-Charles et de Beauport.

La cascade du Montmorency, située à douze ou treize kilomètres de la ville, a déjà été décrite dans le *Tour du Monde*. Ce qui gâte un peu la poésie du spectacle, c'est l'esprit de spéculation qui, là comme en maint endroit de la Suisse, de l'Allemagne et des États-Unis, s'empresse de prélever un impôt exorbitant sur la curiosité du touriste. Les propriétaires des environs ont élevé des barrières sur tous les sentiers conduisant aux emplacements les mieux situés pour contempler la cascade, et à chacune de ces barrières on rançonne le voyageur. Cette spéculation éhontée des beautés de la nature m'a toujours paru souverainement révoltante, et bien souvent je n'ai pu m'empêcher d'exprimer tout haut mon sentiment.

Nouveau débarqué, je ne pouvais laisser échapper la première occasion qui m'était offerte de voir de près des rejetons de la race indigène. Je savais qu'à Lorette, à seize kilomètres environ de Québec, vivait une petite colonie de Hurons, descendants des quelques familles échappées à la destruction de toute leur nation par les Iroquois. M. R..., l'un des passagers français du *Moravian*, m'offrit de m'accompagner dans mon excursion, et, après avoir parlementé avec un « charretier » québécois, — c'est le nom que l'on donne là-bas à l'honorable corporation des cochers de place, qui n'ont pas encore songé à s'en formaliser, — nous partîmes à la recherche de ces hommes rouges, débris presque ignorés d'une catastrophe qui date pourtant de deux siècles à peine. Races ou individus, les morts vont vite en tous pays, et surtout sur ce continent américain, où le flot montant de la civilisation recouvre si vite les vestiges du passé.

Le village de « la Jeune Lorette » est une grosse paroisse canadienne-française de trois mille habitants. Une jolie rivière, aux eaux brunes, comme toutes celles qui prennent leur source dans les sapinières du Nord, s'y précipite dans la plaine par une pittoresque cascade. Cette rivière franchie, nous nous trouvons tout à coup en pays indien. Devant nous s'offre un hameau dont les habitations présentent un contraste frappant avec les maisons canadiennes. Une sorte de hangar fait de poutres mal équarries, à la toiture basse, aux larges ouvertures; pour tout meuble un lit de camp dressé le long des parois, et sur lequel sont étendues des couvertures de laine lizarrement ornementées; au centre, la place du foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le toit, non sans avoir rempli tout le local de ses âcres senteurs : telle est la demeure du Huron de nos jours, reproduction agrandie et quelque peu perfectionnée du wigwam traditionnel des tribus indiennes. En dépit des liens de sang et d'intérêt qui l'unissent chaque jour plus étroitement aux Canadiens-Français, le Huron, devenu chrétien, et de nomade sédentaire, reste encore fidèle, dans les dispositions de sa cabane de sapin, à quelques-unes des traditions qu'observaient ses ancêtres.

Il y a à Lorette soixante à soixante-dix familles de Hurons ou d'individus réputés tels dans les évaluations officielles. Sont-ce bien les descendants des terribles guerriers du dix-septième siècle? Il faut pour l'admettre à première vue une certaine dose de bonne volonté. M. Chauveau écrivait en 1850 dans une épître adressée à un touriste français :

A vos amis, surtout de grâce, dites bien
Qu'on n'est point tatoué pour être Canadien,
Que le dernier Huron est vivant à Lorette,
Qu'il a peint son portrait et que chacun l'achète....

En revanche, la Huronne ne doit pas être un mythe, s'il faut en juger par la description flatteuse, et plus récente encore, d'un autre poète québécois :

Brune et gentille est la Huronne,
Quand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne,
Et le cœur dans un grand œil noir.
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maîtres des bois autrefois :
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois!

Les deux auteurs ont raison : en fait, il ne paraît pas qu'il existe à Lorette un seul individu de race indigène pure. Depuis deux cents ans, les alliances contractées avec les Canadiens ont tellement modifié le type originaire de ces Indiens, qu'on ne retrouve plus parmi eux les caractères physiques si tranchés de la race rouge. L'Indien pur est toujours ou presque toujours imberbe; la barbe suffisamment fournie de la plupart des habitants du hameau huron de Lorette

accuse la présence du sang européen. En revanche, tous, riches ou pauvres, conservent avec un soin jaloux les traditions de la tribu et le costume de guerre des ancêtres, qu'ils revêtent encore dans les occasions solennelles. La vie en commun, la participation à certains avantages pécuniaires, à certains privilèges garantis autrefois à la nation huronne et respectés par les divers gouvernements du Canada, ont formé entre tous les membres de cette petite société un lien plus fort que celui des unions de famille contractées de loin en loin avec les « visages pâles ». Chacun conserve précieusement les preuves d'origine et de filiation qui règlent son rang dans la communauté; et c'est ainsi qu'un beau jour les descendants des farouches alliés de Champlain se sont trouvés avoir pour chef légitime, par droit d'hoirie et en vertu des coutumes antiques, un honorable citoyen de Québec qui cumulait sa haute dignité « sauvage » avec le paisible gouvernement d'une étude de notaire. Un chef de Hurons dans la cravate d'un notaire!

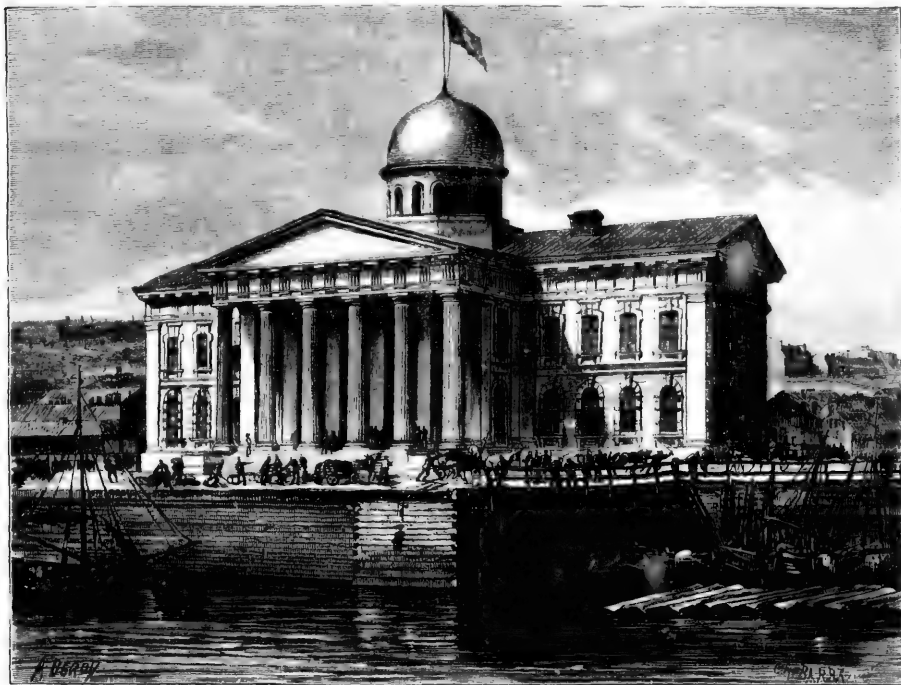
Tous les Hurons cependant n'en sont pas encore au notariat et à la cravate blanche. Si l'habillement des hommes et des jeunes garçons diffère peu ou point de celui de leurs voisins canadiens, leurs femmes se coiffent encore pour la plupart du mouchoir d'étoffe noire enroulé autour de la tête, au-dessus de laquelle elles rabattent en guise de mantille une épaisse couverture de laine. Leur vêtement se compose d'un corsage à manches courtes et d'une jupe de couleur sombre. Elles portent des « mitasses », sorte de jambières en peau d'original ou de caribou, garnies de piquants de porcs-épics, qui montent jusqu'aux genoux et sont rattachées à la ceinture par des lanières de cuir. Des mocassins, souple chaussure en peau d'original ornée de dessins en grains de porcelaine et de verroterie, complètent cet accoutrement bizarre.

Hommes et femmes paraissent vivre assez à l'aise du produit des bois de leur « réserve », et de leur petite industrie locale. Ils fabriquent à demeure les larges « raquettes » que l'habitant et le coureur des bois adaptent l'hiver à leurs mocassins pour faire de longues marches sur la neige. Ils font aussi des paniers en bois de bouleau, des mocassins, des ouvrages en plume, des costumes indiens, des calumets en bois, des tomawaks et toutes sortes d'autres armes indigènes qu'ils disposent en trophées dans leurs habitations et qu'ils vendent aux étrangers ou aux marchands de curiosités de Québec. En outre, les hommes vont à la chasse entre Québec et le lac Saint-Jean; ils s'emploient comme conducteurs sur les « cages » ou trains de bois flotté qui descendent les rivières du Nord et comme « voyageurs » au service de la compagnie de la Baie d'Hudson. Toutefois, si l'aisance entre dans les familles, la couleur locale disparaît chaque jour davantage; les jeunes filles commencent déjà à s'habiller comme les Canadiennes et se marient souvent avec les Canadiens; la plupart des jeunes gens, m'assure-t-on, ne parlent même plus leur langue nationale, que les amateurs

de philologie américaine ne pourront bientôt plus étudier que dans les travaux des premiers missionnaires. Avant de partir pour Lorette, j'avais meublé ma mémoire d'un assortiment d'anecdotes anciennes, toutes à la gloire de la nation huronne, notre fidèle alliée durant nos longues guerres contre les Anglais et les Iroquois. Je ne tardai pas à en trouver le placement dans la personne d'un brave homme de la localité, au type plus franchement peau-rouge que la plupart de ses compatriotes, et qui me parut joindre à un très-grand amour pour les « Français de France » une in-

clination non moins prononcée pour le verre de whisky. Nous causâmes un bon moment ensemble — « une bonne *escousse*, » comme on dit là-bas — du passé et du présent de sa nation.

Quand vint le moment de nous séparer, il me serra vigoureusement la main, en s'écriant avec le plus pur des accents normands : « Ah m'sieu, j'vois ben qu'pour un « *França d'France* vous connaissez ben not' nation tout de même ! J'en jâserais ben volontiers une veillée avec vous ! » Une veillée et une jâserie ! décidément j'étais en pleine Neustrie.



La douane à Québec. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

A propos de ce mot « sauvage », il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que si en France le mot « Indien » est aujourd'hui généralement employé pour désigner les indigènes américains, il n'en est pas de même au Canada. Les premiers colons français disaient « les sauvages », et aujourd'hui encore, dans tous les documents officiels canadiens écrits en langue française, c'est le mot « sauvage » qui est exclusivement employé pour traduire le mot anglais *indian*. Au reste, cette appellation n'est aucunement prise en mauvaise

part, non plus que le féminin « sauvagesse », et le voyageur ne doit nullement s'étonner d'entendre dire par un jeune homme de Lorette, du Sault Saint-Louis ou de Bécancour : « Oh moi ! je suis à moitié *sauvage* ; mon père est un Canadien, mais il s'est marié avec une *sauvagesse*, et je parle aussi bien en *sauvage* qu'en *canadien*. »

H. DE LAMOTHE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Les quais de Montréal. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE¹.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

La campagne canadienne. — Aisance et luxe des habitants. — La routine agricole. — L'ambition des cultivateurs. — Trop d'avocats et de médecins! — Nécessité d'une réforme.

Le cultivateur canadien, qui se nomme lui-même « habitant, » rejette l'appellation de paysan, et, de fait, il ne ressemble guère au paysan d'Europe. Son élégante demeure en bois peint, tenant à la fois du cottage et du chalet, est meublée intérieurement avec un confortable tout britannique. Le dimanche, toute la famille s'habille avec élégance et recherche, suivant la dernière mode de Québec et de Montréal, laquelle n'est guère en retard sur celles de Londres et de Paris. Le piano lui-même a fait invasion dans les vieilles paroisses, et la jeune fille qui dans la journée

a aidé ses parents aux travaux des champs, égaye la « veillée » en jouant les motifs de la dernière opérrette française à la mode. La lourde charrette des ancêtres normands a partout cédé la place au « buggy » suspendu, traîné par des « trotteurs » de sang. Tout enfin, dans le charmant spectacle qu'offrent en été les environs de la métropole bas-canadienne, justifie l'expression de M. Andrew Stuard — un Anglais pourtant — qui a décerné aux Franco-Canadiens le beau titre de « peuple gentilhomme. »

Sur les portes de chaque habitation s'ébattent une foule d'enfants rayonnants de fraîcheur et de santé; — on sait déjà combien sont nombreuses les familles

1. Suite. — Voy. page 97.

canadiennes; — les plus jeunes courent pieds nus pour la plupart, mais la propreté et la qualité de leurs vêtements, aussi bien qu'un coup d'œil jeté dans l'intérieur des maisons autour desquelles ils se livrent à leurs jeux, montrent bien que ce n'est point par misère. Les jeunes filles gardent leurs longs cheveux bouclés et flottants à la mode anglaise; elles portent habituellement pendant l'été des corsages blancs et des jupes de couleur voyante. Les jeunes gens et les hommes endossent, les jours de travail, le gros « capot » en étoffe grise, dite « du pays », serré par une ceinture en laine rouge ou quadrillée, avec la « tuque » ou bonnet normand; mais tous se transforment le dimanche en gentilshommes accomplis.

Et pourtant le cultivateur de ce pays a trois ennemis qui menacent de détruire son bien-être. La routine, le luxe et l'engouement pour les professions libérales sont les fléaux des paroisses canadiennes. J'ai déjà parlé du luxe des attelages, des belles fourures et des toilettes des jeunes filles. Ce luxe importé des États-Unis charge bien lourdement le budget de familles toujours si nombreuses; mais, après tout, il n'excéderait pas les ressources de la plupart d'entre elles, si l'habitant savait tirer du sol tout le parti possible. Malheureusement il est loin d'en être ainsi. Les magnifiques terres de la vallée du Saint-Laurent ont été ruinées à la longue par la culture continuelle des céréales, interrompue à peine une fois en plusieurs années par de simples jachères. Les nouveaux défrichements de l'intérieur, après quelques récoltes exceptionnelles, ne tardent pas à s'appauvrir par le même mode vicieux d'assolement. L'élevage des bestiaux, entrepris sans principes, sans soins, donne un rendement bien inférieur à celui qu'en retirent les Anglais et les Américains. La culture des arbres fruitiers semble être dans l'enfance, ils ne sont ni émondés ni délivrés des plantes parasites. Les forêts, cette richesse capitale du pays, sont livrées avec un inexplicable aveuglement par le gouvernement local à la rapacité de grands spéculateurs, pour la plupart étrangers à la province. Enfin la répulsion déraisonnable des habitants pour toute espèce de contribution foncière, répulsion soigneusement entretenue par l'un des partis politiques qui se disputent le pouvoir, s'oppose au développement d'une bonne viabilité. Aujourd'hui encore la majeure partie des chemins du Bas-Canada ne sont entretenus que moyennant péage aux barrières.

Jusqu'à présent l'exemple des cultivateurs anglais et écossais établis dans la province de Québec semble avoir influé fort peu sur ces méthodes de culture que M. Arch, le célèbre président de l'Union des ouvriers de ferme anglais, a qualifié d'un mot bien énergique. Dans le compte rendu du voyage qu'il a entrepris en 1873 aux États-Unis et au Canada pour préparer l'exode des membres de son association, il dit, en parlant des fermiers bas-canadiens : « ils ont assassiné le sol. »

Dans ces dernières années quelques-uns des hommes les plus considérables du pays, grands proprié-

taires et membres du clergé, ont commencé à s'émouvoir de cet état de choses. Des écoles pratiques d'agriculture, des fermes modèles ont été créées. Sous leur énergique impulsion, certaines paroisses, notamment dans le district de Montréal, se sont littéralement transformées. Malheureusement ici encore, le mouvement réformateur se heurte à un sérieux obstacle, la tendance toujours croissante des enfants des familles aisées à abandonner la culture ou les métiers pour se jeter dans les « professions libérales. »

Cette tendance fâcheuse tient essentiellement à l'organisation de l'instruction publique depuis la conquête jusqu'à nos jours. Les collèges et les études littéraires ont de longtemps précédé l'école primaire et l'enseignement technique; et lord Durham, envoyé par le gouvernement britannique pour procéder à une enquête approfondie sur les causes des troubles de 1837 et 1838, définissait très-exactement, dans un rapport resté célèbre, l'état intellectuel du Bas-Canada à cette époque, lorsqu'il disait :

« L'assertion généralement répandue que toutes les classes de la société canadienne-française sont également ignorantes est, disait-il, tout à fait erronée, car je ne connais point de peuple chez lequel il existe une plus large somme d'éducation élémentaire élevée ou chez qui une telle éducation soit répartie sur une plus grande portion de la population. La piété et la bienveillance des premiers possesseurs du pays ont fondé, dans les séminaires qui existent sur différents points de la province, des institutions dont les ressources et l'activité ont longtemps été dirigées vers l'éducation. L'instruction que l'on donne dans ces séminaires et ces collèges ressemble beaucoup à celle des écoles publiques d'Angleterre, mais elle est plus variée. Il en sort annuellement deux à trois cents jeunes gens instruits.... J'incline à croire que la plus grande somme de raffinement intellectuel, de travail de la pensée dans l'ordre spéculatif, et de connaissances que puisse procurer la lecture, se trouve, sauf quelques brillantes exceptions, du côté des Canadiens-Français. »

L'enseignement primaire était loin d'être aussi avancé. Le recensement de 1871 montre qu'au-dessus de vingt ans plus d'un tiers des Canadiens-Français sont encore illettrés, mais de grands progrès se réalisent tous les jours. Le Rapport du ministre de l'instruction publique de Québec pour 1872 constate que sur une population de près de onze cent mille habitants, dont neuf cent trente mille Français, le nombre des élèves des établissements d'éducation de tout genre dans la province est de deux cent vingt-deux mille cent cinq, soit un élève sur cinq habitants, ce qui met déjà le Bas-Canada au niveau des pays où l'instruction est le plus en honneur.

Malheureusement, ce système d'écoles primaires n'a pas encore été complété par celui d'institutions techniques d'un ordre supérieur : l'enseignement secondaire est resté exclusivement voué à la littérature; et l'on n'a pas encore créé d'établissement où le Cana-

dien-Français puisse apprendre dans sa langue maternelle les arts de l'ingénieur, du constructeur maritime, du mineur et de l'architecte, toutes professions d'une extrême utilité dans l'Amérique du Nord.

D'autre part, le cultivateur canadien, dès qu'il est parvenu à l'aisance, éprouve la légitime ambition d'assurer au moins à l'un de ses enfants le bénéfice d'une éducation supérieure. Il prend naturellement ce qu'il trouve à sa portée. Les collèges ecclésiastiques regorgent de jeunes gens qui se jettent ensuite sur les deux seules carrières que leur ouvrent les universités de langue française, le droit et la médecine; et voilà pourquoi la province de Québec compte plus d'avocats qu'il n'en faudrait pour plaider les procès de tous les habitants — ceux-ci fussent ils vingt fois plus portés à la chicane que les Normands, leurs ancêtres, — et certainement plus de médecins que n'en peut faire vivre un pays où les gens ont conservé la déplorable habitude de ne mourir qu'à quatre-vingt-dix ou cent ans, sans infirmités préalables. Le diplôme, dans ce cas, devient un simple titre à la considération du bon public, et tous ces disciples de Thémis ou d'Esculape se rejettent, faute de mieux, sur la politique.

Je sais qu'un écrivain de grand talent¹, très-sympathique aux Canadiens, leur conseille d'éviter toute imitation anglaise ou américaine, « d'accorder un souci moindre à l'industrie et au commerce, de s'adonner surtout à l'agriculture, moins répulsive au développement intellectuel, ... de s'attacher non-seulement à répandre l'instruction, mais à en relever le niveau. »

Je ne saurais partager son avis. Il me semble que les Canadiens-Français ont engagé avec leurs voisins anglais une lutte qui, pour être pacifique, n'en est pas moins le « combat pour l'existence » de Darwin. Ils doivent donc avant tout, pour ne point disparaître socialement et politiquement, emprunter les armes de leurs rivaux, devenir les propriétaires des exploitations industrielles, des établissements financiers, des

chemins de fer, des mines de leur pays, comme ils le sont déjà de la plus grande partie du sol : la culture littéraire viendra en son temps. En commençant par ce qui doit être la fin, les Canadiens-Français feraient fausse route, et l'exode de leur population ouvrière vers les Etats-Unis démontre mieux qu'une longue dissertation combien le manque d'industrie et le dédain des grandes entreprises met en danger leur existence nationale.

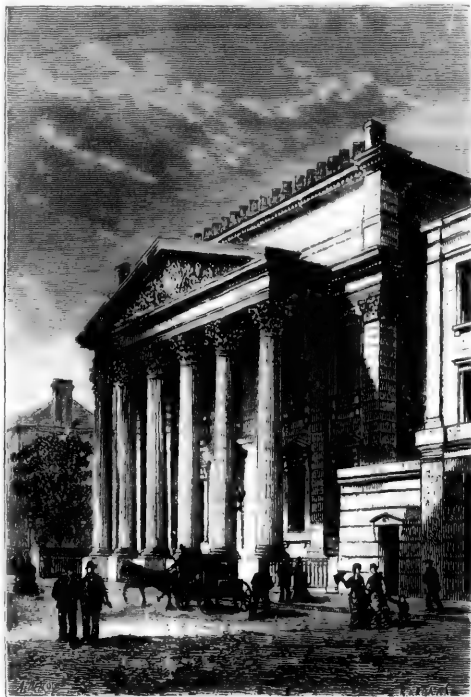
Toutefois, comme nous l'avons dit, il n'y a pas tout à fait péril en la demeure. En face de neuf cent trente mille Canadiens-Français, le recensement de 1871 n'a

compté que soixante-neuf mille huit cent vingt-deux Anglais, cent vingt-trois mille Irlandais et quarante-neuf mille Écossais. Quant aux Indiens, le même recensement porte leur nombre à six mille neuf cent quatre-vingt-huit. Le rapport du Bureau des affaires indiennes pour 1873 donne le chiffre de dix mille, en tenant compte de quelques tribus du Bas-Saint-Laurent (les Naskapis) non comprises dans le recensement général.

V

De Québec à Montréal. — Les vapeurs de la compagnie du Richelieu. — Zouaves pontificaux en voyage. — La question du Pacifique. — Le pont Victoria. — Souvenirs du temps passé. — Une cité ambitieuse. — Le parc du Mont-Royal. — Les enfants d'Érin sur la terre étrangère.

Parmi tous ces magnifiques v. peurs de l'Amérique du Nord que leurs étages superposés de ca-



Banque de Montréal. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

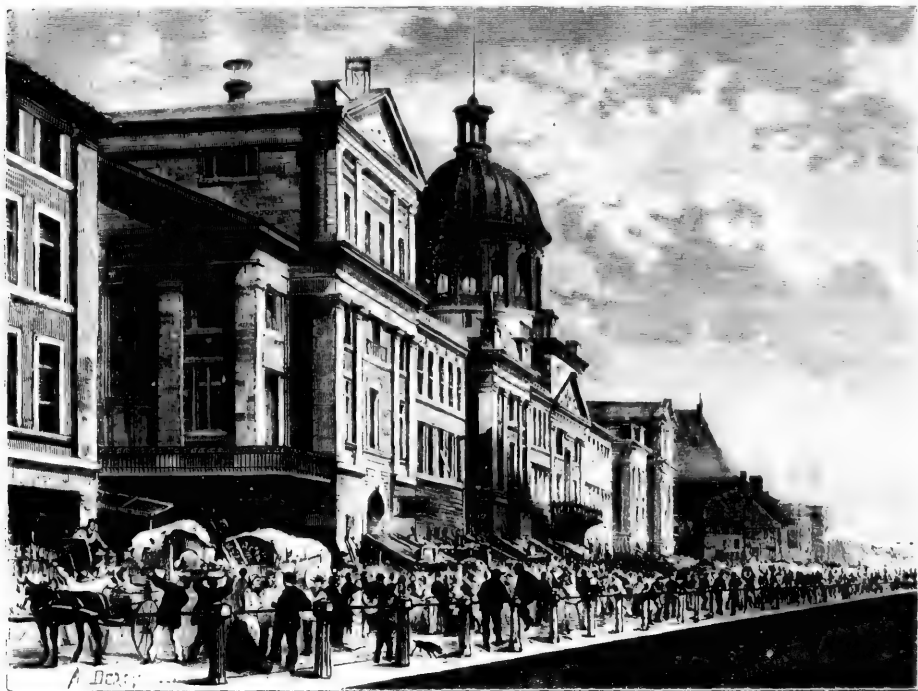
bines et leurs splendides aménagements intérieurs ont fait si justement appeler des palais flottants, il en est bien peu de comparables aux deux bateaux de la « compagnie du Richelieu, » le *Québec* et le *Montréal*, qui desservent tour à tour la ligne quotidienne établie durant la belle saison entre les deux cités dont ils portent le nom. C'est sur le *Montréal* que nous primes passage, par un beau jour du mois d'août 1873.

Il y avait à bord joyeuse compagnie et foule bariolée. Le Yankee sec et remuant y coudoyait l'Anglais obèse et flegmatique; deux religieux oblats, vêtus comme nos prêtres français, conversaient avec un jeune homme à longue redingote que je pris d'abord

1. Hameau, *Acadiens et Canadiens* (1858).

pour un *clergyman* presbytérien; c'était en réalité un membre de leur ordre revenant des Etats-Unis, où les ministres de toutes croyances portent généralement le même costume mi-sacerdotal et mi-laïque. Dans le salon, quelques jeunes Canadiennes-Françaises, vives et libres d'allures, s'étaient emparées d'un piano; musique et paroles, la plupart des morceaux de leur répertoire étaient pour nous de vieilles connaissances; décidément nous étions en Nouvelle-France! Deux pas plus loin, la scène changeait avec le langage : des « politiciens » en vacances discutaient à grand renfort de jurons anglo-saxons les dernières nouvelles

d'Ottawa ou de Washington. En dehors du salon, sur les promenoirs découverts, refuge des fumeurs et des amants du grand air, l'élément bas-canadien était représenté par une vingtaine de jeunes gens portant à la boutonnière de gros nœuds de rubans blancs et jaunes et formant çà et là de petits groupes d'où s'élevaient de joyeux éclats de voix. C'étaient d'anciens zouaves pontificaux, membres d'une association qui réunit les trois ou quatre cents volontaires canadiens partis de 1867 à 1870 pour défendre le pouvoir temporel. Les zouaves de Québec ont invité leurs camarades de Montréal à venir leur faire une visite. Il y a eu récep-



Marché de Bonsecours. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

tion dans toutes les règles, défilé avec fanfare, cérémonie religieuse et repas copieux. Ce dernier acte de la fête surtout doit avoir été particulièrement soigné, à en juger par la bruyante expansion des voyageurs.

Du reste, jeunes gens ou graves personnages semblaient n'avoir qu'un seul thème de conversation. De quelque groupe qu'on s'approchât, il était impossible de ne pas entendre trois fois par minute le mot de « Pacifique. » Pacific scandal, Pacific slander, affaire du Pacifique, scandale du Pacifique, calomnies du Pacifique; Français ou Anglais ne parlaient, ne jureraient, ne vivaient que par le Pacifique. On eût dit que ce mot avait acquis, par je ne sais quel maléfice,

le don d'exaspérer les tempéraments en apparence les plus dignes de se l'appliquer comme qualificatif.

Qu'était-ce donc que cette grosse affaire qui défrayait d'une façon si exclusive les conversations des hôtes du *Montréal*? Je n'étais pas resté une semaine à Québec sans en avoir appris quelque chose. Chacun des notables personnages à qui j'avais été présenté m'avait bien et dûment catéché sur la question « topique » du moment; et comme dans le nombre de mes nouvelles connaissances il s'en trouvait de toutes les opinions ayant cours au Canada, j'avais entendu à satiété les différentes cloches, condition indispensable, suivant la sagesse des nations, pour juger impar-



Montreal. — Dessin de Ph. Lenest, d'après une photographie.

tialement. Dans le cas du Pacifique, il n'en fut pas ainsi pour moi : à force d'avoir à subir le choc des affirmations les plus contradictoires, j'en vins au bout de quelques jours à n'avoir plus d'opinion du tout. J'y trouvai, du reste, un certain avantage, car il me devint beaucoup plus facile de garder sur ce sujet délicat la réserve discrète que me commandait ma qualité d'étranger.

Il était écrit toutefois qu'à chaque étape de mon voyage, j'assisterais au développement de la crise occasionnée par cette malheureuse affaire du Pacifique, et que j'aurais même indirectement, tout étranger que je fusse, à en subir les conséquences. Je ne puis donc me dispenser d'en dire au moins quelques mots.

Lors de l'entrée de la Colombie anglaise dans la Confédération canadienne, il avait été stipulé que la nouvelle province serait reliée, dans un délai de dix ans, à ses confédérés de l'Est par un chemin de fer transcontinental. Il s'agissait de former une compagnie assez puissante pour se charger de cette gigantesque entreprise. Les négociations furent longues et laborieuses; cependant elles avaient abouti ou semblaient sur le point d'aboutir précisément au moment où les élections générales de 1872 allaient renouveler le parlement de la Confédération. Un capitaliste mont-réalais, sir Hugh Allan, le président de la compagnie des transatlantiques canadiens, s'était mis à la tête de l'affaire. Il avait d'abord fait un appel aux capitaux américains qui s'empressèrent d'y répondre. Sur ces entrefaites, les élections eurent lieu. Des sommes fabuleuses furent dépensées de part et d'autre par les partis, car les élections coûtent cher dans les pays où s'est conservé l'usage du « poll » ou scrutin public, et le Canada est encore dans ce cas. La lutte fut très-vive; néanmoins le ministère conservateur obtint dans toutes les provinces une assez forte majorité. La question du « Transcontinental » avait été fréquemment agitée pendant la période électorale; et l'on avait pu noter une certaine répugnance de l'opinion à accepter l'immixtion des Américains dans une œuvre aussi essentiellement nationale. On semblait craindre que des directeurs yankees n'eussent des visées préjudicia-bles aux intérêts canadiens. La première combinaison de sir Hugh Allan étant décidément devenue impopulaire, le ministère n'osa pas lutter contre le préjugé général, et sur sa demande formelle, sir Hugh dut s'adresser uniquement aux Canadiens et aux Anglais, et renoncer au concours des capitalistes de New-York. Ceux-ci, mécontents d'être évincés, s'en vengèrent en publiant certaines correspondances de leur ancien partenaire, d'où il résultait que le capitaliste montréalais avait donné des sommes importantes, quelque chose comme quinze cent mille francs, disait-on, pour assurer le succès du ministère dans les élections générales. De là à dire que la concession du Pacifique avait été le prix de ce service, il n'y avait qu'un pas; ce pas fut fait. Tous les journaux de l'opposition dans les six provinces de la Confédération regorgèrent d'articles flam-

boyants où la corruption du cabinet fédéral était dénoncée *urbi et orbi*, en français et en anglais, dans un style qui n'avait rien de commun avec la mansuétude évangélique, ni même avec les précautions oratoires chères aux académiciens. Depuis vingt ans, le même parti politique, celui des conservateurs, s'était maintenu au pouvoir presque sans interruption; une bonne occasion se présentait de l'en déloger. Je laisse à penser avec quelle ardeur le parti adverse se précipita sur l'arme nouvelle qui lui permettait de monter enfin à l'assaut des portefeuilles avec quelque chance de succès. Comme de juste, les journaux du gouvernement ne se faisaient point faute de riposter à l'attaque; les aménités qui s'échangèrent à cette occasion eussent paru en France dépasser les bornes de la licence la plus échevelée.

Mais laissons le chemin de fer du Pacifique et ses scandales — nous ne les retrouverons que trop tôt sur notre chemin — et revenons à notre traversée.

Les vapeurs de la compagnie du Richelieu ne partent pour Montréal qu'à une heure assez avancée de la soirée, ce qui prive le voyageur du panorama des rives du Saint-Laurent, moins pittoresques mais plus riantes ici qu'en aval de Québec. Il est minuit quand nous passons devant Trois-Rivières, l'un des plus anciens établissements fondés par les Français du dix-septième siècle, aujourd'hui ville de sept à huit mille habitants, et débouché naturel des vallées du Saint-Maurice et de ses affluents. La colonisation, une colonisation exclusivement canadienne-française, remonte d'un pas lent mais sûr les vallées de ces pais-sants cours d'eau. Il y a quelques années, de grandes étendues cultivables ont été reconnues sur les bords de la Matawin, dont la vallée court parallèlement au Saint-Laurent et débouche dans le Saint-Maurice, à vingt lieues environ au nord du grand fleuve. Toutefois la richesse de cette région consiste surtout pour le moment dans l'exploitation à outrance des forêts.

À l'aube, une brume légère couvrait la surface du fleuve, formant un rideau assez transparent pour laisser entrevoir les ravissantes prairies clair-semées de grands arbres qui bordent au loin les rives. Nous passons entre Berthier et Richelieu, l'Assomption et Verchères, comtés aussi français par leur population que par leur nom. Bientôt scintille à travers la rosée le reflet argenté des toits recouverts en tôle étamée. Au pied d'un monticule verdoyant rehaussé par son isolement, nous distinguons les hautes tours d'une cathédrale dominant une longue rangée d'édifices; sur la rive que nous longeons, la couleur verte du Saint-Laurent fait subitement place à la teinte brune des eaux de l'Outaouais, puissante rivière qui persiste pendant plusieurs lieues à ne point confondre ses eaux avec celles du fleuve.

Nous voyons apparaître successivement les hautes constructions des manufactures d'Hochélagas, puis le pont Victoria, long de trois mille cent trente-quatre mètres, avec sa galerie tubulaire, véritable tunnel

formé de vingt-cinq tubes en fer d'une longueur totale de dix-huit cent soixante et onze mètres, soutenus à près de vingt mètres au-dessus du niveau du fleuve par deux culées et vingt-quatre piles d'un calcaire noir qui semble du granit. Ces piles s'allongent dans le sens du courant et lui présentent une arête effilée en pointe aiguë, semblable à l'éperon d'un navire cuirassé, contre laquelle d'énormes glaçons viennent se briser au moment de la débâcle. Disons-le de suite, cette merveille de l'art des ingénieurs impressionne plus vivement l'esprit que la vue, car la distance en réduit étrangement les gigantesques proportions. La longue ligne rigide de la galerie, les formes grêles et également rectilignes des arches vues de face, lui donnent de loin l'humble apparence d'un pont de chevaux, et cependant il a coûté trente millions. Combien je préfère les courbes harmonieuses de nos vieux ponts de pierre! Un second pont va être jeté sur l'énorme fleuve, à Montréal même. Hardi comme le premier, sera-t-il plus réellement beau?

Enfin nous atteignons les quais en passant au milieu d'une forêt de blancs vapeurs aux cabines étagées. Nous sommes à Montréal. Devant nous s'élève l'imposante façade du marché Bonsecours, et tout près, sur la place Jacques-Cartier, nous apercevons la colonne érigée en l'honneur du vainqueur de Trafalgar. Quelle singulière association d'idées a fait placer la statue du destructeur de la marine française sur un emplacement consacré au marin français qui découvrit la Nouvelle-France, je l'ignore. Nous débarquons, et dix minutes après nous nous reposons en lisant les nouvelles dans le beau salon de l'hôtel Donégana.

En 1640, une religieuse, la sœur Bourgeois, et quelques membres d'une congrégation qui se fondit peu après dans celle de Saint-Sulpice, obtinrent du roi de France la concession de l'île de Montréal, où Cartier avait découvert jadis le village indien d'Hochelaga. Cinquante-cinq personnes environ furent amenées, en 1642, pour peupler le nouvel établissement, qu'on appela d'abord « Villemarie. » En 1653, deux cents immigrants, presque tous Angevins, vinrent renforcer ce premier noyau de courageux colons. Plus tard les soldats d'un régiment licencié au Canada, le régiment de Carignan, fameux dans les annales de la colonie, s'établirent en grande partie autour de la nouvelle ville, dont la prospérité naissante eut longtemps à souffrir du voisinage des Iroquois. En 1760, Montréal ne comptait encore que six mille habitants tout au plus. Ce fut pendant la guerre de Sept ans le dernier boulevard des défenseurs du Canada. Un an après la chute de Québec, les milices canadiennes commandées par le chevalier de Lévis avaient repris l'offensive et remportèrent la victoire de Sainte-Foy. Peu s'en fallut que Québec même ne retombât au pouvoir de ces braves. L'arrivée d'une flotte anglaise mit fin à leurs succès, et le 8 septembre 1760, sous les murs de Montréal, fut signé, en cinquante-cinq articles, l'acte de déces de notre domination dans le grand pays qui

pendant un siècle et demi s'était appelé la *Nouvelle-France*.

La Louisiane nous restait encore, il est vrai; mais Louis XV, ses ministres et ses courtisans avaient hâte de se débarrasser d'une colonie qu'ils ne se sentaient plus capables de défendre. En 1763, aussitôt après la signature du fatal traité de Paris, le roi de France la céda à son cousin d'Espagne, « sans exceptions ni réserves d'aucune sorte, par la seule impulsion de son cœur généreux. » D'un trait de plume notre patrie se dépeupla d'un domaine allant du golfe du Mexique aux grands lacs du Saint-Laurent, des bords du Mississipi aux montagnes Rocheuses et aux rives de l'océan Pacifique! Pendant six ans les créoles louisianais s'opposèrent à l'exécution d'un traité qui les séparait de la France; mais que pouvait le patriotisme de ces pauvres gens contre la royale parole de leur maître? Un jour, l'Espagne envoya des soldats et un gouverneur à poigne; on perdit quelques notables qui avaient le mauvais goût d'être attachés à leur nationalité, et le transfert *amical* de la Louisiane à l'Espagne fut un fait accompli!

On sait qu'un sourire de la fortune nous rendit, quarante ans après, cet incomparable empire; mais ce ne fut que pour un instant. Cédée au premier consul par l'Espagne, au traité de Saint-Ildefonso, la Louisiane devait être presque aussitôt vendue aux États-Unis pour soixante-quinze millions de francs, juste ce que l'Angleterre vient de payer pour indemniser les Américains des déprédations de l'*Alabama*.

Dix millions d'habitants, dont deux millions à peine d'origine française, tout à fait noyés, sauf les Canadiens, parmi les gens de langue anglaise, occupent aujourd'hui les deux territoires que nous avons abandonnés à ces dates fatales : 1763 et 1803. Tels ont été les fruits d'une politique insensée.

Qu'on me pardonne ces réminiscences historiques. Leur douloureux souvenir vient trop souvent assaillir l'esprit du Français qui voyage dans cette partie du Nouveau-Monde.

Depuis le jour où le chevalier de Lévis et sa poignée d'héroïques soldats cédèrent aux armes victorieuses de la Grande-Bretagne, cent dix ans se sont écoulés. De bourgade, Montréal est devenue grande ville. Cent sept mille habitants, dont cinquante-six mille Franco-Canadiens, habitent son enceinte; et ce n'est là, disent-ils orgueilleusement, que le prélude d'une ère de progrès plus merveilleux encore. Tête de ligne de la navigation transatlantique sur le Saint-Laurent, l'ambitieuse cité aspire à supplanter New-York. Déjà des canaux accessibles aux navires de quatre à cinq cents tonnes contournent les nombreux rapides qui entravent la navigation du Saint-Laurent depuis Lachine jusqu'au lac Ontario. Un autre canal de quarante-trois à quarante-quatre kilomètres, le canal Welland, établit pour la même classe de bâtiments une communication assurée, sur le territoire canadien, entre les lacs Érié et Ontario, rachetant par

vingt-sept échues la différence de niveau d'environ cent mètres que la rivière Niagara descend d'un lac à l'autre par des courants rapides et par le bond de son incomparable cataracte. Aujourd'hui le gouvernement canadien a entrepris d'élargir tous ces canaux de manière à en permettre le passage à des navires de mille tonnes. Ce travail considérable une fois terminé, l'immense bassin des grands lacs, Duluth, Milwaukee, Chicago, Détroit, seront les tributaires de Montréal, devenu leur entrepôt naturel.

Les Montréalais ont trop confiance dans l'avenir pour ne point l'escompter un peu. Aussi leur ville, comme une coquette ambitieuse, se compose-t-elle maintenant une parure assortie à ses futures grandeurs. Les rues y sont larges et bien mieux entretenues qu'à Québec, les magasins vastes et superbement ornés; les institutions de crédit abondent, et quelques-unes des banques principales sont installées dans de véri-

tables palais. Les maisons particulières elles-mêmes y affectent les prétentions architecturales des plus grandes cités du continent américain. Toutes les sectes y ont leurs églises, dont un bon nombre, avouons-le, sont bâties dans ce style hybride et désagréable, semi-gothique et semi-rocaïlle, qui fait la joie des *cockneys* anglo-saxons et le désespoir des véritables artistes. Dans cette débauche de bâtisses religieuses, le clergé catholique tient à ne pas se laisser distancer. Non content de posséder une cathédrale qui passe cependant pour l'une des plus belles de l'Amérique du Nord, l'évêque de Montréal a entrepris, à grands renforts de souscriptions, d'ériger une basilique nouvelle qui sera la réduction, mais une réduction grandiose encore, de la première des basiliques catholiques, de Saint-Pierre de Rome.

A une ville si confiante en ses destinées, il fallait une promenade publique digne de son ambition.



Pont Victoria. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

L'emplacement a été trouvé sans peine et peut hardiment soutenir la comparaison avec ce que les grandes métropoles d'Europe et d'Amérique possèdent de mieux en ce genre. Nous avons déjà parlé de la montagne — le Mont-Royal — qui domine la ville et lui a donné son nom. La magnifique avenue qui en fait le tour est devenue le rendez-vous favori, en été des équipages et des cavaliers, en hiver des traîneaux et des patineurs qui descendent la montagne. La montagne elle-même est aujourd'hui transformée en un parc également semé çà et là de villas élevées par les nababs montréalais. Du sommet, on jouit d'une vue admirable sur la ville « aux toits d'argent, » le Saint-Laurent, ses jolies îles et les campagnes de ses deux rives. Un autre site cher aux amateurs de « pique-nique » est l'île Sainte-Hélène, située vis-à-vis l'extrémité orientale de la ville et dont la plus grande partie

est également disposée en parc. La pointe nord-est de ce joli îlot est fortifiée; elle renferme les casernes occupées autrefois par la garnison anglaise et gardées aujourd'hui par un petit détachement de volontaires. Enfin, les amateurs d'excursions champêtres peuvent recourir pendant la belle saison aux nombreux bateaux traversiers qui entretiennent un va-et-vient continu entre Montréal et les jolis villages de Saint-Lambert, de Longueuil, de Laprairie, etc., situés de l'autre côté du grand fleuve.

Etant donné les éléments très-hétérogènes dont se compose la population montréalaise, il ne faut pas s'étonner de trouver aux divers quartiers des physiologies très-différentes. A l'est habitent principalement les classes peu aisées de la population canadienne-française. C'est dans les quartiers du nord, les plus rapprochés de la montagne, que les riches



Traincaux et joutours au Mont-Hoy. — Dessin de Roux, d'après une photographie.

commerçants des deux nationalités ont leurs maisons de ville entourées de verdure, où ils viennent se reposer le soir, au sortir de la poudreuse atmosphère du bureau. A Montréal comme aux États-Unis, on a le bon goût d'éloigner autant que possible l'habitation de famille du quartier des affaires. L'ouest est plus spécialement anglais, même dans le quartier Saint-Antoine, où habitent encore bon nombre de Franco-Canadiens. A l'extrémité de ce côté de la ville, près du Saint-Laurent, à l'endroit où le canal de Lachine débouche dans le fleuve, le quartier Sainte-Anne, bas, mal entretenu, inondé presque tous les ans par la débâcle, héberge près de dix mille Irlandais sur les dix-neuf mille de Montréal. Là comme toujours, au pauvre Paddy est échu le plus mauvais lot.

Il semble que la communauté de religion, que certaines affinités de race et de souvenirs historiques devraient rapprocher l'Irlandais du Canadien-Français; il n'en est rien cependant. Hâtons-nous de le dire, la faute n'en est point aux Canadiens. En tous pays Paddy — s'il faut en croire ses détracteurs — est un voisin désagréable, ce qu'on appelle chez nous « un mauvais coucheur. » Il est honni des Yankees dans la Nouvelle-Angleterre, des Allemands dans le Grand-Ouest, des Nègres dans les États du Sud, des Français au Canada, des Anglais et des Écossais partout. Et comment pourrait-il se faire aimer des étrangers, lui qui ne sait pas même vivre en bonne intelligence avec ses propres compatriotes? Partout où des Irlandais ont planté leurs tentes, on est sûr de voir surgir incontinent des Montaguts et des Capulets au petit pied. « Orange » et « Vert, » ces deux partis qui désolent Erin, se poursuivent aux extrémités du monde d'une haine aussi vivace qu'au lendemain de la bataille de la Boyne. D'ailleurs, Paddy est léger, inconsistant, grand hâbleur autant que beau diseur, peu sûr dans ses amitiés, violent et brutal dans ses intolérantes antipathies, toujours extrême en politique comme en religion, qu'il soit loyaliste outré ou féniain incorrigible, catholique ultramontain ou orangiste fanatique. Il a abandonné, bon gré mal gré, son idiome national pour celui de ces Anglais qu'il affecte de détester, et personne aujourd'hui ne professe à un plus haut degré le culte exclusif de la langue anglo-normande. Aux récalcitrants qui hésitent à jeter leur individualité nationale dans le creuset où fusionnent les éléments disparates du nouveau peuple américain, il dirait volontiers comme le renard de la fable, lui qu'on a depuis longtemps débarrassé de « ce meuble inutile, » le vieux langage celtique si cher aux bardes guerriers de l'antique Hibernie :

« A quoi sert cette queue? il faut qu'on se la coupe! »

Lorsqu'une protestation s'élève au Canada, à la Louisiane, à Manitoba, contre l'usage du français dans les parlements et les tribunaux, soyez certain qu'elle émane neuf fois sur dix d'un Irlandais catholique ou protestant, à moins pourtant que ce ne soit d'un Alle-

mand plus ou moins américanisé mais toujours gallophobe.

Mais il y a une autre raison, plus décisive encore, qui seule suffirait à expliquer l'antipathie jalouse des autres nations à l'égard des enfants d'Erin : c'est la soif désordonnée de domination et d'emplois dont semblent possédés ces opprimés de la veille, aussitôt qu'ils ont mis le pied sur le sol du Nouveau-Monde. L'art du « politician, » cette industrie éminemment américaine, à la fois si lucrative et si décriée, n'a point de secrets pour leurs esprits déliés, souples et remuants. C'est grâce aux politiciens irlandais, trafiquant des suffrages dont il dispose, et se faisant adjuver par les vainqueurs, en récompense de ses services, les fonctions publiques les plus grasses. Les Anglais ont un vers latin destiné à peindre le caractère de leurs bons frères d'Irlande :

« Unguentem punit, pungentem Hibernicus ungit ¹. »

Et voilà pourquoi, sur le continent d'Amérique, Paddy, tant qu'il reste lui-même, est mal vu de tous ses voisins, sentiment qu'il rend du reste avec usure.

Aux États-Unis, l'uniformité de l'éducation nationale émusse au bout d'une génération ou deux les angles trop saillants de ce caractère celtique; mais au Canada, où le système des écoles séparées tend à perpétuer le particularisme, l'Irlandais maintient, au grand détriment de tous, cet esprit turbulent et brouillon, qui a toujours fait le malheur de son île natale. Aussi l'Écossais, avec son caractère parfois cassant, mais toujours droit et loyal, est-il, quoique protestant, infiniment plus sympathique au Canadien-Français que l'Irlandais catholique. On me l'avait dit souvent au Canada; mais c'était dans les prairies du Nord-Ouest que je devais en trouver les meilleures preuves.

VI

Le dimanche au Canada. — Un sermon politique. — Journalistes, avocats et députés. — Cent francs d'amende pour un coup de poing. — Un meeting d'indignation. — Partie de campagne. — Une particularité du paysage américain. — Vieilles redevances féodales. — Une dime d'un nouveau genre. — Le saut Saint-Louis. — Les Iroquois de Caughnawaga. — Un hommage à la France. — Origine du village de Lachine. — Le saut du Récollet. — La pêche de l'alose.

Le dimanche à Montréal est un moyen terme, une sorte de compromis entre le « sabbat » puritain de la Nouvelle-Angleterre et le jour de gai délassement que fêtent l'ouvrier et le paysan français. Comme dans la Nouvelle-Angleterre, les trains de chemins de fer

1. L'Irlandais flatte qui le bat et bat qui le flatte.

s'arrêtent, le télégraphe ferme ses bureaux, les quartiers protestants prennent des airs de nécropoles; les « bar maîtres » mêmes — tavernes ou buvettes — barriquent hypocritement leur devanture, tandis qu'une porte dérobée s'entre-bâille à la barbe du policeman pour introduire un client dans le cénacle des buveurs à huis clos. Par bonheur la population canadienne-française — bien que les usages de ses voisins aient déteint sur les siens — ne se croit pas encore obligée de s'enfermer entre quatre murs dans un tête-à-tête peu récréatif avec Ezéchiel ou Jérémie. Grâce à son influence modératrice, on n'en est pas absolument réduit à l'alternative de rester chez soi ou de vaguer pédestrement par les rues. Les voitures de place, ainsi que les « chars urbains » ou « petits chars » (chemins de fer américains) qui desservent les voies principales continuent leur service, « et tout être créé possédant équipage » peut aller faire le tour de la montagne sans crainte de scandaliser la communauté, ni surtout de payer l'amende à laquelle il n'échapperait point à trente lieues plus au sud.

Le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée à Montréal se trouvait être un dimanche. J'entrai dans la cathédrale de Notre-Dame, cet édifice dont les deux tours nous avaient signalé de loin la grande ville, mais dont les voûtes beaucoup trop basses donnent à la nef un aspect mesquin. Un prêtre sulpicien y prêchait en français devant l'élite de la société montréalaise : il aborda successivement les sujets les plus divers, traitant de l'émigration des habitants vers les manufactures américaines, de la loi des écoles votée par la législature du Nouveau-Brunswick dont il critiquait vivement les dispositions, fort contraires, paraît-il, aux intérêts français et catholiques de cette province. Enfin il entama le chapitre de la corruption électorale dans ses rapports avec le salut des âmes. A cet endroit je saisis des allusions transparentes à la grosse question du moment. L'affaire du Pacifique avait envahi l'église elle-même, et j'appris bientôt que les temples presbytériens, méthodistes, épiscopaliens, n'étaient pas plus exempts de cette invasion que la cathédrale catholique. Pour un profane étranger, les paroles qui tombaient en ce temps-là du haut de la chaire pouvaient jusqu'à un certain point faire l'office d'un cours complet, et surtout contradictoire, de politique canadienne.

Un autre jour, on vint me chercher pour me conduire à une séance de la cour de police. L'auditoire peu choisi qui fréquente d'ordinaire l'enceinte consacrée à la répression des ivrognes incorrigibles et des vagabonds vulgaires avait fait place pour cette fois à une foule des mieux composées; c'était encore le Pacifique qui en était la cause. Le plaignant, un jeune écrivain ministériel de beaucoup de talent, mais d'un zèle parfois intempéré, à qui j'avais été présenté la veille, traînait à la barre de la justice un député de l'opposition au Parlement fédéral. Le susdit député avait pénétré dans le sanctuaire même de la rédaction pour

demandeur des explications à propos d'un article un peu vif, où sa conduite, ses votes et ses discours au sujet de la grande affaire étaient censurés en termes antiparlementaires. Les explications, apparemment, ne lui avaient point semblé satisfaisantes, car séance tenante il s'était adjugé une réparation par les armes contondantes et peu courtoises que la nature a mises au bout des bras de chacun de ses enfants. A Paris, on eût pris le train de Bruxelles et mis flamberge au vent. Au Canada le duel est passé de mode, et notre journaliste se contentait de poursuivre son agresseur sous l'imputation juridique d'« assaut et batterie. »

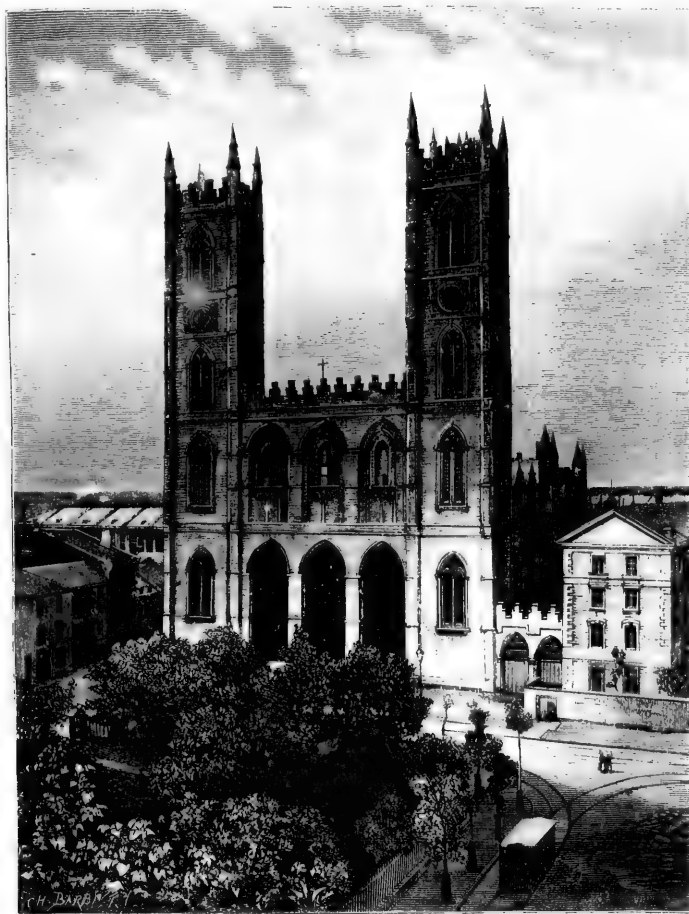
La scène m'intéressa beaucoup, tant par les incidents pleins de couleur locale que révélaient les dispositions, que par les singularités de la procédure tout anglaise d'une cause plaidée entièrement en français. Quand je dis entièrement, je vais un peu loin. MM. les avocats passaient à tout instant d'un idiome à l'autre avec une désinvolture parfaite. Les témoins, y compris le plaignant, entraient tour à tour dans une sorte de chaire fermée, — le « witness box » des Anglais, que les Canadiens ont traduit littéralement par « boîte à témoins, » — où ils subissaient de la part des avocats des deux parties un feu roulant de questions. Un des plus acharnés questionneurs était un jeune homme à la physionomie maigre et intelligente, au teint bilieux, possesseur d'une chevelure à rendre jaloux Absalon lui-même. Ce n'était rien moins qu'un des membres du cabinet provincial, renommé pour son éloquence et venu tout exprès pour assister son ami le journaliste, une des bonnes plumes de Tolède du parti. A tout propos, dans le cours de leurs interrogatoires et de leurs plaidoiries, les honorables membres du barreau se traitaient réciproquement de « savant avocat, » ce qui ne les empêchait pas de se dire les choses les plus désagréables. Quant à « Son Honneur » le juge, il parlait français avec un violent accent d'outre-Manche et semblait surtout fort gêné d'avoir à présider des débats entre hommes aussi haut placés. Mon nouvel ami D... m'avait confié la veille qu'à ses yeux, et à ceux de beaucoup de ses confrères en journalisme canadien, le premier des écrivains français de l'époque est le fougueux auteur des *Odeurs de Paris*. Je m'aperçus au ton des articles lus à l'audience que l'étude, trop consciencieuse hélas! des œuvres du maître, avait communiqué à la polémique de son jeune disciple une verdeur bien faite pour expliquer dans une certaine mesure la colère du député. Pas plus que celle de Québec, la presse de Montréal ne se pique d'un atticisme outré, et si les coups de poings répondent parfois aux coups de plume, c'est que ceux-ci sont trop souvent assénés à la façon des coups de poings.

Après que les avocats, plaidant avec un acharnement digne de leurs confrères et cousins de Normandie, eurent suffisamment embrouillé la question, l'accusé, dont la carrure puissante contrastait avec l'apparence infiniment moins redoutable de son adversaire, débita d'une voix de Stentor un discours

apologétique où il fulmina contre la corruption du parti ministériel. L'avocat-ministre aux longs cheveux traita dédaigneusement cette improvisation cha-leureuse de discours de « hustings, » bon tout au plus pour les électeurs du comté de Deux-Montagnes, mais tout à fait déplacé dans l'enceinte de la justice; puis « Son Honneur » prononça en bredouillant la

sentence qui condamnait M. W. P..., membre du Parlement, à vingt dollars d'amende et aux frais. Les amis de la partie civile déclaraient que c'était pour rien; ceux de l'accusé bondissaient d'indignation, — mais pour le motif opposé. — Bref, les deux clans, également vexés, se retirèrent en maugréant.

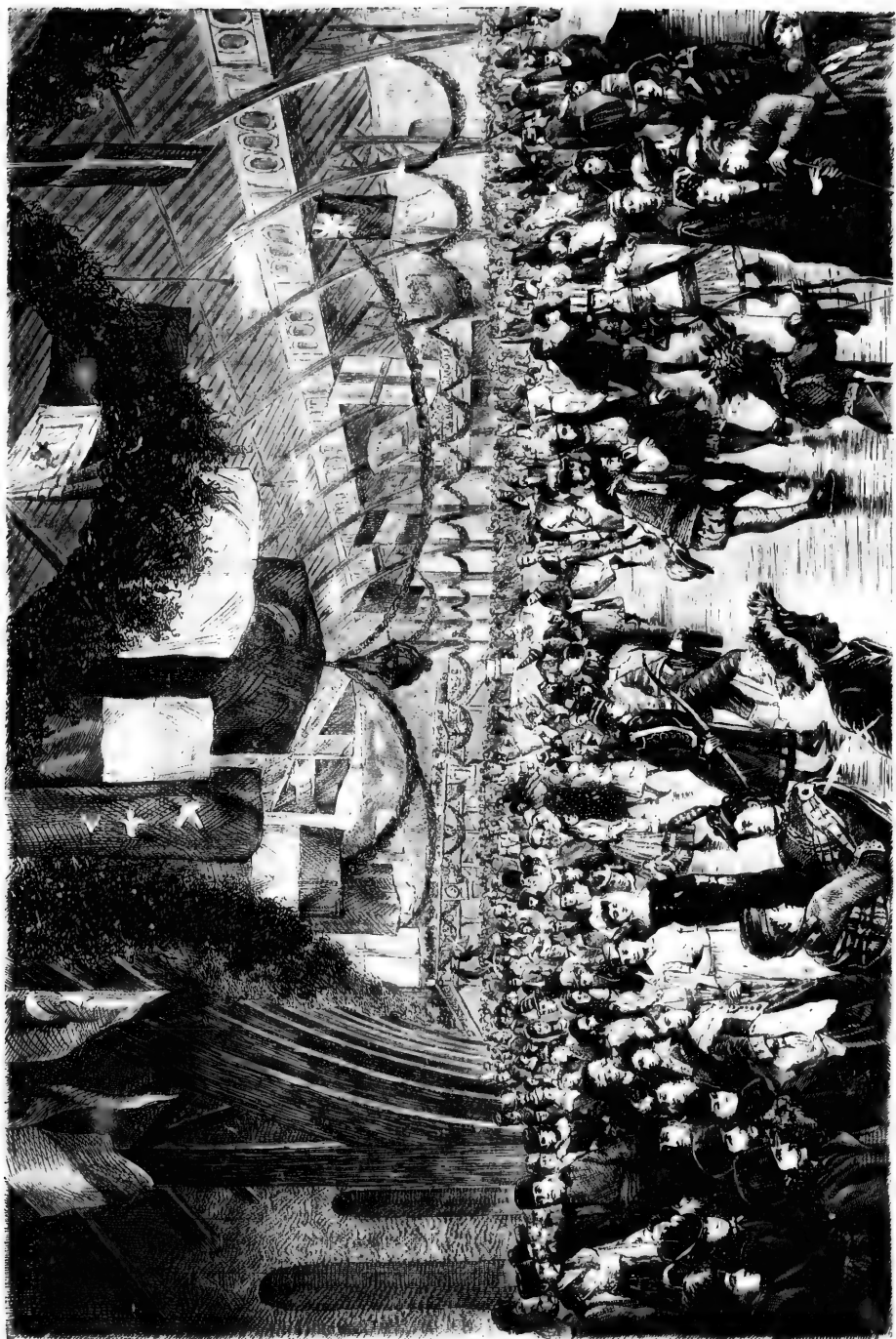
Ainsi, partout depuis mon arrivée je rencontrais le



Cathédrale de Montréal. — Dessin de Sorrien, d'après une photographie.

malencontreux Pacifique: sur le bateau, à l'église, au tribunal! De grandes affiches m'apprirent bientôt qu'il allait descendre sur la place publique. Un grand meeting d'« indignation » devait avoir lieu au Champ de Mars, et tous les citoyens de Montréal étaient invités à y assister. La curiosité, à défaut d'autre intérêt, m'eût certainement attiré à ce spectacle, en dépit des horions qu'on est parfois exposé à y recevoir, si V....

— le jeune Canadien qui avait fait avec nous la traversée du *Moravian* — n'était venu m'engager à passer quelques jours à la Pointe-Claire, jolie bourgade située sur les bords du lac Saint-Louis, à l'extrémité occidentale de l'île de Montréal. C'est pendant mon absence que se tint le fameux meeting. Le ministère et ses partisans y furent habillés de fort vilain drap par des orateurs polyglottes. Le jeune homme d'Etat



Le club des patineurs. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

chevelu dont nous avons fait connaissance à la cour de police essaya bien de défendre la cause de ses amis; mais ce fut en vain, il y dépensa en pure perte des flots d'éloquence. Tout se passa du reste de la façon la plus *pacifique*: peu ou pas de coups de poings, et absence complète de ces projectiles électoraux — pommes cuites et œufs pourris — que les auditeurs passionnés prodiguent parfois libéralement aux orateurs qui leur déplaisent.

Nous passâmes à la Pointe-Claire deux charmantes journées. La famille de notre ami V... nous y offrait une hospitalité tout à fait écossaise... ou canadienne — ce qui est tout un. — Nous parcourûmes en voiture les campagnes environnantes, nous remarquâmes la grande différence de climat entre Montréal et Québec, différence dont témoignait l'état des récoltes. En effet, dans cette partie du Bas-Canada, la moisson se fait environ trois semaines plus tôt qu'aux environs de la capitale. Les cultures y paraissent également plus soignées et les vergers y produisent la célèbre pomme de Montréal, connue dans toute l'Amérique du Nord sous le nom spécifique de « fameuse. » Ici d'ailleurs, comme à Québec, comme dans la Nouvelle-Angleterre et presque tout le Nord des États-Unis, le trait distinctif du paysage consiste, à mon sens, dans le genre de clôture des propriétés, dans les éternelles haies à claire-voie (en anglais *fences*) dont la multiplicité donne aux campagnes l'aspect d'un vaste damier uniformément découpé en rectangles de diverses grandeurs. La consommation de bois d'œuvre qu'entraîne ce mode de clôture est véritablement prodigieuse, et l'on comprend qu'en présence de la rapide destruction des forêts, il devienne bientôt nécessaire d'y substituer l'emploi des haies vives de cyprès, de cèdres nains du pays ou d'autres essences propres au même usage. Cette transformation, motivée par les raisons de la plus stricte économie, sera en même temps des plus favorables à la physionomie des paysages américains. Pour une fois — et ce n'est pas coutume, — utilitarisme et pittoresque auront marché d'accord.

L'île de Montréal, on l'a dit plus haut, avait été concédée par le roi de France à la congrégation de Saint-Sulpice. Tout le monde connaît le séminaire de ce nom; mais ce que l'on sait moins, c'est qu'aujourd'hui encore cette institution célèbre tire le plus clair de ses revenus de son ancienne seigneurie américaine. Jusqu'en 1854, toutes les propriétés immobilières de l'île étaient grevées de diverses servitudes au profit des Sulpiciens, ceux-ci ayant conservé intacts les droits seigneuriaux que le cardinal de Richelieu leur avait octroyés dès 1640 sur cette partie de la Nouvelle-France. Le rachat facultatif de toutes ces charges d'origine féodale n'a été voté par le Parlement du Canada-Uni qu'en 1854, en même temps que l'abolition du régime de tenure seigneuriale organisé par les ordonnances de Louis XIII et de Louis XIV. Toutefois beaucoup de propriétaires — surtout dans les campagnes — ont trouvé plus commode de rester fidèles à l'ancienne

coutume; et, tout compris, leur contingent annuel, joint à l'intérêt des sommes provenant des rachats déjà effectués, constitue un splendide revenu qui fait des prêtres de Saint-Sulpice les plus riches propriétaires du pays.

Quant aux prêtres des paroisses rurales, j'ai dit ailleurs qu'ils vivent de la dîme, payée par les seuls catholiques. La dîme ici est le vingt-sixième de toute espèce de récolte, la vingt-sixième gerbe de blé, le vingt-sixième boisseau de « patates » — nom franco-canadien de la pomme de terre, etc., etc.

On ne saurait parler de la dîme sans noter en passant le curieux usage auquel elle a donné naissance. Dans ces campagnes patriarcales du Bas-Canada, où l'on trouve dans chaque village des familles de vingt enfants, on va quelquefois au vingt-sixième et plus loin encore. De par la dîme, ce vingt-sixième revient au curé. Le nouveau-né est porté triomphalement au presbytère, et la coutume, toujours religieusement suivie, exige que l'offrande de cette redevance d'un nouveau genre soit acceptée avec toutes ses conséquences; l'enfant, devenu le pupille du pasteur, est élevé à ses frais. Tel est, m'a-t-on assuré, le cas de M. Ouimet, chef du ministère de Québec en 1873: il était le vingt-sixième enfant d'un cultivateur de Sainte-Rose, et grâce à l'adoption de son curé, il a pu faire son chemin dans le monde. On voit que son numéro d'ordre — un double treize cependant — ne lui a pas porté malheur.

Venus à la Pointe-Claire par le chemin de fer du Grand-Tronc, nous prîmes, pour retourner en voiture à Montréal, la route qui côtoie le lac Saint-Louis. Au delà du lac, la vue s'étendait sur un pays parfaitement uni. Les Laurentides, qui en bas de Québec projettent leurs promontoires escarpés sur le fleuve, en sont éloignées ici de plus de douze lieues vers le Nord. Telle est la parfaite horizontalité de la vallée inférieure du Saint-Laurent, que le lac Saint-Louis est élevé de dix-sept à dix-huit mètres seulement au-dessus du niveau de la mer; et comme entre ce lac et Montréal les rapides de Lachine franchissent une pente de près de quatorze mètres, il ne reste que moins de quatre mètres de descente pour les soixante-dix lieues qui séparent Montréal de Québec.

Les rapides de Lachine, appelés aussi le saut Saint-Louis, offrent un spectacle vraiment imposant. Le lac Saint-Louis est une des expansions du fleuve, qui à partir de son entrée dans le Bas-Canada forme successivement le lac Saint-François, le lac Saint-Louis, enfin le lac Saint-Pierre, au-dessous de Sorel, au-dessus de Trois-Rivières. L'Outaouais a de même son lac Témiscamingue, son lac des Allumettes, son lac des Chats, son lac des Chênes. Pour en revenir au lac Saint-Louis, il se rétrécit tout à coup: semblables aux vagues d'une mer houleuse, les eaux mélangées du Saint-Laurent et de l'un des bras de l'Outaouais roulent tumultueusement sur un lit dont le soudain affaissement précipite leur course impétueuse. Le courant, presque insensible au milieu du lac, s'accélère pro-

gressivement en aval, jusqu'à ce que, resserré dans sa partie la plus étroite et la plus rapide, il écume, mugisse et se creuse en profonds tourbillons. C'est un plaisir dangereux, mais c'est aussi une source d'émotion chère à bien des touristes que de « sauter » les nombreux rapides du Saint-Laurent, dans les légers vapeurs qui font le service d'été entre le lac Ontario et Montréal. Après avoir remonté le fleuve pendant soixante lieues, en évitant plus de soixante mètres de chutes au moyen de cinq canaux pourvus de vingt-huit écluses et d'une longueur totale de soixante-neuf à soixante-dix kilomètres, on s'en remet pour le retour à la force du courant et à l'expérience d'un pilote éprouvé. Plusieurs fois, pendant mon séjour à la côte occidentale de l'Afrique, j'avais eu à franchir la célèbre barre du Sénégal, et je me souviendrai longtemps des vives impressions de ce moment solennel où le navire, pénétrant résolument dans les brisants, se sent soulevé par l'énorme lame qui doit le porter dans les eaux paisibles du fleuve ou le jeter désemparé sur un banc de sable mouvant. Certes, l'émotion ne doit pas être moindre en traversant ces rapides, ceux de Lachine surtout, où un coup de gouvernail donné plus ou moins à propos peut décider du salut du navire et de la vie de ses passagers. Grâce à l'habileté des pilotes, les accidents sont extrêmement rares; et pourtant au moment de mon passage, on voyait encore, vers le milieu du saut, la carcasse d'un vapeur échoué quelques mois auparavant sur des roches à fleur d'eau. Les passagers avaient été heureusement sauvés, mais la dangereuse épave était restée là, engagée parmi les rochers qui avaient causé sa perte.

Quatre mois plus tard, je redescendais la vallée du Saint-Laurent, mais déjà les glaçons amoncelés avaient suspendu la navigation; je ne pus donc, cette fois, prendre la route du fleuve. D'ailleurs les rivières de la route Dawson m'avaient blasé sur la descente des sauts et rapides, et je me consolai facilement du contre-temps qui m'interdisait d'en « sauter » davantage.

Outre les vapeurs dont nous venons de parler, bon nombre de hardis conducteurs de canots ou de trains de bois flotté franchissent journellement le saut Saint-Louis. Presque tous sont des habitants du village iroquois de Caughnawaga, situé sur la rive sud du fleuve, juste vis-à-vis le gros bourg de Lachine, où leurs ancêtres firent, au dix-septième siècle, un si terrible massacre des premiers colons. Treize cent cinquante Indiens environ, dont beaucoup de métis, habitent ce village, entouré de vastes bois qui constituent la réserve inaliénable établie en leur faveur. Ils ont une jolie église et des écoles où ils apprennent à lire et à écrire leur langue en même temps que le français et l'anglais. Dans la gare de Montréal, où l'on rencontre chaque jour un certain nombre de ces Indiens qui retournent à Lachine par les « chars » après en être descendus la veille ou le matin en radeau, on peut voir différents avis imprimés en iroquois. Nulle part les traitants du Nord-Ouest et les grands mar-

chands de bois des rivières canadiennes ne trouvent à recruter de plus intrépides « voyageurs. »

Dans cette petite communauté iroquoise entièrement christianisée aujourd'hui et plus qu'à demi francisée, il existe, m'a-t-on assuré, une coutume dont j'ignore l'origine précise. A chaque avènement d'un souverain français, les Indiens de Caughnawaga lui envoient un présent de fourrures et reçoivent en retour quelque objet de prix pour leur église paroissiale. C'est à Napoléon III que fut présenté le dernier hommage de ce genre. La chronique ne dit pas s'il sera continué aux présidents de notre nouvelle république.

Ceux qui veulent absolument appliquer la loi de Darwin à la disparition des races indigènes, doivent renoncer à en venir chercher la preuve chez nos Iroquois. Après tant de guerres sanglantes au dix-septième et au dix-huitième siècle, guerres successivement entreprises contre les Hurons, les Français, les Anglais et les Américains, il semblerait que leur nation dût être presque entièrement détruite. Il n'en est rien cependant. Aux jours de leur plus grande puissance, les Six Nations n'ont jamais compté plus de vingt-cinq à trente mille individus, dispersés sur l'immense espace qui s'étend des Alléghanies aux rives de l'Érié, de l'Ontario et du Saint-Laurent. En 1779, quarante de leurs villages, situés dans l'État actuel de New-York, furent détruits par les Américains, en punition de leur fidélité à la cause du roi d'Angleterre; les confédérés iroquois se trouvèrent alors réduits à moins de huit mille personnes. En 1812, ils combattirent encore avec leur vigueur habituelle dans les rangs britanniques, et, à la paix, la moitié d'entre eux se réfugèrent sur le territoire canadien, où ils reçurent les réserves qu'ils occupent encore aujourd'hui. Toutefois ils ne tardèrent pas à reprendre courage : ils conservèrent dans leurs nouveaux cantonnements les institutions fédératives qui avaient tant contribué à leur puissance, alors qu'ils s'incorporaient, avec des droits égaux, les nations vaincues par eux sur les champs de bataille : institutions fort curieuses à étudier, où quelques auteurs — l'indianologue Schoolcraft entre autres — ont voulu voir l'idée mère de la constitution des États-Unis. Depuis la paix de 1814, leur nombre n'a cessé de s'accroître; il s'élève maintenant à plus de quinze mille, dont huit mille au Canada, sans compter les nombreux métis de leur race qui, vivant parmi les blancs, sont aujourd'hui recensés comme tels. Ils ont donc plus que doublé depuis le commencement du siècle. Dans la province de Québec en particulier, ils sont plus de deux mille six cents, tous civilisés. Cinq mille environ vivent dans la province d'Ontario, sept mille aux États-Unis, — principalement dans l'État de New-York, où tout récemment il était question de les reconnaître « citoyens, » — et nous en retrouverons encore quelques centaines au Nord-Ouest, parmi nos métis français.

Quant au bourg de Lachine, devenu aujourd'hui le lieu de villégiature favori des riches Montréalais, je

n'en parlerai que pour mentionner l'étymologie que les vieilles chroniques donnent à son nom. Il paraît que les premiers colons français du dix-septième siècle ayant appris par les sauvages l'existence des grands lacs, s'imaginèrent n'avoir plus que quelques étapes à franchir pour arriver à l'océan Pacifique, et, dans leur enthousiasme un peu prématuré, ils donnèrent à la station qui devait être leur point de départ le nom du pays où ils comptaient parvenir.

Au saut Saint-Louis correspond, de l'autre côté de

l'île de Montréal, sur la rivière des Prairies (la branche de l'Outaouais qui sépare l'île Jésus de l'île de Montréal), une chute de même hauteur appelée le saut du Récollet. Le peu de largeur de la rivière à cet endroit est mis à profit pour la pêche de l'alose, pêche dont la gravure ci-dessous peut nous donner une idée. Comme le saumon et le gaspereau, ce poisson de mer remonte au printemps les cours d'eau de l'intérieur pour y déposer son frai : au moyen de barrages en fascines ou de grands filets, on le prend alors au



Pêche aux aloses. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

bas des rapides, où il se rassemble en grand nombre. Il est peu de pays d'ailleurs où la pêche, tant fluviale que maritime, soit en plus grand honneur et occupe proportionnellement plus de bras qu'au Canada¹. Le

1. En 1870, d'après les tableaux officiels du recensement, la pêche occupait dans les quatre provinces de Québec, d'Ontario, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, neuf cent soixante-dix-neuf navires et seize mille trois cent soixante-neuf bateaux montés par trente-deux mille sept cent quarante-sept hommes; et les produits se sont élevés à sept millions deux cent vingt-cinq mille dollars, — plus de trente-six millions de francs.

golfe Saint-Laurent, les côtes du Labrador, de l'île du Prince-Edouard, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, les lacs grands et petits, les rivières qui s'en échappent, sont d'inépuisables réservoirs où, longtemps encore, les robustes habitants de cette partie de l'Amérique trouveront leur nourriture et des salaires assurés.

H. DE LAMOTHE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Chutes à Ottawa. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE¹.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

De Montréal à Ottawa. — M. Papineau. — Le Rideau et la Chaudière. — Industrie et paysage. — Une contestation entre capitales : le troisième larron. — La vallée supérieure de l'Outaouais. — Les Indiens Montagnais. — Le commerce des bois. — Défrichement à outrance. — Les « brûlés ». — Meurtre de la poule aux œufs d'or.

La saison s'avanceit et je n'avais plus une semaine à perdre si je voulais utiliser un reste de beau temps pour accomplir le voyage que je m'étais proposé de faire cette année même dans les territoires du Nord-Ouest. D'ailleurs je n'étais pas seul, mon compagnon, M. R***, semblait déterminé à m'accompagner jusqu'au bout du monde. Il rêvait d'expérimenter en grand, dans les vastes prairies du Nord-Ouest, l'élevage des chevaux et du bétail, et de consacrer à des entreprises de colonisation les débris d'une fortune

tout récemment engloutie dans les naufrages de la bourse de Vienne. Au commencement de 1873, les Allemands d'Autriche escomptaient largement les conséquences probables de la pluie d'or qui tombait en ce temps-là sur leurs cousins berlinois; mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, la pléthore d'argent mal acquis qui suivit le paiement de nos premiers milliards, amena presque immédiatement une gigantesque débâcle financière où se noyèrent à la fois les banquiers spéculateurs et les économies d'une foule de braves gens. Cette catastrophe avait du même coup ravi à M. R*** le fruit de vingt ans de travail, plus de

1. Suite. — Voy. p. 97 et 113.

trois cent mille francs, déposés dans trois banques également infortunées, et ruiné les actionnaires des haras qu'il dirigeait en Hongrie.

C'est par une splendide matinée d'août que nous reprenons notre route vers l'occident. Le chemin de fer nous conduit à Lachine; là un élégant vapeur nous reçoit à son bord et bientôt nous suivons le milieu du lac Saint-Louis, dont trois jours auparavant nous avions longé la rive dans la voiture de notre ami. Nous saluons en passant la Pointe-Claire, puis, abandonnant définitivement le Saint-Laurent, et nous engageant dans le bras de l'Outaouais qui sépare l'île Perrot de l'île de Montréal, nous franchissons l'écluse qui permet de surmonter le petit rapide de Sainte-Anne. Au-dessus de nos têtes le pont du chemin de fer de Montréal à Toronto réunit les deux îles; devant nous s'ouvre le lac des Deux-Montagnes. Bientôt le paysage de la rive septentrionale commence à changer d'aspect : aux champs cultivés, devenus plus rares et plus clair-semés, succèdent les « bois francs », s'étagant sur les premières ondulations des Laurentides. Des collines, tantôt couronnées d'érables, de pins, d'épinettes, de trembles et de bouleaux, tantôt dénudées par la cognée ou l'incendie, se mirent dans le sombre cristal des eaux brunes de l'Outaouais. Au sud s'étendent les belles campagnes du comté de Vaudreuil, extrémité orientale de la vaste plaine située entre l'Outaouais inférieur et le Saint-Laurent. Seul le monticule isolé de Rigaud interrompt leur parfaite horizontalité. Nous nous arrêtons un instant, entre autres stations, à la Mission du Lac, village d'Algonquins et d'Iroquois. Quelques femmes indiennes accroupies sur les madriers du débarcadère fixent sur nous leurs grands yeux noirs, cachant à demi dans les plis de leurs couvertures un visage qui a la couleur et les reflets du cuivre jaune. Arrivés à Carillon, village du comté d'Argenteuil situé à l'extrémité du lac, il nous faut débarquer. Trois rapides échelonnés sur une distance d'un peu plus de vingt kilomètres interrompent la navigation de la rivière. Les canaux qui les contournent ont actuellement une capacité trop faible pour permettre le passage à des bâtiments de plus de cinquante tonnes. En attendant leur élargissement, un petit chemin de fer conduit les passagers de Carillon à Grenville, où nous attend un magnifique vapeur presque aussi splendidement aménagé que ceux du Saint-Laurent, et qui semble tenir à justifier son nom quelque peu prétentieux de « Peerless » (sans pair). A partir de Carillon, l'Outaouais a cessé d'être une rivière exclusivement bas-canadienne. Pendant près de six cent cinquante kilomètres, jusqu'à l'extrémité nord du lac Témiscamingue, son thalweg sert de frontière entre les deux provinces d'Ontario et de Québec. Les stations se succèdent rapidement sur l'une et l'autre rive. Ici, c'est l'Orignal, ancien chef-lieu d'une seigneurie française englobée aujourd'hui dans un comté de la province d'Ontario, celui de Prescott, où l'élément français conquiert de jour en jour la

prééminence numérique, comme dans toute la vallée de l'Outaouais. Plus loin, sur la rive nord, dans le comté d'Ottawa, nos compagnons nous montrèrent avec respect l'habitation seigneuriale de Montebello, où s'écoula dans une noble retraite la vigoureuse vieillesse du plus célèbre et du plus énergique des patriotes canadiens, l'illustre Papineau. A ce grand orateur, qui fut pendant vingt-cinq ans la personnification de la nationalité canadienne-française, il n'a peut-être manqué, pour être populaire parmi nous, que d'appartenir à une autre race que la nôtre. Tout le monde en France a entendu parler d'O'Connell et de François Deak, mais il n'y a pas même une mention dans nos Dictionnaires des Contemporains pour l'homme qui a osé lutter contre la puissance britannique au lendemain de Waterloo, alors que des gouverneurs militaires, investis de pouvoirs exorbitants et dont la gallophobie s'exaltait aux souvenirs récents de la grande guerre continentale, s'indignaient de voir qu'une population placée depuis soixante ans sous la domination anglaise se refusât opiniâtrément à adopter la langue et les lois de ses conquérants. La cause de l'indépendance, que Papineau défendit éloquentement de 1814 à 1837, pour laquelle il souffrit l'exil et vit mettre sa tête à prix, cette cause est aujourd'hui plus qu'à moitié gagnée. Seulement l'élément français qui eût conservé la prépondérance si la séparation se fût effectuée dès 1837, n'est plus aujourd'hui qu'une minorité dans la confédération des provinces britanniques de l'Amérique du Nord. Toutefois il lui reste encore d'immenses territoires à coloniser et la perspective de devenir un peuple puissant si les hommes du jour savent s'inspirer du patriotisme qui aimait l'ancien chef des libéraux bas-canadiens. Papineau est mort en 1871, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

A mesure que nous avançons, les hauteurs qui longent à distance la rive nord de l'Outaouais s'élèvent et se boisent de plus en plus. Enfin, vers le soir, à l'un des derniers détours du courant, nous apercevons au-dessus des berges de la rive droite un amas de hautes constructions gothiques couronnant une colline dont les talus escarpés plongent presque à pic dans la rivière. Ce sont les bâtiments du Parlement et des ministères qui dominent au loin de leur masse imposante les environs de la capitale fédérale. Nous laissons à notre gauche la belle chute de la rivière Rideau, qui se précipite dans l'Outaouais par deux larges nappes de trente mètres de hauteur. D'énormes échafaudages de madriers empiilés nous en cachent malheureusement une notable partie. C'est là, en effet, que sont établies les scieries du village de New-Edimbourg. Un peu plus loin, sur la droite, est l'embouchure de la puissante rivière Gatineau.

Devant nous, des colonnes de brouillard, semblables à des jets de vapeur lancés par une gigantesque machine, indiquent seules l'emplacement de la puissante « Chaudière » dont le fracas retentissant frappe déjà nos oreilles. Là l'Outaouais, réuni tout entier en

amont d'un étage de rochers, s'engouffre d'un seul bond de vingt mètres dans l'intérieur d'un abîme en fer à cheval où tourbillonnent ses eaux écumantes. M. J. Tassé, dans un travail sur la vallée de l'Outaouais, évalue à quatre mille cinq cents mètres cubes par seconde aux hautes eaux la masse liquide qui se décharge dans l'entonnoir de la Chaudière. C'est le volume du Rhin devant Strasbourg à l'époque des grandes crues; et certes, la rivière canadienne, alimentée ainsi que tous ses affluents par une multitude de lacs qui lui servent de réservoirs et de régulateurs, présente infiniment moins d'écart entre son étiage extrême et son débit maximum que notre grand fleuve alsacien. Ce devait être jadis un admirable spectacle pour le voyageur venant du Saint-Laurent que l'apparition soudaine, à quinze cents mètres de distance, de cette merveilleuse cataracte, vierge alors des souillures de l'industrie humaine. Mais aujourd'hui, un long chapelet d'usines vulgaires s'est égrené sur ses bords et les montagnes de bois scié qui s'empilent à ses pieds la dérobent aux regards.

Nous voici enfin arrivés au débarcadère, d'où l'omnibus du Russell House nous conduit corps et biens dans la haute ville, à travers des rues toutes nouvelles et déjà bordées d'énormes maisons à l'américaine aux rez-de-chaussées garnis de somptueux magasins. A quelques centaines de pas de l'hôtel, nous traversons sur un pont provisoire le canal Rideau, œuvre des ingénieurs militaires anglais, qui débouche dans le lac Ontario, près de Kingston, après un parcours de deux cents kilomètres, ouvrant ainsi au cœur du territoire canadien une voie navigable par laquelle des navires de deux cent cinquante tonneaux peuvent se rendre de la vallée de l'Outaouais aux grands lacs sans entrer dans des eaux neutres. En cet endroit, le canal descend brusquement de plus de vingt-cinq mètres vers l'Outaouais par une succession d'écluses qui figurent les marches d'un gigantesque escalier.

Dès le lendemain, grâce à l'obligeance du chef du bureau des traducteurs français à la Chambre des communes, M. E. Blin de Saint-Aubin, — un compatriote établi depuis de longues années au Canada, — nous visitâmes tout ce que la ville a de curieux.

Outaouais ou Ottawa — selon qu'on adopte l'orthographe française ou anglaise (on conserve ordinairement cette dernière quand il s'agit de la ville et non de la rivière) — est une cité tout à fait nouvelle, qui doit son rang et sa fortune un peu à sa position stratégique et beaucoup aux prétentions discordantes des trois ou quatre capitales que s'est données successivement le Canada. Pendant les premiers temps qui suivirent l'union plus ou moins forcée des deux provinces supérieure et inférieure (1840), Kingston avait été la résidence du gouverneur et du Parlement. En 1843, l'un et l'autre se transportèrent à Montréal. En 1849, le parti conservateur anglais, qu'irritaient profondément les mesures votées sous le gouvernement de lord Elgin en faveur des victimes de l'insurrection

bas-canadienne de 1837, souleva la populace anglaise de la ville. Le « mob », autrement dit la canaille, envahit le Parlement, qui fut livré aux flammes avec sa bibliothèque. La capitale fut alors transportée à Toronto; mais le Bas-Canada réclamant sa part d'hégémonie, il en résulta un gouvernement nomade qui devait résider par périodes égales à Toronto et à Québec. Vers 1858, chacun réclamait contre les inconvénients de cette constitution bicéphale; mais les localités rivales maintenaient plus que jamais leurs prétentions. En désespoir de cause on s'adressa à la métropole, qui, à la grande surprise de tous, trancha le procès en faveur d'une petite ville située dans une région à peine envahie par les défrichements, et qu'on ne connaissait guère alors que sous le nom de Bytown, qu'elle avait reçu du colonel By, son fondateur. Le cabinet de Londres s'était décidé par des raisons stratégiques. Assise sur la rivière Outaouais, à la tête du canal Rideau, possédant par conséquent des voies de communication indépendantes du caprice comme du canon des Yankees, la nouvelle capitale se trouvait en cas de guerre à l'abri d'un coup de main. Les Canadiens se soumièrent, non sans maugréer quelque peu; et dix ans après, Ottawa montait encore en dignité en devenant, par l'union de toutes les colonies britanniques de l'Amérique septentrionale, la capitale d'un empire aussi vaste que l'Europe entière, quoiqu'il ne contienne guère que quatre millions d'hommes, parmi lesquels un million deux cent mille environ, Canadiens, Acadiens ou métis, représentent la race et la langue des colonisateurs de la Nouvelle-France.

En 1871, Ottawa comptait déjà vingt et un mille habitants, trente mille même, en y comprenant Hull, qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté de la rivière, sur le territoire de la province de Québec. Hull et les quartiers d'Ottawa qui avoisinent la rivière Rideau sont en grande partie habités par des Canadiens-Français, au nombre de douze mille environ, qui ont leurs écoles, leurs églises particulières et un organe quotidien, le *Courrier d'Outaouais*. Lors de mon passage, ils étaient parvenus à faire élire un des leurs, M. Martineau, aux fonctions de maire de la capitale. L'évêque, Mgr Guigues, — mort depuis, — était un « Français de France », appartenant à l'ordre des Oblats; aussi bon nombre de paroisses du diocèse sont-elles desservies par des prêtres qu'il a fait venir du « vieux pays ». J'eus l'occasion pendant une excursion à Aylmer, gros village situé à quelque distance de Hull sur la rive bas-canadienne, de faire la connaissance d'un de ces prêtres français, homme fort instruit qui a parcouru dans tous les sens les vallées de l'Outaouais et de ses affluents. Selon lui, il y aurait encore de fort beaux pays parfaitement colonisables dans le haut de la rivière, sur la Matawin, le lac Témiscamingue et le lac des Quinze, ainsi nommé des quinze rapides successifs qui rendent éminemment périlleuse la navigation de la rivière par où s'écoule le trop-plein de ses eaux. Des explorations plus récentes en ont réduit, paraît-il, le

nombre à quatorze, sans pour cela qu'il soit question de débaptiser le lac ou la rivière. A vingt lieues plus au nord, non loin du lac Labyrinthe, se trouve « la Hauteur des terres » ou ligne de falte qui sépare le bassin du Saint-Laurent de celui de la baie d'Hudson, et qui sert de limite entre les deux provinces de l'ancien Canada et les territoires autrefois concédés par le roi Charles II à son frère, le prince Rupert, fondateur de la compagnie de la baie d'Hudson. Au delà du lac Témiscamingue on ne rencontre plus d'hommes blancs que dans les postes de traite de cette compagnie. Des tribus nomades connues sous le nom générique de

Montagnais, et appartenant comme les Hurons à la grande famille des Algonquins, parcourent dans leurs canots d'écorce les innombrables lacs et rivières qui sont les routes naturelles de ces vastes régions. Ce sont les Abbitibbis, les Têtes-de-boule, les Papina-chois, les Chamouchouans, les Mistassins, les Naskapis, etc., dont les territoires de chasse s'étendent à l'est jusqu'au Labrador, et au nord bien au delà de la « Hauteur des terres ». Ces pauvres nomades, non encore christianisés pour la plupart, vivent chétivement de la pêche pendant l'été, de la chasse pendant l'hiver, et surtout de leur petit commerce de fourrures



L'Outsoutais : La Chaudière en été. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

avec les postes de la compagnie de la baie d'Hudson.

Des documents officiels, probablement incomplets, évaluent à quatre mille cinq cents le nombre des sauvages qui errent dans la partie de la terre de Rupert située au nord de la ligne frontière des anciennes provinces canadiennes. Deux ou trois mille de leurs congénères mènent à peu près la même existence au sud de cette ligne, dans les forêts de la province de Québec. Les ressources qu'ils disputent à une nature inclemente sont des plus précaires, et l'on ne s'étonnera point que leurs tribus soient souvent décimées par la famine. Lorsque tout espoir de secours est perdu, que leurs fidèles chiens eux-mêmes ont été sacrifiés,

l'Indien s'enveloppe silencieusement dans sa couverture, et, comme nos Arabes pendant la terrible disette de 1867, il attend la mort avec indifférence.

Aujourd'hui d'ailleurs, les premiers flots de l'immigration atteignent déjà leur retraite. Un certain nombre de Franco-Canadiens se portent depuis quelque temps sur les bords du lac Témiscamingue, ainsi que quelques émigrants allemands ou même polonais. Mais les grands défricheurs seront longtemps encore les vingt-cinq ou trente mille bûcherons — les *humbermen* — qui se répandent chaque hiver dans la forêt pour le compte des grands commerçants de bois d'Ottawa, les Eddy, les Wright, les Mac Laren, les

Gilmour, etc., et qui, si des lois conservatrices n'interviennent bientôt, auront irrémédiablement saccagé en quelques dizaines d'années la principale richesse dont le travail fécond de la nature, prolongé pendant des siècles, avait doté leur patrie.

Certes, le commerce des bois peut être un précieux auxiliaire de l'agriculture en débarrassant pour les colons à venir nombre de plaines et de vallées fertiles destinées à nourrir un jour des millions d'hommes. Mais pourquoi dénuder en même temps les coteaux rocheux des Laurentides, qui ne retiennent un peu d'humidité et de terre végétale que grâce aux racines

qui pénètrent profondément dans leurs fissures? Que deviendront la limpidité des lacs, la régularité du débit des rivières, lorsque les pluies ne seront plus tamisées par le terreau des forêts? Dans une région où sous la latitude de la Franco centrale, à trois ou quatre cents mètres à peine au-dessus du niveau des mers, le mercure arrive presque chaque hiver à se figer dans les thermomètres, combien ne faudra-t-il point de siècles pour réparer ce que l'homme détruit en quelques années? Et ce n'est pas seulement l'exploitation à outrance qui menace les pauvres vieilles forêts : le feu, allumé par imprudence ou désœu-



La Chaudière en hiver. — Dessin de J. Moyuet, d'après une photographie.

rement, est pour elles un ennemi plus redoutable encore que la cognée. Le seul incendie de 1870 a dévoré plus de bois dans la vallée de l'Ontario que la hache du bûcheron n'en a fait disparaître en bien des années. Rien de plus hideux que ces squelettes décharnés et demi-carbonisés de grands arbres qui recouvrent à perte de vue les plaines et les versants dévastés par la flamme. Les printemps se succèdent sans presque rien changer à la sinistre physionomie de ces immenses espaces que le bûcheron canadien appelle des « brûlés ». A la longue, une maigre végétation d'essences presque toujours inférieures à celles qui ont disparu reprend lentement possession du sol

calciné; mais longtemps encore après que celui-ci s'est tapissé d'une verdure nouvelle, le regard reste attristé par l'aspect des grands troncs morts qui se dressent au-dessus de leurs chétifs remplaçants.

Comment s'étonner si, en présence de cet effrayant gaspillage, simple imitation, d'ailleurs, de ce qui se fait aux Etats-Unis, quelques hommes de bon sens ont commencé à jeter le cri d'alarme :

« Du train dont nous allons, s'écriait récemment l'un d'eux, nos superbes forêts seront avant longtemps dépourvues de nos meilleures espèces de conifères. Déjà, pour obtenir des bois de mûture, on est obligé d'aller en abattre à trois cents milles d'Ottawa

wa, et il faut franchir une bonne distance pour couper les bois de construction. Que sera-ce dans dix ans ? dans vingt ou trente ?...

« La science de la sylviculture est ignorée en Canada, et cependant il n'y a pas de pays où l'on soit plus intéressé à en savoir quelque chose... »

Je n'ajouterai rien à ces observations. Puissent les compatriotes de l'auteur en faire leur profit ; sinon ils ne tarderont pas à donner une édition canadienne du meurtre de la poule aux œufs d'or.

VIII

Sic ut non vobis ! — La vie dans les bois. — La descente des rapides. — Un singulier fond de rivière. — Un hercule bas-canadien. — Les squatters. — L'alloitement des terres publiques. — Un défrichement. — La fabrication du sucre d'érable. — L'invasion canadienne-française. — Projets de canaux et de chemins de fer. — Mines d'oxyde de fer magnétique.

Dans l'œuvre de destruction dont nous venons de constater les affligeants progrès, les deux nationalités qui se disputent le Canada se sont distribué fort inégalement leur part de responsabilité et de profit. Si nos compatriotes fournissent la masse des robustes travailleurs qu'on peut regarder à bon droit comme les exécuteurs de la sentence prononcée par la civilisation moderne contre les antiques forêts du Nouveau-Monde, ce n'est pas, hélas ! dans leurs rangs qu'il faut aller chercher les principaux bénéficiaires du jugement. Capitalistes, commerçants, spéculateurs engagés dans le commerce des bois, tous ceux, en un mot, qu'un Yankee appellerait irrévérencieusement, en son argot, les « big bugs » de ce « business » — littéralement : « les gros... insectes de l'affaire » — sont en grande majorité Anglais ou Américains. *Sic vos non vobis !* Ces puissants personnages sont à peu près ici ce qu'ils sont partout : leur unique originalité tient à l'indomptable énergie, à la hardiesse et à l'esprit d'entreprise qui caractérisent les deux branches de la race dite anglo-saxonne. L'humble *lumberman* au contraire, « homme des bois » ou bûcheron, « homme de cage » ou « voyageur », constitue certainement l'élément le plus pittoresque, le plus vigoureux de la nation canadienne ; et le « voyageur » est un produit bien authentique de la race canadienne-française. Tout homme d'une autre origine que l'esprit d'aventure a jeté parmi ces braves gens est bientôt obligé d'apprendre leur langage, d'adopter leurs coutumes, et c'est ainsi que dans toute l'Amérique anglaise, du Labrador à Vancouver, le français, tantôt à peu près pur, comme à la Rivière Rouge, tantôt, comme dans les Montagnes Rocheuses et la Colombie, rabaisé jusqu'au jargon *chinouk* par un mélange de mots empruntés à l'anglais et à toutes les langues indiennes, est devenu la véritable « langue franque » des forêts et des prairies, la base des relations sociales entre sauvages, trappeurs et coureurs des bois.

Le « voyageur » par excellence, nous le retrouvons sur la route du Manitoba, chasseur, canotier,

manœuvre au service du gouvernement ou de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; mais par extension on donne aussi ce nom au travailleur des forêts de l'Outaouais, qui souvent a été ou deviendra un voyageur du Nord-Ouest. C'est d'ailleurs dans la vallée de cette grande rivière que nous pourrions rencontrer les plus « complets » spécimens de bûcherons. Arrêtons-nous-y donc un instant.

Je l'ai déjà dit : c'est pendant l'hiver, alors que la neige durcie offre aux transports des facilités qu'on demanderait vainement à des routes plus ou moins macadamisées, que se fait en grand l'exploitation des forêts canadiennes. « A la fin de l'automne, dit M. J. Tassé, plus de vingt-cinq mille hommes se dirigent vers les bois, s'enfoncent dans leurs profondeurs, pour ne sortir de leur retraite qu'au printemps.

« Cette véritable armée de travailleurs se disperse dans l'intérieur le plus reculé de cette vaste région. Rien ne les arrête. Ils atteignent maintenant des lieux que l'on croyait inaccessibles. Torrents, précipices, rapides dangereux, rochers abrupts, aucun obstacle ne les effraye. Aussi les retrouve-t-on par bandes jusqu'aux confins des régions boisées, sur les bords lointains du lac Témiscamingue ou des nombreux affluents de l'Outaouais...

« Aussitôt que les voyageurs sont rendus sur le théâtre de leurs opérations, ils se construisent une longue habitation formée de poutres grossières, pour s'abriter contre la rigueur de la température. Elle doit pouvoir donner place à quarante ou soixante hommes pendant six à neuf mois. Cette demeure est nécessairement très-froide et la brise y souffle librement. Pour y jeter un peu de chaleur, on établit au milieu la cambuse ou cuisine, et des pièces de bois énormes alimentent sans cesse l'âtre pétillant.

« Le travail préparatoire étant terminé, on organise les hommes en bandes distinctes : ce sont les *coupeurs*, les *scieurs*, les *équarisseurs*, les *charretiers*, et enfin le cuisinier, dont le choix doit être fait avec grand soin, car il faut qu'il soit habile, prévenant et pourvu d'une patience à toute épreuve. Lorsque la neige tombe en abondance et que le terrain est ainsi nivelé, on réunit tout le bois abattu sur l'emplacement le plus favorable à l'embarquement. Le transport s'effectue au moyen de solides traîneaux à quatre patins, traînés par des chevaux ou des bœufs.

« Tout travailleur doit quitter le chantier¹ avant le jour, et n'y rentrer qu'à la nuit tombante. Il est rare que la rigueur du froid ou le mauvais temps retienne au logis, même pour un seul jour, ces hommes courageux et durs à la fatigue ; mais il est juste aussi de convenir que, si l'on exige d'eux un labeur très-pénible, on pourvoit sans parcimonie à tous leurs besoins. La viande salée, qui leur sert de nourriture

1. Le chantier ici, c'est le lieu de réunion, le logis même des hommes, et non l'emplacement où l'on travaille comme on l'entend en France. Au Canada, les exploitations de bois prises en général sont de même appelées « les chantiers ».

habituelle, leur est livrée à discrétion; le pain, cuit dans le chantier même, est excellent; la soupe de pois, que l'on mange à la fin de chaque journée, est apprêtée avec goût; le thé dont on arrose les repas est de fort bonne qualité. Ce sont ces mets et ces breuvages qui font les délices gastronomiques des ouvriers et la gloire du cuisinier....

« C'est un pénible travail sans doute que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt; mais il n'offre guère de périls. C'est au printemps, lorsque tous les énormes billots éparpillés sur la plage doivent être jetés à l'eau pour le flottage, que commencent les dangers réels de l'« homme des bois ». Il lui faut alors passer de longues heures à l'eau, franchir des précipices sur d'étroits radeaux, descendre des rapides semés d'écueils, n'échapper à un danger que pour en affronter un plus terrible, éviter la mort cent fois pour la trouver trop souvent dans un abîme.

« Aussi quelle forte et vigoureuse population que celle qui va, pendant l'hiver, peupler les chantiers! Tels sont les intrépides voyageurs dans la forêt, tels on les retrouve sur les radeaux, lorsqu'il leur faut manier ces lourdes rames qui font mouvoir de véritables masses de bois, courageux en face du danger, joyeux et insouciant après les fatigues de la journée.

« C'est généralement lors de la débâcle, au milieu du mois de mars, que l'on descend le bois flotté sur les affluents de l'Outaouais. Il est divisé en sections que l'on appelle *cribs*, ayant chacune vingt-quatre pieds de longueur; soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent *cribs* forment un train de bois (cage), qui se compose ordinairement de mille pieds cubes. Chaque *crib* comprend vingt-trois à trente-six pièces de bois et huit cents à mille pieds cubes.

« Les radeaux évitent la plupart des cascades et des rapides qui interceptent le cours des rivières, en descendant des glissoires construites à grands frais par le gouvernement; — ce sont d'étroits canaux à forte pente, dont les talus et le fond sont garnis de madriers qui amortissent les chocs et régularisent la vitesse du courant. — Un *crib* seul peut trouver passage dans ces glissoires, et il faut tous les détacher afin d'en opérer la descente l'un après l'autre. Une fois que la chute a été tournée, les *cribs* sont de nouveau reliés ensemble et la descente du train de bois continue. Cette opération est très-longue, fait perdre beaucoup de temps et met la patience des voyageurs fort à l'épreuve. Il y a treize stations de glissoires sur la seule rivière des Outaouais.

« Presque tout le bois équarri se rend à Québec, d'où on l'exporte sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Douze cents navires, montés par environ quinze ou vingt mille matelots, le transportent ainsi tous les ans de l'autre côté de l'Atlantique. Les billots sont en général destinés aux moulins des Chaudières, ou à ceux qui fonctionnent le long de l'Outaouais et de ses tributaires, où ils sont sciés en planches et en madriers.

« On ne saurait avoir une meilleure idée de l'importance de l'industrie forestière dans cette région, qu'en se transportant aux chutes des Chaudières, l'un des plus beaux pouvoirs d'eau du monde. Voyez ces immenses constructions qui bordent la grande cataracte. Des milliers de mains y sont occupées, de puissantes machines y sont mises en mouvement, et leur cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la chute. L'opération ne se ralentit pas un instant durant toute la saison de la navigation. On dirait une immense ruche d'abeilles d'où les frelons sont impitoyablement bannis. L'activité n'est pas moindre la nuit que le jour, et l'infatigable scie mord sans relâche d'énormes troncs, les déchiquète et leur donne toutes les transformations voulues. A la tombée de la nuit, ces bruyants édifices s'illuminent de mille lumières que l'on pourrait confondre avec autant d'étoiles tremblotantes¹. »

Je n'irai pas, comme M. J. Tassé, jusqu'à poétiser les usines de la Chaudière: j'ai exprimé ailleurs mon sentiment sur leur compte; mais je veux raconter comment je pus, dès le lendemain de mon arrivée à Ottawa, acquérir une preuve de leur prodigieuse activité.

Il avait fait ce jour-là une chaleur accablante, ce qui ne m'avait point empêché de consacrer sept ou huit heures à la visite de la ville et de ses environs immédiats. Comme de raison, j'avais recueilli une quantité d'atomes poussiéreux plus que suffisante pour nécessiter une ablution générale. L'eau de la rivière était d'une tiédeur engageante. Louer une barque, gagner une plage favorable près de l'embouchure de la Gatineau, ce fut l'affaire d'un instant. A peine entré dans l'onde rafraîchissante, il me sembla que le fond était d'une nature spéciale: ni sable, ni vase, ni galets. Je voulus prendre une poignée de ce sédiment d'un nouveau genre, et ma main ne rapporta qu'un mélange de sciure de bois, de débris d'écorce et d'aubier de toutes sortes d'essences, mélange coloré uniformément en bistre par la décomposition. Trois ou quatre plongeurs dans des endroits différents amenèrent le même résultat, d'où je fus forcé de conclure que l'activité dévorante des scieries de la Chaudière avait fini par recouvrir le lit de l'Outaouais d'une couche plus ou moins stratifiée de sciure de bois, formation géologique que les savants n'ont pas tous les jours l'occasion de constater dans leurs sondages. Somme toute, ce fond est suffisamment moelleux pour les pieds des baigneurs, ce qui, en ce moment, était pour moi le point important; tout au plus pourrait-on l'accuser d'accentuer la teinte brune que les eaux de l'Outaouais partagent avec toutes les rivières du pays, à l'exception du majestueux Saint-Laurent, purifié de toute coloration végétale par la traversée des grands lacs.

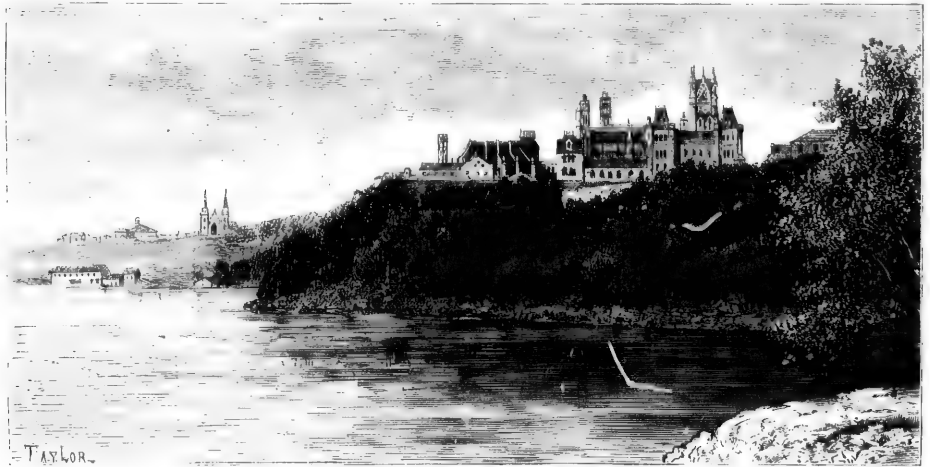
Quant à ce que dit notre auteur de la force physique

1. M. J. Tassé, à qui nous avons emprunté cette description, est l'auteur de plusieurs travaux fort intéressants sur les Canadiens de l'Ouest, le chemin du Pacifique, etc.

que développe la vie des chantiers, on en donne des exemples vraiment merveilleux. Je tiens du docteur Taché, assistant du ministère de l'agriculture du Canada et ancien commissaire à l'Exposition de 1867, une anecdote qu'il aimait à me citer comme faisant le plus grand honneur à la vigueur de ses compatriotes.

Un jour, le hasard lui avait donné pour compagnon de voyage un de ces industriels ambulants qui parcourent les campagnes avec un dynamomètre sur lequel, pour une modique rétribution, chacun peut venir essayer la force de ses muscles. Cet industriel fort original — c'était un Yankee — avait au plus haut degré l'amour de sa singulière profession : il enregistrait consciencieusement les coups de poing remarquables assénés sur son instrument, avec de minutieuses indications sur l'âge, l'état et la nationalité des vainqueurs. Il comparait les chiffres,

prenait des moyennes, en un mot il dressait la statistique des biceps de l'humanité. Il déclara au docteur que les paroisses, et surtout les chantiers du Bas-Canada, avaient fourni les plus nombreux et les meilleurs sujets de sa nomenclature des hommes forts. Mais, ajoutait-il, l'individu le plus extraordinaire que j'aie rencontré dans le cours de mes pérégrinations, c'est un bûcheron de vos compatriotes qui, d'un seul coup de poing, a « désentraillé » ma machine. Le choc de ce poing trop puissant avait aplati et fait éclater net le ressort du dynamomètre, aux applaudissements de toute l'assistance. Ces hommes de fer sont d'ailleurs d'une douceur proverbiale, d'une politesse toute française, surtout à l'égard des étrangers, et les querelles sont très-rares parmi eux. Si le *mens sana in corpore sano* n'est point un mensonge, les Canadiens sont un des peuples les mieux doués de l'univers.



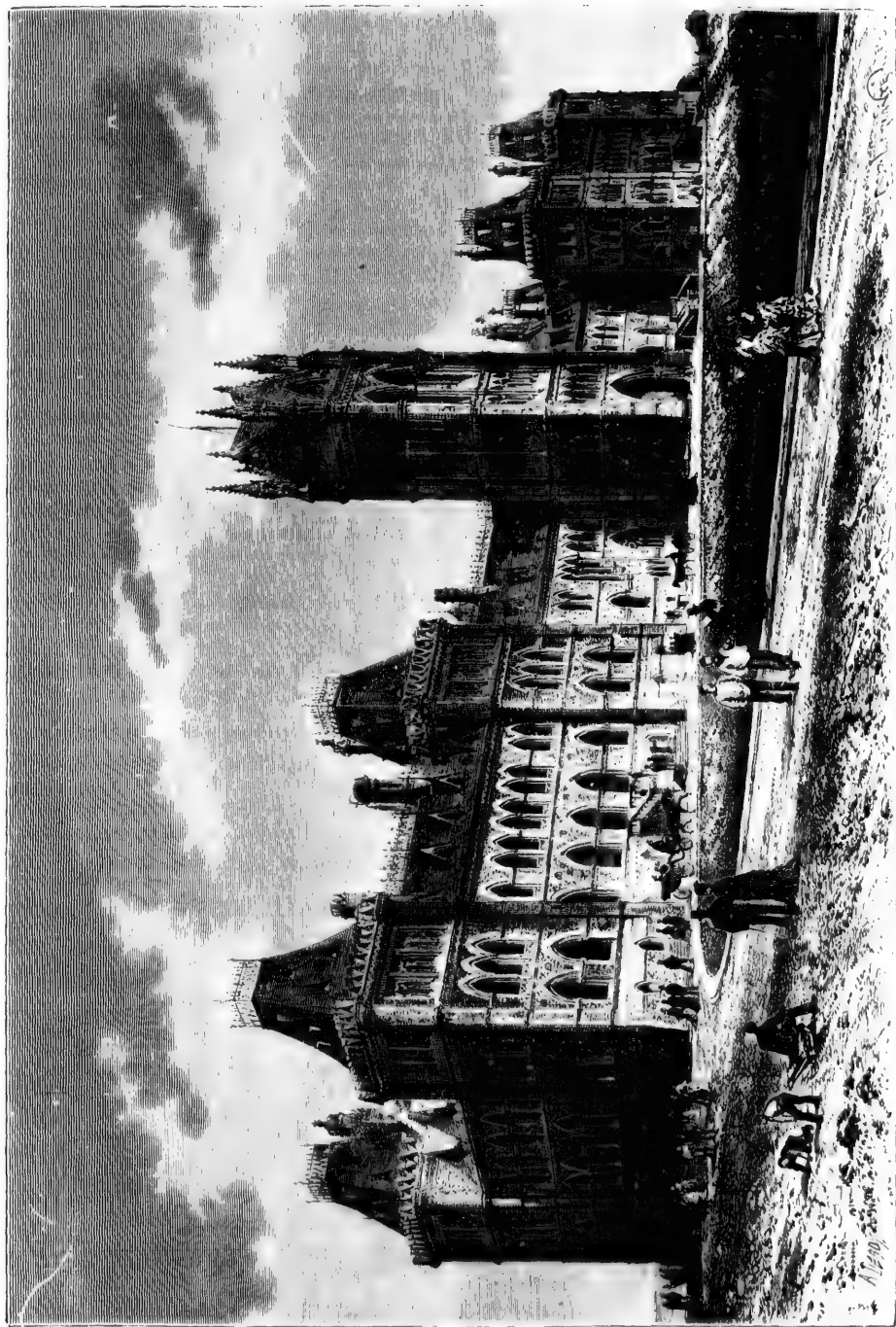
Ottawa : La côte du palais du Parlement. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Après le bûcheron, le squatter. Lorsque les aventureuses explorations du premier ont révélé quelque part dans la forêt l'existence de terrains propres à la culture, les concessionnaires de « limites » y établissent d'ordinaire une sorte de ferme provisoire destinée à produire quelques vivres pour la consommation des chantiers voisins. Si ces terres arables couvrent une grande étendue de pays, si un cours d'eau navigable ou seulement une route de construction plus ou moins rudimentaire peut les mettre promptement en communication avec les anciens établissements, alors surviennent les arpenteurs du gouvernement provincial, qui divisent le sol en townships ou cantons d'une régularité géométrique. Ce sont généralement des carrés de dix milles anglais (seize kilomètres) de côté. Ces cantons sont à leur tour subdivisés en *rangs*, et ceux-ci en *lots* d'une superficie d'environ quarante hectares. Les terres, une fois arpentées, se vendent

à bureau ouvert et à prix fixe, à raison de trente, quarante, cinquante centins¹ l'acre (quarante ares), suivant la nature et la situation du lot. L'acquéreur peut se libérer à son choix, au comptant ou en cinq versements annuels. Les autres conditions requises pour obtenir le titre définitif de propriété sont : la résidence personnelle ou par représentants, durant deux ans à compter du jour de la vente, le défrichement d'un dixième au moins de la concession, et la construction d'une maison d'habitation, qui doit avoir au moins seize pieds sur vingt.

Ces conditions sont certainement très-libérales, mais ce n'est point une petite affaire que de lutter contre les arbres géants qui couvrent un lot en « bois de-

1. Le centin ou cent est la subdivision centésimale du dollar américain et vaut par conséquent un peu plus de cinq centimes de notre monnaie. Le Canada, quoique possession anglaise, a adopté le système monétaire des États-Unis.



Ottawa : Le palais du Parlement. — Dessin de A. Deroz, d'après une photographie.

bout ». Les colons belges qui tentèrent, il y a deux ou trois ans, de créer de toutes pièces un village agricole dans le comté d'Ottawa, en ont fait l'expérience à leurs frais. Habités aux cultures perfectionnées des Flandres, ils se rebutèrent bientôt devant la pénible besogne qu'exigeait la transformation de leur nouveau domaine. Heureusement qu'il existe une classe d'énergiques pionniers faisant métier de s'installer sur les lots nouvellement ouverts. Ils les défrichent *grosso modo*, bénéficient des divers produits du défrichement et des deux ou trois premières récoltes, généralement fort abondantes; puis ils vendent la terre pour aller recommencer plus loin leur fécond labeur avec une nouvelle mise de fonds. Ce sont les squatters.

C'est un spectacle curieux que celui de ces établissements tout primitifs. Le squatter se construit à la hâte une grossière cabane de « logs »; les troncs non équarris des premiers arbres abattus en forment les quatre murs. Les joints sont remplis de mousse et de terre argileuse; une porte en planches, une fenêtre ou deux, quelques madriers égalisés à la scie pour le plancher et le plafond, et voilà l'habitation terminée. Dès lors la cognée fonctionne sans relâche. Branches et broussailles sont accumulées au pied des souches trop puissantes pour être extirpées du sol. On met le feu à tous ces amas de combustible, et bientôt, sur toute l'étendue du terrain défriché, il ne reste que des fûts à demi carbonisés de deux ou trois pieds de haut, entourés de cendres qu'on sème dans la terre fraîchement remuée pour en augmenter la fertilité. La première année, la charrue et la herse passent autour de ces débris sans les entamer; mais sous l'influence successive de la chaleur, du froid et de l'humidité, la décomposition ne tarde pas à avoir raison de la ténacité des racines. Les gros troncs, préalablement coupés, sont réunis en un énorme bûcher, que dévorent également les flammes; mais leurs cendres, recueillies et lavées, donnent une solution riche en sels de potasse qu'on extrait ensuite par évaporation et dont la vente vient augmenter les faibles ressources du nouveau colon. Souvent il existe sur le lot des bouquets d'érables à sucre, l'arbre national du Canada, qui en a placé la feuille dans son écusson en compagnie de l'industriel castor. Le squatter les épargne, mais c'est pour en tirer la plus forte rançon possible. Au mois d'avril, aussitôt après les fortes gelées de la fin de l'hiver, il pratique avec sa hache dans l'écorce et l'aubier de chaque arbre une légère entaille à trois ou quatre pieds du sol. La sève sucrée, recueillie sur une *goudrelle* de bois, tombe goutte à goutte dans une auge placée au-dessous. Les auges pleines, on verse leur contenu dans un grand chaudron suspendu à la crémaillère au-dessus d'un feu clair, alimenté d'éclats de cèdre et de sapin. Quand le liquide est suffisamment évaporé, on le laisse un peu refroidir, puis on le verse dans des moules d'où il sort solidifié en pains d'une belle couleur jaune clair, qui remplacent avantageusement, dans les campagnes du Canada, les sucres de

canne et de betterave, beaucoup plus coûteux sans être plus agréables au goût. Chaque érable peut produire au printemps près d'une livre de ce sucre, valant de dix à douze sous la livre.

Quelques années se passent, le lot défriché par le squatter est devenu la propriété d'un immigrant étranger ou d'un cultivateur chassé des vieilles paroisses par l'épuisement du sol et le morcellement toujours croissant des héritages. Peu à peu le travail assidu fait entrer l'aisance au foyer. La cabane de « logs » fait place à une élégante et confortable demeure; et tel qui fût resté un pauvre hère s'il n'eût pris le parti courageux de s'enfoncer dans la forêt, devient un riche propriétaire. Ainsi se colonise peu à peu cette vallée de l'Ontario que M. Rameau signalait avec raison, dès 1858, comme le futur boulevard de la nationalité française au Canada. En vain de puissantes sociétés anglaises d'immigration y ont concentré leurs efforts et prodigué leurs capitaux, nos compatriotes gagnent incessamment du terrain, augmentent en proportion beaucoup plus considérable que leurs rivaux, et forcent pacifiquement ceux-ci à leur céder à la longue, avec la prééminence du nombre, l'influence sociale et politique. L'Anglo-Saxon se sent mal à l'aise dans le voisinage de colons étrangers; il met sa terre en vente et cherche un asile où les *french language and customs* ne viennent point blesser son oreille et froisser ses sentiments. C'est ainsi que, malgré leur énorme émigration vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre et les prairies de l'Ouest, les Français du Canada reconquirent pied à pied les territoires dont la fortune des armes semblait avoir irrévocablement dépossédé leur race¹.

Ce sont généralement, comme on peut bien le penser, les hommes les mieux trempés qui se portent de préférence vers les nouveaux districts. Ils semblent avoir laissé l'esprit de routine dans les vieilles paroisses, empruntent plus volontiers à leurs voisins anglais, écossais ou américains les meilleurs procédés d'élevage et de culture, et grâce à leur énergie, le peuple-

1. Le territoire qui forme aujourd'hui les deux grands comtés d'Ottawa et de Pontiac comptait en 1851 : 6984 Canadiens-Français sur 22 903 habitants; — en 1861 : 16 779 sur 41 882; — en 1871 : 24 969 sur 54 439.

Dans le comté voisin d'Argenteuil, le phénomène de déplacement se manifeste d'une façon remarquable. De 1861 à 1871, la population totale y a légèrement diminué (12 806 en 1871 contre 12 897 en 1861); mais les Canadiens-Français ont passé de 2781 à 3902. Il en est de même dans les cantons ou townships de l'Est : Brome, Compton, Sherbrooke, etc., peuplés à partir de 1782 par des loyalistes américains réfugiés, qui disparaissent peu à peu devant l'élément français. Dans la province de Québec prise en bloc, malgré la rapide croissance de Montréal, la population d'origine non française a diminué de 2000 individus entre 1861 et 1871, tandis que l'augmentation totale d'un recensement à l'autre s'élève à 80 000.

Enfin la population française de la province d'Ontario, principalement concentrée dans les comtés de l'Ontario (à l'exception d'un groupe de 13 000 à 14 000 âmes à l'extrémité méridionale de la péninsule ontarienne, vis-à-vis Détroit), a passé, dans les dix mêmes années, de 33 000 à 75 000 et le courant est aujourd'hui accéléré par la rentrée d'un grand nombre de Canadiens des États-Unis que la crise financière ramène dans leur patrie.

ment des régions incultes du Bas-Canada marcherait à pas de géant s'il ne rencontrait un obstacle que j'ai déjà eu l'occasion de signaler. Les routes de terre sont généralement détestables, ce qui rend les transports extrêmement coûteux partout où ne passent ni chemin de fer, ni cours d'eau navigable. M. Tassé a pu écrire sans être démenti que de Saint-Jérôme à Montréal, pour une distance de cinquante kilomètres à peine, le transport d'un minot de blé coûte aussi cher par le roulage ordinaire que s'il venait en chemin de fer de Chicago, ville distante de plus de trois cents lieues. Heureusement que dans ces derniers temps le Rothschild du Bas-Canada, sir Hugh Allan, a entrepris l'exécution d'une voie ferrée qui, partant de Montréal pour aboutir à Hull, en face d'Ottawa, méritera le nom que lui ont déjà donné ses fondateurs de « Chemin de la colonisation du Nord ».

Un autre projet grandiose, qui date déjà de quelques années, consisterait à rouvrir au commerce, par des travaux de canalisation, la route autrefois suivie par les canots des voyageurs et des missionnaires qui se rendaient du Saint-Laurent à la baie Géorgienne par l'Ontario, la Matawin, le lac Nipissingue et la rivière Française. Des devis très-soigneusement étudiés par différents ingénieurs permettent d'estimer à cent millions de francs environ le coût d'établissement d'une voie navigable comprenant seulement soixante à quatre-vingts kilomètres de canaux artificiels entre Montréal, Ottawa et l'embouchure de la rivière Française dans la baie Géorgienne. Des vapeurs de mille tonneaux pourraient alors éviter la navigation, parfois si dangereuse, des lacs Huron, Érié et Ontario, et apporter à Montréal les produits agricoles de l'Ouest, en économisant près de quatre cent cinquante kilomètres sur la distance actuelle de Chicago à Montréal (près de deux mille deux cents kilomètres) par le Saint-Laurent et les lacs, et en gagnant sept cents kilomètres sur celle de Chicago à New-York (deux mille deux cent quatre-vingts kilomètres) par les lacs, le canal Érié et le Hudson.

Si cette grande entreprise est mise quelque jour à exécution, la vallée supérieure de l'Ontario subira en peu de temps une transformation complète. Des centres peuplés s'établiront partout sur les bords de nombreuses rivières dont le cours, tracé un peu au hasard sur les cartes, n'est guère connu aujourd'hui que de l'Indien et du « voyageur ». Montréal et Québec détourneront à leur profit une partie de ce commerce d'entrepôt qui a fait la grandeur de New-York, et les Français du Bas-Canada, tendant la main aux groupes de « leurs gens » déjà disséminés sur la route du Nord-Ouest, à la baie Géorgienne, au saut Sainte-Marie et dans les hameaux naissants du district d'Algonia, pourront établir solidement leur nationalité sur la rive septentrionale des lacs Huron et Supérieur, le long du futur chemin de fer du Pacifique, dont la première section, partant du lac Nipissingue, devait, d'après les projets précédemment adoptés, passer

au nord des grands lacs, assez avant dans l'intérieur des terres. Les arrangements pris par le nouveau ministère retarderont sans doute de quelques années l'exécution de cette portion de la ligne transcontinentale; elle n'en devra pas moins se faire tôt ou tard, au grand bénéfice de la province de Québec. Si, comme on le prétend, la colonisation est encore possible dans quelques-uns des districts situés au delà de la Hauteur des terres, elle sera surtout l'œuvre des Canadiens-Français, déjà familiarisés avec le mode d'existence que comporte un climat plus rigoureux encore que celui de la rive nord du bas Saint-Laurent.

Ne quittons pas la vallée de l'Ontario sans dire un mot de ses fameuses mines de fer magnétique, futures rivales de celles de la Suède. Ces magnifiques gisements situés près de Hull, terminus du chemin de fer projeté par sir Hugh Allan, sont appelés à fournir à cette région un élément de prospérité plus durable encore que le commerce des bois. Découverts dès 1827, mais longtemps négligés, faute de moyens de communication et de capitaux, ils renferment, d'après feu sir W. Logan, le savant directeur de l'exploration géologique du Canada, jusqu'à quatre-vingt-seize pour cent d'oxyde de fer magnétique pur, les quatre centièmes de matière étrangère se composant principalement d'un peu de quartz et de graphite. On en extrait actuellement quinze à vingt mille tonnes de minerai par an, rendement bien faible encore, mais susceptible de prendre un énorme accroissement, car les évaluations les plus modérées évaluent à deux cent cinquante millions de tonnes la puissance du dépôt.

IX

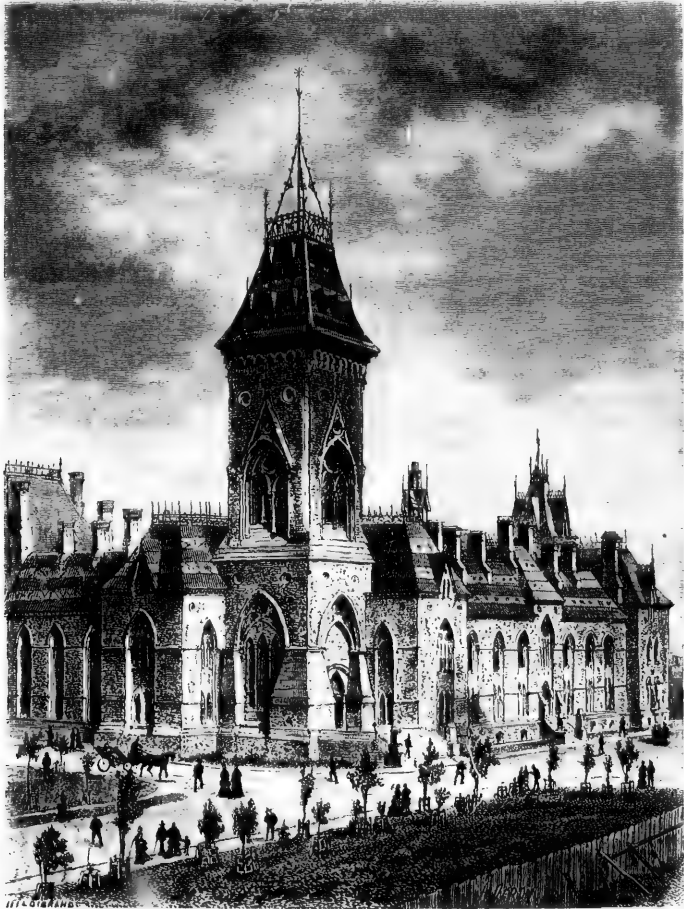
Le palais du Parlement. — Architecture polychrome. — Critiques, cancanes et caricatures. — Une journée des dupes parlementaire. — Lord Bufferyn. — Ma mission à Manitoba. — Incendie.

Le 13 août 1873, il y avait foule aux abords du palais du Parlement. Pour moi, longtemps avant l'heure fixée pour l'ouverture de la séance, muni du talisman de rigueur, une carte d'entrée fort élégante ma foi, avec ses lettres vertes imprimées sur une couverture glacée, j'étais là et là dans le vaste édifice, en compagnie de mon ami, M. de Saint-Aubin.

Dominant fièrement du haut de Barrack Hill les deux rives de l'Ontario et la belle chute de la Chaudière, encadrant du côté de la ville une place grandiose, le palais du Parlement et ses deux annexes latérales, qui renferment les départements ministériels, ont réellement fort grand air. En loyal Anglais, l'architecte s'est largement inspiré des réminiscences de Westminster; malheureusement, lui aussi il a sacrifié au goût dépravé de ses compatriotes pour le genre rocaille, la maçonnerie « rustiquée » et les moellons polychromes. Les lignes capricieusement brisées que dessinent les joints de ces moellons découpés en polygones d'une irrégularité voulue, donnent à la façade un faux air de mosaïque ébauchée. Ce n'est ni im-

sant, ni artistique, ni même agréable à l'œil. Enfin, les percées étroites que comporte le style semi-monastique du monument ne se prêtent guère aux exigences des aménagements intérieurs. Bureaux, salles de séances et couloirs devraient être inondés de lumière, tandis qu'en général ils sont plus que parcimonieusement éclairés. Comme à tous ces défauts le

palais joint celui d'avoir grevé le budget dans des proportions infiniment supérieures à ce que faisaient prévoir les premiers devis, on peut croire que les critiques ne lui ont pas été épargnées. Il y a notamment une grande tour centrale qui domine tout l'ensemble et dont il fut beaucoup parlé sur les bords du Saint-Laurent, moins pour son mérite intrinsèque que pour



Le palais du Parlement (côté est). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

les contrats passés à son occasion. Elle a valu une foule de déboires à un homme d'Etat de la province de Québec, véhémentement accusé par ses ennemis d'avoir entretenu des relations trop amicales avec les entrepreneurs. Aussi cet infortuné, ayant exécuté vers le commencement de 1873 une évolution politique fort accentuée, eut-il la douleur de voir, dans un journal illustré de Montréal, sa silhouette malicieusement

associée par le Bertall de l'endroit à un projet de girouette pour la tour en question.

Après avoir visité les salles des séances du Sénat et de la Chambre des communes, parcouru les grands corridors ornés des portraits de tous les hommes politiques qui de 1791 à 1873 ont présidé les assemblées canadiennes, nous allâmes donner un rapide coup d'œil à la bibliothèque, qui attend, dans une installa-



Interieur d'un campement. — Dessin de D. Mallart, d'après le texte.

tion provisoire, l'achèvement de la vaste rotonde qu'on lui destine. Cette rotonde sera entièrement construite en matériaux incombustibles, sage précaution dans un pays où peu d'édifices vivent un âge d'homme sans éprouver les atteintes du feu, et où les bibliothèques parlementaires en particulier semblent frappées d'une malechance toute spéciale¹.

En prenant place, à l'ouverture de la séance, dans les galeries de la Chambre des communes, je crus un moment, vu l'animation des députés, que j'allais apprendre de quelle façon l'on s'y prend en Canada pour renverser un ministère. Mon attente, que semblaient partager tous mes voisins, fut déçue. Au moment où un orateur de l'opposition commençait un discours, trois coups furent frappés à la porte, et l'huissier de la verge noire, costumé suivant les traditions du parlement d'Angleterre, annonça, en s'inclinant par trois fois, que Son Excellence le gouverneur général priait MM. les membres de la Chambre des communes de se rendre au Sénat. Après avoir fait cette annonce dans les deux langues officielles, et après trois nouvelles révérences, l'huissier se retira au milieu d'un brouhaha complet. On savait déjà que le gouverneur, sur l'avis de ses ministres, maintenait jusqu'au mois de novembre la prorogation du Parlement et se contentait de nommer une commission royale de trois juges chargée de procéder dans l'intervalle à un examen des accusations de corruption portées contre le ministère. Des cris de *Privilege! Privilege!* se faisaient entendre sur les bancs de l'opposition, où l'on paraissait censurer avec violence la décision du gouverneur. Je passai dans la salle du Sénat, où lord Dufferin, en grande tenue de cérémonie, entouré d'un brillant état-major d'officiers, Canadiens pour la plupart, mais revêtus de l'éclatant uniforme de l'armée anglaise, donna lecture d'un discours qu'il prononça d'abord en anglais, et répéta ensuite en français avec un accent irréprochable. Il annonçait la prorogation et la nomination de la Commission royale. Le rideau tombait sur le premier acte de la comédie du Pacifique.

Issu d'une grande famille de landlords irlandais, pair d'Irlande et du Royaume-Uni, sir Frédéric Temple, comte de Dufferin, est certainement l'un des gouverneurs généraux qui ont le mieux su se rendre populaires parmi les Canadiens-Français. Un de leurs écrivains, qui ne passe point pour professer d'ordinaire une tendresse exagérée à l'égard de la métropole et de ses hauts fonctionnaires, disait de lui, en 1872 : « Lord Dufferin est le plus galant, le plus aimable, le plus intelligent des gouverneurs que l'Angleterre nous ait donnés depuis lord Elgin. C'est aux Canadiens-

Français qu'il donne ses prédilections, parce qu'étant un esprit cultivé, littéraire, amant des arts, il se porte de préférence vers la race qui a le plus le culte de l'idéal. »

Bien que dans ces derniers temps la popularité de lord Dufferin ait été quelque peu ébranlée par les malheureuses discussions soulevées à propos des affaires du Nord-Ouest, les Canadiens-Français, je crois, auront bien de la peine à trouver parmi ses successeurs un homme qui leur soit plus sincèrement sympathique.

Le gouverneur général du Canada paraît avoir une quarantaine d'années tout au plus. Sportsman accompli, voyageur intrépide, il a consacré un petit volume plein d'humour aux périlleuses croisières qu'il a accomplies avec son propre yacht dans les parages de l'Islande. Il n'a rien de cette morgue puritaine, de cette affectation de raideur si souvent reprochées aux hommes publics de son pays. La plus franche gaieté anime les fêtes qui marquent son passage dans chaque ville de sa vice-royauté, et si l'expression ne paraissait vulgaire à propos d'un si haut personnage, on pourrait dire qu'il en est le « boute-en-train ».

Au moment où j'écris ces lignes, on dit que la vice-royauté des Indes, la première dignité, après la pourpre royale, que puisse ambitionner un Anglais, doit prochainement échoir au gouverneur général du Canada. Je suis persuadé que les splendeurs d'une cour orientale ne lui feront point oublier les années qu'il a passées au milieu des bonnes populations de l'Amérique britannique du Nord.

Tandis que le gouverneur sortait par le grand portail du Parlement, où des gardes du corps, volontaires en habits rouges et bonnets à poil, avaient formé la haie, les spectateurs, privés des émotions parlementaires sur lesquelles ils avaient compté, se retiraient également par les couloirs : les uns triomphants, les autres moroses, suivant qu'ils honoraient de leurs sympathies personnelles l'un ou l'autre des deux partis politiques en présence. Au détour d'un corridor, je rencontrai le premier ministre. Cet homme d'Etat, à qui les fanatiques de la tempérance reprochent amèrement une aimable prédilection pour le champagne, paraissait tout radieux de contentement intime. Il y avait de quoi, après le bon tour qu'il venait de jouer — très-constitutionnellement du reste — à ses adversaires. Quelques-uns de ces derniers, représentants des provinces les plus éloignées, avaient fait en toute hâte plusieurs centaines de lieues dans l'espoir de le renverser, et maintenant ils s'en retournaient tout marris d'avoir ainsi trouvé portes closes. La journée de la « session d'une heure », comme on l'appela dans la presse canadienne, pouvait passer à bon droit pour une réédition de la journée des Dupes.

Les grandes affaires terminées, on retrouvait le loisir de s'occuper des petites : présenté par M. le docteur Taché, assistant du ministère de l'agriculture, à l'honorable M. Pope, chef de ce département, ainsi qu'au ministre des travaux publics, l'honorable

1. La bibliothèque du Parlement ayant été consumée à Montréal dans l'incendie allumé par les émeutiers en 1849, on en avait bientôt formé une nouvelle; mais en 1854 le palais législatif de Québec brûla à son tour — cette fois par accident — et les livres eurent en grande partie le sort de leurs devanciers. Le gouvernement ayant loué un couvent pour servir temporairement aux Chambres, cet édifice fut encore la proie des flammes avant même d'être occupé.



Les bûcherons : Descente de radeaux. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

M. H. L. Langevin, qui me reçurent tous deux avec la plus grande bienveillance, je sortis du palais ministériel investi d'une mission qui devait me permettre d'apprécier en connaissance de cause les avantages que pouvait offrir la nouvelle province de Manitoba à l'émigration de mes compatriotes d'Alsace-Lorraine.

Rien ne me retenait plus à Ottawa, je me préparai immédiatement au départ, mais auparavant je fus encore gratifié d'un spectacle nocturne d'une couleur locale incontestable. Je veux parler d'un incendie qui

consuma entièrement une grande maison, distante seulement de deux ou trois « blocs » de notre hôtel. Dans ce singulier pays il y a toujours quelque chose qui brûle, maisons ou forêts. On se fait difficilement une idée de la rapidité avec laquelle flambent ces énormes constructions, qui extérieurement semblent de brique et de pierre, comme les nôtres, mais où la maçonnerie ne constitue, la plupart du temps, qu'un simple revêtement sur des murs de bois. Heureusement, nous étions encore dans la saison des nuits



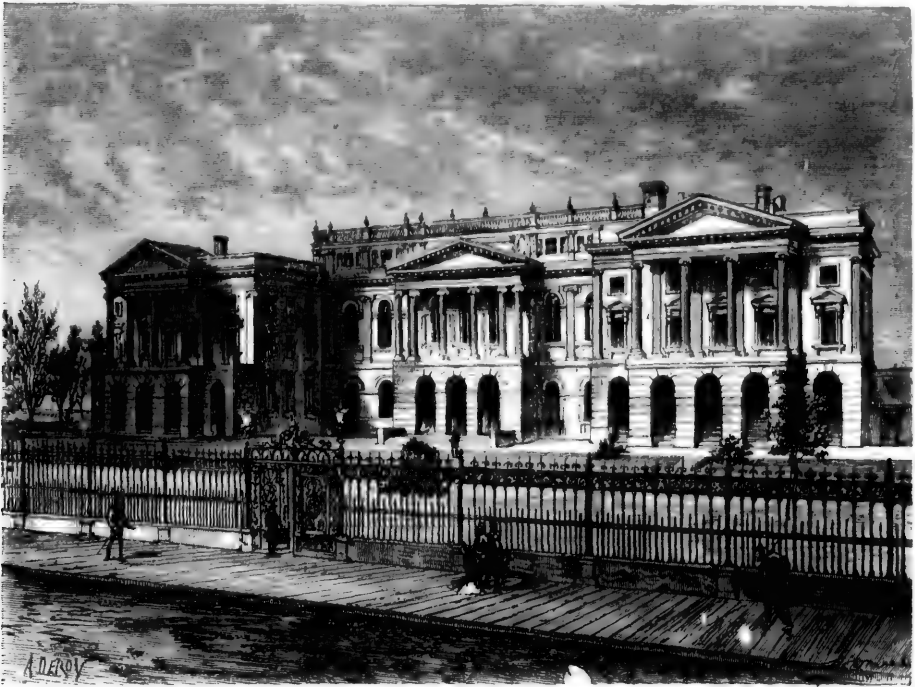
Ottawa : Le palais du Parlement (côté ouest). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

chaudes, et les pauvres femmes, qui s'enfuyaient avec un châle pour tout vêtement, n'avaient point à traverser pieds nus des rues couvertes d'une neige épaisse, comme je le vis une fois à mon retour de la Rivière Rouge. Ottawa est loin d'égaler Montréal pour le système de distribution des eaux et l'organisation du service des pompes ; et même, si quelque chose m'étonne, c'est que l'accumulation prodigieuse des matériaux combustibles dans la basse ville ne détermine pas plus souvent de terribles conflagrations. En 1870,

lors du grand incendie des forêts voisines, la nouvelle capitale faillit éprouver le sort de Troie et de Carthage. Le sol, de nature tourbeuse, se faisait lui-même le propagateur de l'élément destructeur. En désespoir de cause, on rompit une des écluses supérieures du canal Rideau, un torrent d'eau se précipita dans les campagnes environnantes, et Ottawa fut sauvé des flammes.

H. DE LAMOTHE.

(La suite à une autre livraison.)



Toronto : Osgood Hall (voy. p. 226.) — Dessin de A. Deroy, d'après une gravure américaine.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE¹.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX (suite).

Départ d'Ottawa. — Une mission à Manitoba. — Désertion d'un compagnon de voyage. — Déraillement. — Toronto. — Processions orangistes. — Batailles irlandaises. — Le climat canadien. — Collingwood. — Les paysages d'Ontario.

Le parlement ajourné, on retrouvait au ministère canadien le loisir de s'occuper d'intérêts plus modestes. M. le docteur Taché, assistant au ministère de l'agriculture et de l'immigration, à qui j'avais été chaudement recommandé, put alors me présenter à M. Pope, chef de ce département, ainsi qu'au ministre des travaux publics, M. H. L. Langevin. Tous deux me reçurent avec la plus grande bienveillance et je sortis du palais du gouvernement investi d'une mission officielle pour la province de Manitoba, mis-

sion qui devait me permettre d'apprécier *de visu* les avantages offerts par le Nord-Ouest canadien à l'émigration de mes compatriotes d'Alsace-Lorraine. M. R^{***} devait m'accompagner, mais, je dois le dire à sa honte, le soir même il se décida brusquement à regagner Montréal. On lui avait fait une description peu séduisante des moyens de locomotion et de subsistance dans les régions situées au delà du lac Supérieur. Les vingt et quelques années qu'il comptait de plus que moi lui servaient d'ailleurs de circonstances atténuantes, et lui permettaient de reculer sans trop de déshonneur devant la perspective d'un

1. Suite. — Voy. t. XXX, p. 97, 113 et 129.

voyage de plus de cent cinquante lieues en canot. Je restai seul pour accomplir l'entreprise conçue en collaboration à bord du *Moravian*, et seul je partis d'Ottawa le 15 août 1873.

Un chemin de fer à voie étroite, dont les locomotives et les wagons semblent des miniatures de celles des autres lignes, conduit d'Ottawa à Prescott, sur le Saint-Laurent, à travers un pays plat, à demi défriché, couvert d'enclos en troncs frustes et de squelettes d'arbres à demi brûlés.

A Prescott, en face de la ville américaine d'Ogdensburg, nous rejoignons la ligne du Grand-Tronc, principale voie ferrée du Canada, avec l'Intercolonial et le futur Pacifique canadien. Nous arrivons à Toronto après quelques petits désagréments : déraillement du *pullman-car* ou wagon-lit, rupture des chaînes d'attache, arrêt en plein champ et retard de quelques heures. *Cosas de América!*

Je passai deux jours à Toronto, dont un dimanche, que j'aurais certainement marqué d'une pierre noire, commémorative de mon mortel ennui, n'eût été le spectacle d'une démonstration orangiste qui vint remplir un peu le vide de la matinée. Quelques jours auparavant, une démonstration semblable avait été l'occasion d'une bagarre entre Irlandais catholiques et protestants. Bâtons, cailloux et coups de poing avaient fait merveille en l'honneur de leurs défentes Majestés Jacques II et Guillaume d'Orange, sujet de querelle éminemment respectable par son antiquité. Les orangistes ou « jeunes Bretons », restés maîtres du terrain — tout comme leur patron à la bataille de la Boyne — étaient allés briser les vitres d'un établissement scolaire fréquenté par leurs adversaires. L'exhibition processionnelle à laquelle j'assistai ne donna naissance par bonheur à aucune mêlée. Les loges de « Young Britons » purent promener par toute la ville, au son des fifres et du tambour, leurs bannières ornées de l'effigie équestre du vainqueur des Stuarts, et le défilé se termina paisiblement par un pique-nique monstre sur les pelouses du jardin public.

Toronto paraît être un des grands centres de l'organisation des loges orangistes en Amérique; et si jamais — ce qu'à Dieu ne plaise — l'intolérance pouvait prendre racine dans le sol du Nouveau-Monde, ces singulières associations lui fourniraient un terrain tout préparé. En 1860, lors du voyage du prince de Galles, elles voulurent donner un caractère exclusivement sectaire aux réceptions organisées dans les villes du haut Canada, et le Prince ayant refusé avec raison la permission d'exhiber sur son passage des emblèmes qui pouvaient blesser les convictions d'une notable partie des sujets canadiens de la Reine, se vit dans l'impossibilité de faire respecter sa volonté et dut en conséquence abréger considérablement son séjour dans la province.

Bâtie sur la rive nord du lac Ontario, à 600 kilomètres environ de Montréal, à 135 des chutes du Niagara, et primitivement appelé York, Toronto est

une ville britannique dans toute la force du terme. Les autres nationalités ne forment qu'une infime minorité parmi ses 56 000 habitants: on y compte à peine six cents Canadiens-Français. Elle a, comme toutes les nouvelles cités d'Amérique, des rues larges et régulières se coupant à angle droit, des hôtels babyloniens où malheureusement la cuisine n'est pas toujours à la hauteur des prétentions architecturales, quelques beaux édifices entourés de pelouses et de grands arbres, tels que l'Osgood Hall, l'Université, l'Ecole normale, l'Ecole des arts et métiers, des églises aussi nombreuses qu'on doit l'attendre d'un pays où la nomenclature des confessions religieuses occupe quarante-six colonnes des tables du recensement.

De Toronto à Collingwood il y a environ 150 kilomètres de chemin de fer; les maisons de bois des villages se montrent çà et là au milieu des éclaircies de la forêt avec leur éternel cortège de clôtures en planches et de défrichements ébauchés. A mi-chemin l'on côtoie la jolie nappe d'eau brune du lac Simcoe, bassin de 144 000 hectares, à 214 ou 215 mètres au-dessus des mers. Les maisons blanches de la petite ville de Barrie se détachent gaiement sur le vert sombre des ondulations riveraines. Quittant le lac, nous descendons rapidement vers la baie Géorgienne: les clairières cultivées deviennent plus rares; en revanche les traces d'incendie sont visibles à chaque pas au milieu des forêts. Enfin le train s'arrête une dernière fois. Le long de larges rues, vierges de pavés et flanquées de loin en loin d'un tronçon de trottoir en madriers, s'éparpillent un demi-millier de modestes habitations en bois, entourées de vastes terrains vagues qui n'attendent pour se transformer en « blocs » de somptueux édifices qu'un de ces coups de baguette féériques dont la spéculation du Nouveau-Monde possède le secret. Çà et là un charmant jardin entoure un frais cottage, oasis en miniature au milieu de cette ville à peine dégrossie. Dans l'avenue principale, les étalages luxueux de quelques magasins « à l'instar de Toronto » font le plus étrange contraste avec l'indigence des baraques voisines. Sur le port, de hauts élévateurs font passer, presque sans intervention visible de la main-d'œuvre humaine, des chargements entiers de grains d'un chaland dans des wagons, et réciproquement, tandis que d'énormes radoux de bois flotté donnent un aliment sans cesse renouvelé à de puissantes scieries à vapeur. De longs appentements en bois s'avancent dans la baie qui s'étend à perte de vue vers le nord et que limite à l'est une lisière de terrains bas et boisés. Au couchant s'élève une chaîne de 400 à 450 mètres de haut, encore couverte de grands arbres, mais où de larges taches noires signalent le passage récent de l'élément destructeur. Encore quelques années, et ces montagnes qui, malgré leur faible hauteur, renferment, dit-on, le point culminant de l'Ontario, auront probablement cessé de mériter leur nom de « Blue Mountains ». Tel est l'aspect de Collingwood, cité vieille de vingt



Université de Toronto. — Dessin de A. Drey, d'après une gravure américaine.

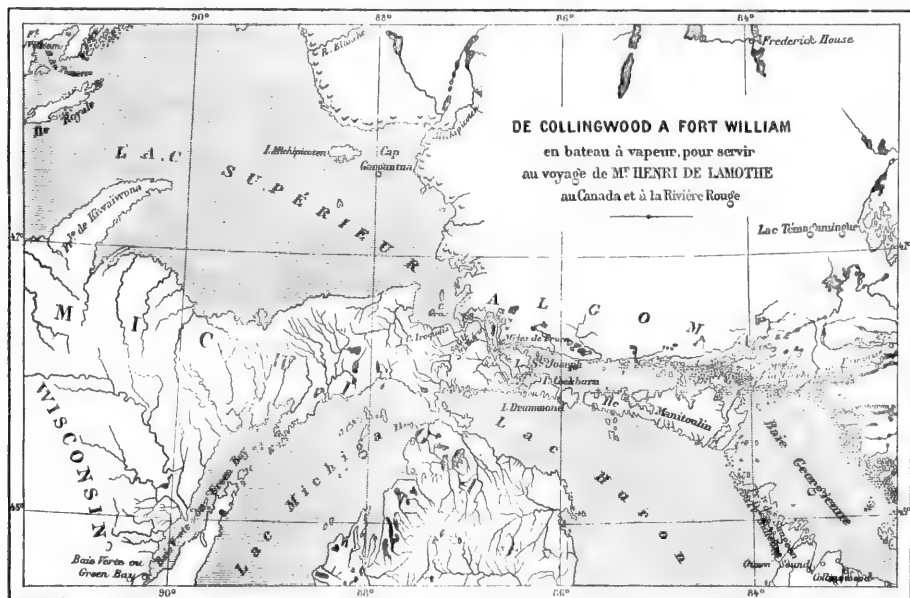
hivers à peine et fière du nom qu'elle porte en l'honneur de l'illustre amiral, émule et compagnon du vainqueur de Trafalgar.

Ainsi, je venais de faire plus de six cents kilomètres à travers la partie la plus fertile et la plus peuplée d'Ontario, et cependant cette riche province ne me laissait qu'une impression bien fugitive. Ce qui manque à ses paysages, ce sont les montagnes. On y soupire après quelque accident de terrain qui repose la vue d'une monotone succession d'enclos rectangulaires. Un pays ne peut se passer de montagnes; la majesté des grands lacs n'en saurait tenir lieu. A quoi ressemblerait le lac de Genève sans le Jura, le Jorat et les Alpes savoisiennes? A un étang vulgaire. Vu du rivage bas qui forme sa ceinture, le

grand lac Ontario lui-même ne paraît pas autre chose.

A quelques lieues de là, au fond de la baie Matchedash, les cantons de Tay et de Tiny renferment un groupe d'environ deux mille cinq cents Canadiens-Français dont l'établissement dans ces parages est, m'a-t-on dit, fort ancien. Chaque année d'ailleurs ils sont renforcés par un certain nombre de leurs compatriotes, surtout par d'anciens voyageurs du Nord-Ouest.

Une ligne de beaux vapeurs fait pendant tout l'été un service régulier le long du littoral canadien des grands lacs, entre Collingwood et Duluth à l'extrémité du lac Supérieur. Le parcours est de 1100 kilomètres en ligne directe, de 1350 en tenant compte des détours causés par les escales. La variété des sites, la fraîche



atmosphère des lacs, l'attrait d'une navigation sur les plus splendides nappes d'eau douce qui soient au monde, tout a concouru à faire de ce voyage un des passe-temps favoris des riches habitants du haut Canada. Le tour des lacs remplace pour eux notre traditionnelle descente des bords du Rhin — moins, bien entendu, les grands souvenirs historiques et les vieilles ruines féodales.

Le vapeur sur lequel j'allais m'embarquer reproduisait, avec un peu moins de richesse peut-être, les aménagements si commodes et si pratiques des grands bateaux du Saint-Laurent; il se nommait le *Francis Smith*. De nombreux passagers remplissaient déjà le salon; « l'éternel féminin » surtout était brillamment représenté par un essaim de

blondes Anglaises et d'Américaines brunes ou blondes.

X

De Collingwood à la baie du Tonnerre. — Une galanterie des divinités lacustres. — Les passes et les îles de la côte canadienne. — Un descendant des croisés à Killarney. — Le district d'Algonquin. — La grande Manitouline. — Les Saulteux. — Concert nocturne. — Bruce Mines. — Le Sault de Sainte-Marie et son canal. — Un fonctionnaire annexionniste. — Une cause célèbre. — Procédés de mauvais voisinage. — La pointe aux Pins. — Souvenirs de France. — Michipicoten. — Un chemin vers les mers arctiques. — Baie, rivière et lac Nipigon. — Red Rock House. — Silver Islet. — La baie du Tonnerre. — Fort William. — Un « ami de la France ». — Incendiaire sans le savoir. — Exploits et triomphes du whisky. — La sanctification du dimanche à Thunder Bay. — Une famille indienne. — Recul et décadence de la couleur locale. — Un préjugé à la mer.

Sans trop se presser, le *Francis Smith* mit quatre

jours pour aller de Collingwood à la baie du Tonnerre. Par galanterie sans doute pour nos charmantes passagères, le Neptune d'eau douce ou — si l'on préfère la mythologie indienne à celle des Hellènes — le Manitou qui préside aux ébats des grands lacs, avait prôfé son menaçant *Quos ego! quos ego!* à l'adresse des turbulents Eoles de ces parages; nous eûmes un temps splendide, sauf à l'entrée du lac Supérieur, où des brouillards froids et pénétrants nous entourèrent au delà d'une demi-journée. Rien de plus pittoresque d'ailleurs que ce voyage le long des côtes canadiennes, toutes semées d'îles et d'îlots formant parfois de vrais labyrinthes de rochers et de verdure. Les îles de Manitouline, Cockburn, Drummond, Saint-Joseph, Neebish, Sugar et une multitude d'îlots plus petits, se suivant comme les anneaux d'une même chaîne, continuent la presqu'île de Saugeen ou presqu'île Indienne,

qui s'allonge entre le lac Huron et la baie Géorgienne; elles forment pendant environ 300 kilomètres, de Killarney au Sault Sainte-Marie, un détroit où l'on navigue comme dans les eaux calmes d'un fleuve. Ce détroit, tantôt réduit à un chenal de quelques centaines de mètres, tantôt s'élargissant jusqu'à cinq ou six lieues, offre une variété inépuisable de points de vue. L'aspect sévère, les pentes abruptes, les déchirures des promontoires de la côte ferme, dont les roches cristallines appartiennent exclusivement à la formation huronienne, contrastent avec les lignes doucement ondulées des rivages siluriens de Manitouline, et cette opposition, dont les effets se combinent de mille façons diverses, donne au paysage une grandeur originale.

A l'entrée du détroit, le *Francis Smith* s'arrête environ une heure en face de Manitouline devant un hameau affublé du nom irlandais de Killarney, mais qui



Un élévateur, à Collingwood (voy. p. 226).— Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

n'a guère pour habitants que des Indiens Chippewas et des métis canadiens-français. Une cabine en planches où l'on vend pêle-mêle des denrées communes, des curiosités indiennes, des mocassins, des armes, etc., constitue l'unique magasin du village; mais si la boutique est petite, le marchand, un métis canadien, n'en porte pas moins un grand nom, dont il se montre très-fier. Il s'appelle M. de la Morandière. Une conversation de quelques instants avec ce descendant des preux angevins et des guerriers peaux-rouges m'apprend que les gens de Killarney fondent de grandes espérances sur la future découverte de divers gîtes minéraux, et notamment de sources de pétrole.

Rien d'âpre et de stérile comme la région située au nord des lacs Huron et Supérieur à laquelle on a donné le nom de district d'Algoma. Ce ne sont partout que roches, lacs et marais. Là où poussaient jadis quelques arbres rabougris, le feu a passé, calcinant jus-

qu'à la mince couche de terre végétale dont se nourrissaient les racines. Les explorateurs du Pacifique canadien ont dû aller jusqu'au delà de la Hauteur des Terres, dans le bassin de la baie d'Hudson, avant de trouver un tracé praticable. Aussi, sur onze millions d'hectares, plus du cinquième de la France continentale, on ne comptait en 1861, dans le district d'Algoma, que 4916 individus. En 1871, ce nombre s'élevait en tout à 7018, dont 3622 Indiens et 1035 Canadiens-Français. Un peu moins de la moitié (3356) appartenaient à la religion catholique romaine; mille Indiens environ restaient attachés aux pratiques du paganisme.

De cette faible population, le tiers environ vivait sur l'île Manitouline. C'est qu'en effet, bien que généralement couvertes de cailloux ou composées de roches plates et nues, les îles du lac Huron sont encore la portion la plus habitable de cette région. La grande

Manitouline surtout renferme, parmi ses 300 000 hectares, des étendues assez considérables de bonnes terres et de pâturages. C'était, jusque dans ces dernières années, une réserve indienne. Un arrangement ayant permis d'en ouvrir une partie à la colonisation, quelques cantons ont été arpentés; néanmoins, sur ses 2011 habitants, 1562 appartiennent à la race indienne. La plupart sont catholiques romains; quelques-uns ont embrassé le méthodisme; une centaine à peine adorent officiellement les manitous à qui l'île avait été spécialement consacrée par leurs ancêtres. Mais il n'est pas bien sûr que leurs compatriotes prétendus chrétiens ne rendent point en secret les mêmes hommages qu'autrefois aux divinités des lacs et des bois.

Les Indiens de Manitouline appartiennent pour la plupart à la nation des Odjibeways ou Chippewas que les Canadiens-Français appellent communément les « Saulteux », du Sault Sainte-Marie près duquel ils les rencontrèrent pour la première fois. Ainsi que les Crees ou Cris, ils font partie de la grande famille des Algonquins. On les retrouve depuis le lac Huron jusqu'à la Rivière Rouge, sur le territoire canadien comme dans les États du Michigan, du Wisconsin et du Minnesota. Leur nation compte dans les deux pays près de 40 000 individus, et n'est inférieure en nombre dans cette partie de l'Amérique du Nord qu'aux redoutables Sioux. Quoi qu'en disent certains ethnologues, elle ne semble nullement en voie de diminution. Quant à l'île elle-même, le trait caractéristique de sa configuration est le grand nombre de baies qui échancrent ses bords et les lacs qui abondent dans son intérieur. On loue son climat adouci par le voisinage des eaux du lac Huron et par celui des collines rocheuses de la grande terre, qui l'abritent partiellement des vents du nord. Le blé d'Inde, les melons, les tomates, les prunes et les cerises y viennent à maturité; ses lacs et ses étangs abondent en poisson. On rencontre encore dans ses forêts quelques ours et quelques caribous, mais les castors ont été depuis longtemps exterminés. Elle présente une série de plateaux unis dont les saillies abruptes sont tournées vers le nord, de sorte que la surface tout entière s'incline à peu près uniformément vers le sud, le dernier plateau plongeant en pente douce dans les eaux du lac Huron.

La soirée du 20 août nous trouva longeant la grande terre à travers un archipel d'îlots. Le ciel était d'une admirable pureté; quelques jeunes misses américaines, aussi résolues qu'enjouées, organisèrent un petit concert vocal dont l'exécution mérita les applaudissements de toute l'assistance. Durant la plus grande partie de la nuit, nocturnes et fragments d'opéras jetèrent leurs notes aux sauvages échos des montagnes de la Cloche, peu habitués à tant d'harmonie.

Le lendemain le vapeur s'arrêta quelques heures aux mines de cuivre sulfuré de Bruce, où l'on débarqua au moyen d'un long appontement en bois jeté sur les eaux sans profondeur. De grandes décharges de gan-

gue minérale, quelques cabanes en bois, une maigre végétation parmi des rochers peu élevés, donnent un aspect vulgaire aux abords de cette exploitation, qui occupe, dit-on, de quatre à cinq cents ouvriers.

En quittant Bruce Mines nous nous engageons dans un nouveau défilé d'îles verdoyantes, dont l'une porte le singulier nom de « Campement d'Ours ». Nous suivons un chenal tortueux dont la ligne médiane détermine la frontière entre le Dominion et les États-Unis. Deux dilatactions inégales forment le grand et le petit lac George, également bien encadrés par de ravissants massifs d'arbres de toutes essences. Au soir, nous étions en face du Sault Sainte-Marie, qui donne son nom à deux villages, l'un situé sur la rive canadienne, l'autre sur la rive américaine. Le canal se trouve sur le territoire des États-Unis. Arrivés trop tard pour le traverser le jour même, nous restons au mouillage jusqu'au lendemain matin. Le canal est un remarquable travail; il est long d'un peu plus d'un kilomètre et demi et possède deux écluses espacées de 107 mètres, larges de 21, et hautes de 3 mètres 66 centimètres. Quoiqu'il donne aisément passage à des vapeurs de deux mille tonnes, les États-Unis font construire une seconde branche dont la profondeur sur les seuils sera de quatorze pieds.

Le 22, de bon matin, en attendant l'ouverture des écluses, nous descendons à terre et allons tout d'abord donner un coup d'œil aux travaux du nouveau canal. Plusieurs centaines d'ouvriers, Norvégiens pour la plupart, sont employés à l'excavation des terres. A l'expiration de leur contrat, ils doivent recevoir des lots de ferme dans les environs. Tout le nord du Michigan, le Wisconsin, le Minnesota, se peuplent ainsi peu à peu d'émigrants de cette énergique et honnête race scandinave, l'un des meilleurs éléments que l'Europe puisse fournir au Nouveau-Monde.

Un des préposés au péage se trouve être un Canadien-Français devenu citoyen américain, et, comme de raison, fervent annexionniste. En moins d'une demi-heure il me donne une foule de détails intéressants sur le pays. Il y a dans le seul État du Michigan 90 000 habitants d'origine canadienne-française qui ont plus ou moins conservé l'usage de leur langue nationale, et si l'annexion qu'il appelle de tous ses vœux venait jamais à se réaliser, quelques portions de l'État deviendraient en peu de temps de petits Canadas.

« Mais, lui dis-je, croyez-vous que vos compatriotes restés au pays tiennent tant que cela à devenir citoyens de la république de Washington ? »

— Monsieur, répliqua-t-il aussitôt d'un air sentencieux, il n'y a en Canada de contraire à l'annexion que les gens en charge, les créatures du gouvernement, et ce sont des moitiés d'Anglais ! »

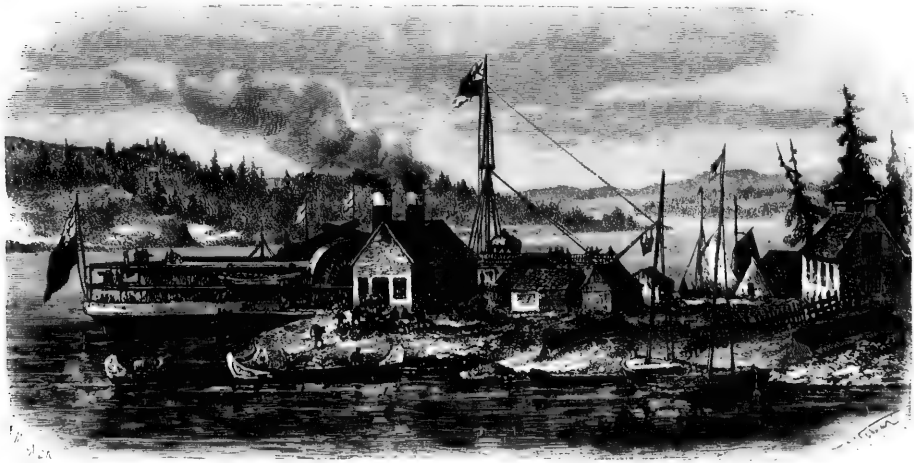
En écoutant ce brave anglophobe, une association d'idées assez naturelle me fit tout à coup ressouvenir de la prédiction célèbre lancée jadis par sir Étienne Taché dans son discours sur l'organisation des mi-

lices : « Le dernier coup de fusil tiré en Amérique pour la domination anglaise le sera par un Canadien-Français. » Et je me demandais, si par hasard, dans le cas d'une guerre que la sagesse des deux peuples rend heureusement chaque jour plus improbable, ce ne serait pas de l'arme d'un Canadien naturalisé Yankee que partirait aussi le premier coup de feu dirigé contre le drapeau britannique ?

Toute la région avoisinant l'établissement américain du Sault Sainte-Marie a été l'objet d'un de ces litiges interminables dont les annales de la justice civile anglo-saxonne fournissent un certain nombre d'exemples. Un peu avant la perte du Canada, un vaste district situé au sud de la rivière Sainte-Marie avait été concédé en seigneurie par le roi de France, suivant l'usage du temps, au comte de Répigny, pour le récompenser de ses nombreux services. La fatale con-

clusion de la guerre de Sept ans empêcha le nouveau seigneur de prendre possession de son domaine. Vers 1803, les héritiers du comte songèrent à revendiquer près du gouvernement des Etats-Unis, devenu par le traité de 1782 possesseur de cette partie de l'ancien Canada, les droits concédés au chef de leur famille par le roi Louis XV. Le gouvernement les renvoya devant les tribunaux réguliers. De là une série de procès qui durèrent soixante-dix ans et où toutes les ressources de l'arsenal de la chicane furent mises à contribution. Enfin, en 1873, la cour suprême des Etats-Unis reconnut définitivement le bien fondé des réclamations présentées par les héritiers de Répigny.

Pendant que traînait le procès, la colonisation américaine marchait à pas de géant; le canal du Sault Sainte-Marie avait été creusé, le territoire du Michigan, peuplé de 2000 blancs à peine en 1803, était de-



Killarney, sur le lac Huron (voy. p. 229.) — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

venu un riche État de 1 200 000 âmes, et la valeur du district en litige avait augmenté en conséquence. Aussi, bien que le patrimoine restitué à la famille française ait été considérablement écorné par les frais de justice et les « solicitors », on n'en évalue pas moins à plusieurs millions de dollars le bénéfice que les plaideurs ont retiré de leur persévérance.

Le « saut » ou rapide n'a rien de bien remarquable. Si sa chute de 7 mètres a suffi pour nécessiter la construction d'un canal, il n'a ni la masse d'eau ni les hautes vagues qui donnent une grandeur imposante aux rapides de la Chine au-dessus de Montréal. Dans cette saison surtout, la rivière Sainte-Marie est loin de répondre à l'idée qu'on se fait volontiers de l'émissaire du plus grand lac du monde, lac d'environ 8 300 000 hectares recevant le tribut de plus de quatre-vingts rivières dont douze ou quinze soutiendraient la comparaison avec bon nombre de nos fleuves d'Eu-

rope. L'apport de tant d'affluents suffit à peine à remplacer tout ce que boit le soleil ardent du mois d'août. Aussi la Sainte-Marie, tête du majestueux Saint-Laurent, n'est-elle à cette époque de l'année qu'une rivière assez ordinaire, rappelant le grand fleuve par la limpidité et la belle couleur verte de ses eaux. La roche sur laquelle passe le rapide est formée d'un grès friable appartenant à la formation silurienne inférieure. Ses saillies sont facilement emportées par les eaux qui régularisent ainsi leur lit. De là le peu de violence du courant. Du côté canadien, il serait tout aussi aisé de creuser un canal que sur la rive opposée. C'est un projet qui revient de temps à autre sur le tapis, surtout depuis qu'en 1870, lors des troubles de la Rivière Rouge, les Etats-Unis ont péremptoirement refusé de laisser passer sur leur territoire les vapeurs chargés de munitions et de troupes pour la colonne expéditionnaire de sir Garnet Wolseley.

Le canal franchi, nous rentrons pour quelque temps encore dans la rivière Sainte-Marie; on la remonte jusqu'à la Pointe aux Pins. A cet endroit elle a 3 kilomètres à 4 kilomètres et demi de large, et l'évasement de plus en plus prononcé des côtes indique l'entrée du grand lac.

A ce moment un brouillard froid et intense s'est levé et nous environne de toutes parts. En attendant qu'il daigne se dissiper, nous descendons à terre et visitons le hameau de la Pointe, où vivent, disséminés dans de chétives baraques, une trentaine de familles indiennes et métisses. Je remarque entre autres un vieil Indien pur sang qui exerce vaillamment le métier de forgeron dans un hangar ouvert à tous les vents; plus loin, dans une clairière, quelques-uns de ses compatriotes se livrent avec autant de gravité que d'adresse à la confection de leurs canots d'écorce de bou-

leau, légers esquifs que le sauvage et le « voyageur » canadien dirigent à travers lacs, rivières et rapides et qu'ils chargent allègrement sur leurs épaules pour franchir les *portages*.

Le pays aux environs de la Sainte-Marie paraît de beaucoup supérieur à tout ce que nous avons vu jusqu'ici sur la côte nord. Une lisière de terrain silurien recouvre les roches huroniennes jusqu'à une petite distance dans l'intérieur; et un vieux « voyageur » qui habite la Pointe aux Pins, avec sa femme indienne et ses enfants « bois-brûlés », m'assure que le climat et les productions y sont « quasiment ceux de Montréal ». Quelques cantons ont été arpentés et une centaine de fermiers, Écossais pour la plupart, se sont déjà établis sur les meilleurs lots.

Le brouillard s'éclaircissant quelque peu, nous reprenons enfin notre route; nous passons au large du



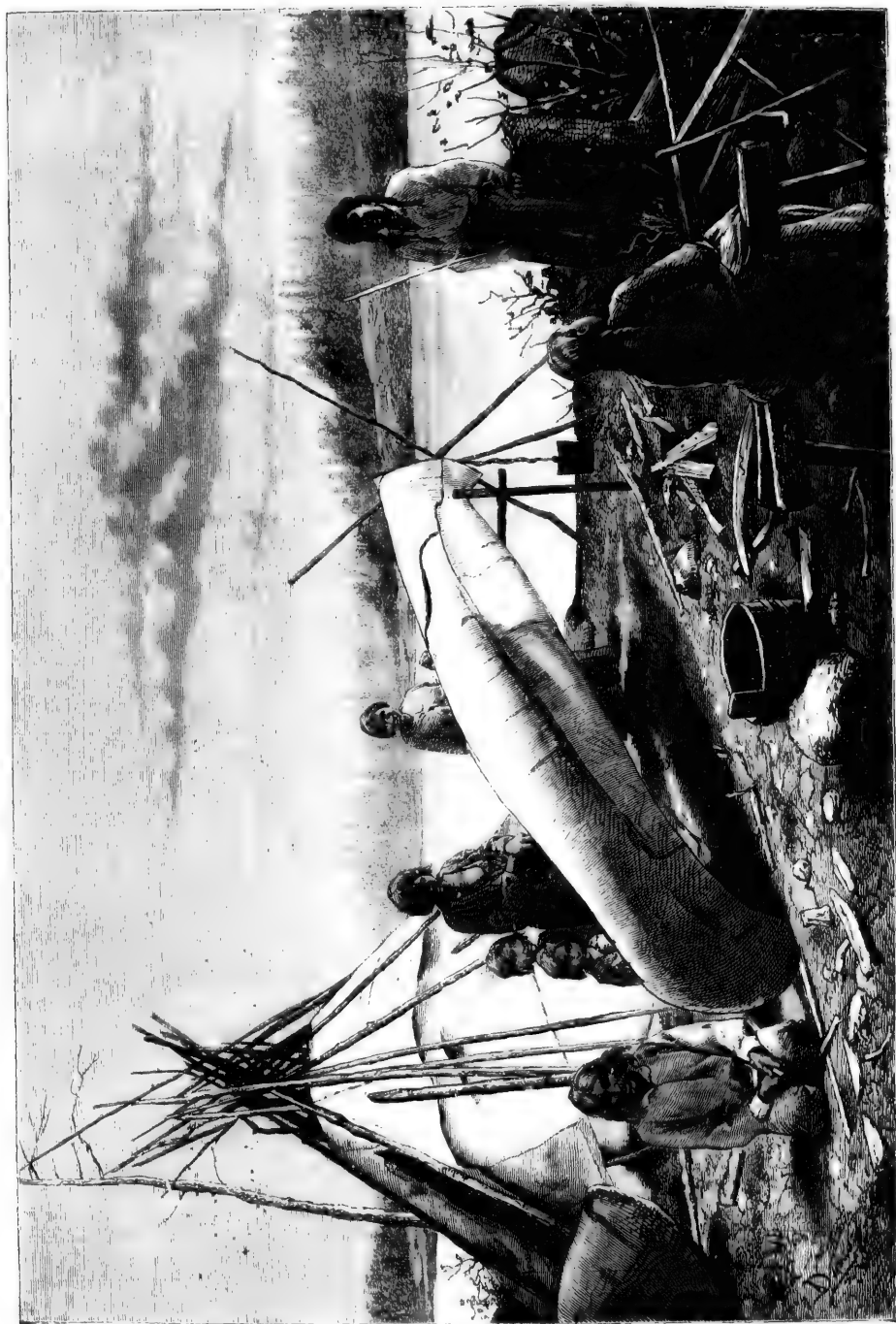
La Sault Sainte-Marie, vu de la rive américaine (voy. p. 231). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

cap Gros, énorme roc turniforme de mille pieds d'élévation, qui, avec le cap Iroquois, son vis-à-vis et son pendant sur la rive américaine, forme ce qu'Aguzziz appelait les portiques du lac Supérieur. De là, laissant sur notre gauche l'île du Parisien, nous nous dirigeons sur la Pointe aux Mines et le cap Gargantua. Toute cette nomenclature géographique, datant des explorateurs du dix-septième siècle et scrupuleusement respectée par les cartographes anglais et américains, permettrait par moments au voyageur de se croire dans des eaux françaises.

Le 22, au soir, nous passons entre l'île de Michipicoten et la baie du même nom, où se jette une rivière qui ouvre la voie de communication la plus directe entre le lac Supérieur et la mer d'Hudson. Des officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson ont souvent remonté dans leurs tournées d'inspection les lacs étagés que traverse le Michipicoten. Arrivés à la Hauteur

des Terres, ils atteignaient par un court portage la rivière de l'Original (Moose River), qu'ils descendaient jusqu'à Moose Factory sur la baie de James, se reposant à New-Brunswick-House, un de leurs postes de traite situé à mi-route. Le trajet prenait environ cinq jours, pour plus de trois cents kilomètres. Dernièrement cet itinéraire a été repris par un parti d'explorateurs de la ligne du Pacifique canadien. Entre le Michipicoten et le Nipigon le littoral du lac Supérieur est un enchevêtrement sauvage de montagnes encore plus après que celles qui avoisinent le lac Huron. Il paraît bien prouvé aujourd'hui que le Pacifique devra passer à plus de vingt-cinq lieues au nord de ces rives inhospitalières, hors du territoire d'Ontario.

Dans l'après-midi du 23 août, nous nous engageons dans un étroit chenal entre la terre ferme et le petit archipel qui précède l'île Saint-Ignace. La cime de cette dernière s'élève à 400 mètres environ au-dessus du ni-



Indiens Chippewas réparant leur canots. — Dessin de A. Dupuy, d'après une photographie.

veau du lac; on assure qu'elle renferme de riches gisements argentifères. La côte, toujours rude et escarpée, est d'une beauté de lignes saisissante: les pins, les mélèzes, les épinettes recouvrent de leurs fourrés épais toutes les pentes inférieures, que surplombent des masses de gneiss aux parois nues et vivement colorées. Les îlots succèdent aux îlots et le *Francis Smith* suit dans leurs courbes capricieuses les passes dangereuses qu'ils laissent entre leurs escarpements. Enfin, devant nous, s'ouvre une baie spacieuse, encadrée de montagnes de 350 à plus de 400 mètres d'élévation, fermée du côté du large par l'île Saint-Ignace, et par une haute presqu'île qui la sépare d'un autre grand enfoncement appelé la baie Noire. A l'extrémité septentrionale, une rivière aux eaux claires comme celles du lac lui-même se décharge dans une sorte d'arrière-port protégé par l'île Verte et la Grange, masses rocheuses qui, surgissant à pic des profondeurs du golfe, portent leur crête à une hauteur de plus de 250 mètres. On dirait les fragments d'une jetée colossale, rompue jadis par quelque cataclysme. Tout cet ensemble harmonieusement groupé, splendidement éclairé, brillant de couleur, imposant dans sa majesté sauvage, forme le plus admirable panorama que j'aie contemplé depuis ma visite à la citadelle de Québec. Nous venons d'entrer dans la baie et dans la rivière Nipigon.

Par le volume et la pureté de ses eaux, la rivière Nipigon doit être regardée comme la tête de tout le système fluvial du Saint-Laurent. Le grand réservoir d'où elle sort, et à qui elle doit une limpidité contrastant avec la couleur ambrée de tous les autres tributaires du lac Supérieur, est à 47 kilomètres au nord. Son nom indien signifie « profonde eau claire »; et, comme toutes les désignations géographiques tirées des idiomes poétiques et imaginés des indigènes, il est d'une rigoureuse exactitude. Le lac Nipigon, élevé de 286 mètres au-dessus du niveau des mers (de plus de 100 au-dessus du lac Supérieur), est de forme elliptique: il a de 110 à 120 kilomètres de long sur 80 de large, un pourtour de 900 à 950 kilomètres, et dans certains endroits une sonde de plus de 160 mètres n'y a point rencontré le fond. Il est tout parsemé d'îles et d'îlots boisés qui lui donnent une grande beauté. M. Bell, explorateur de la commission géologique du Canada, en évalue le nombre à plus d'un millier.

Nous nous arrêtons un bon moment à la Roche-Rouge (Red Rock House), poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, bâti près de l'embouchure de la rivière; puis, descendant le courant, nous sortons de la baie par la passe étroite qui sépare les îles Saint-Ignace et Fluor de la grande presqu'île dont j'ai parlé plus haut. La journée se termine dignement par un splendide coucher de soleil. A l'horizon, bien loin derrière nous, disparaît progressivement la base des hauts promontoires au pied desquels nous passions tout à l'heure, tandis que leurs sommets, dorés par les derniers rayons, semblent, grâce à un curieux effet

de mirage, se hausser sur un gigantesque piédestal de nuées blanches et tremblotantes qui viennent s'interposer entre les cimes lointaines et leur image réfléchie dans les eaux. Pendant la nuit, le capitaine fait stopper quelques minutes devant Silver Islet (l'îlot d'Argent), roc insignifiant il y a quelques années, mais où l'on exploite aujourd'hui une veine d'argent sulfuré dont trente ouvriers ont extrait en 1871 pour six millions de francs de minerai. A l'aube du 24 août, nous abordons enfin à l'extrémité de l'appontement de Prince Arthur Landing, terme de notre traversée et tête de la route canadienne de la Rivière Rouge. Le *Francis Smith* devait continuer sa route jusqu'à Duluth, ville nouvelle de l'Etat du Minnesota, bâtie à l'extrémité de l'enfoncement sud-ouest du lac Supérieur, que l'on désigne encore par l'expression française de « Fond du Lac ».

Prince Arthur Landing, plus communément appelé Thunder Bay ou baie du Tonnerre, est une ville naissante, qui doit ressembler beaucoup à ce qu'était Collingwood la deuxième ou troisième année de son existence. Une centaine de maisons s'éparpillent le long d'un rivage en pente d'où l'on embrasse une fort belle vue sur les promontoires et les îles qui ferment la baie du Tonnerre, presque aussi profonde et aussi sûre que celle de Nipigon. Toutefois la grande île, riche en minerai, qui forme ici le dernier plan de l'horizon, l'*Iste Royale*, ne fait déjà plus partie du Canada: les traités l'ont attribuée aux Etats-Unis. A 5 ou 6 kilomètres du débarcadère, à l'embouchure de la Kaministiquia, est un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, le fort William, autour duquel un missionnaire français a réuni quelques centaines de Chippewas qu'il s'efforce d'initier aux premiers rudiments de la vie civilisée.

Le 24 août était un dimanche: je n'avais aucune raison pour supposer que ce jour-là se célébrât à Thunder Bay autrement qu'à Montréal ou à Toronto. Aussi, après avoir trouvé un glte dans une bicoque en planches — et à deux étages, s'il vous plaît! — dont le propriétaire était un Teuton naturalisé Américain, ne pensais-je qu'à fuir au plus tôt l'atmosphère puritaine du « sabbat » en faisant quelque excursion dans les bois du voisinage, lorsque, en dépassant le seuil de mon « hôtel », je sentis une main s'abattre sur mon épaule. J'entendis un organe essentiellement parisien me poser cette simple question:

« Eh bien! comment trouvez-vous la *boîte*? »

Le mot *boîte*, dans l'acception employée par mon interlocuteur, n'a pas encore été, que je sache, naturalisé au Canada; de plus, l'accent ne me permettait pas de douter un instant que j'eusse devant moi un enfant authentique de la grande capitale. Je me retournai aussitôt et répondis avec une pointe de défiance réservée — disons-le, à la honte de la nature humaine, c'est le premier sentiment qu'éveille d'ordinaire l'accolade d'un compatriote inconnu en pays si lointain:



La rivière Nipigon. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

« Pardon, monsieur, c'est à un Parisien que j'ai l'honneur de parler? Vrai, je ne m'attendais pas à en rencontrer ici.

— Un Parisien — non ma foi! — mais un Anglais, ancien élève du lycée de Versailles, et qui, venant d'apprendre votre arrivée, est enchanté de causer un peu de là-bas. Vous voyez, du reste, que je me présente tout seul, — habitude française dont vous ne me saurez pas mauvais gré, j'espère, dans ce pays formaliste. »

Deux minutes après, la glace était rompue. Edward O.... était un charmant garçon, quelque peu parent d'un membre de la Chambre des lords, et, comme il venait de me le dire, il avait été élevé en France. Enfermé dans Paris assiégé, il avait fait le coup de feu contre les Allemands comme volontaire dans la légion des Amis de la France; puis, la guerre terminée, il

était parti pour le Canada, où des recommandations l'avaient fait admettre dans l'une des commissions chargées de l'exploration du tracé du Pacifique. Thunder Bay était alors le quartier général de plusieurs de ces commissions. Au moment où je le rencontrai, sa physionomie, hélas! n'était pas des plus avenantes: de larges balafres s'y croisaient en tous sens; mais il ne tarda pas à m'apprendre que ces cicatrices étaient un tribut payé au genre de vie en vogue dans la bonne ville de Thunder Bay.

L'avant-veille, après une soirée passée en joyeuse compagnie, ce qui implique une absorption considérable de *cok-tails*, de *night-caps*, de *tom-herries*, de *hot-scotch* et autres préparations diaboliques dont le whisky fait le plus bel ornement, il était tranquillement couché dans son hôtel, édifice tout aussi somptueux que celui où nous venions de nous rencontrer,



La baie du Tonnerre. (voy. p. 234.) — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

lorsqu'une chaleur inaccoutumée le réveillant tout à coup, il vit sa chambre remplie de flammes. — Quelque bout de cigare tombé par mégarde sur le lit, il n'en fallait pas davantage pour incendier la maison. — Mon nouvel ami avait bravement sauté par la fenêtre, mais il avait eu le malheur de tomber sur un baril de salaison dont les ferrures avaient mis son physique en l'état lamentable où je le voyais.

J'appris par lui que les trois cent cinquante ou quatre cents habitants de Thunder Bay passaient une partie de leur temps au service de l'exploration du Pacifique, une autre à spéculer sur les découvertes de minerais faites ou à faire, et le reste, enfin, à jouer et à boire ce qu'ils ont gagné dans ces diverses occupations. J'appris aussi que la « *sunday law* », la loi du dimanche, était horriblement mal observée à cette frontière extrême de la civilisation; le *bar-room* (cabaret, « comptoir ») de mon hôtelier ne désemplit

pas de la journée, et la tentative que fit ce digne Germain d'expulser un client trop généreusement abreuvé, nous rendit témoins d'une scène de boxe, compliquée d'un intermède de coups de pied que reçut la pauvre hôteesse accourue au secours de son maître et seigneur. Il me parut d'ailleurs, à la démarche de la plupart des passants, que décidément le culte de la bouteille était beaucoup plus en faveur que la lecture de la Bible. Notons, en passant, un détail particulier qui démontre le danger de prolonger une étude de mœurs dans quelque *bar-room* des « frontières » — c'est ainsi que l'on appelle les régions extrêmes où les premières vagues de l'invasion blanche viennent déposer un peu d'écume, que le flux suivant ne tarde pas à pousser plus loin vers des solitudes nouvelles. — Dans ce pays de parfaite égalité sociale, il est de règle que tout individu survenant dans la salle offre une tournée à tous les consommateurs présents, connus

ou inconnus, qui s'empresent de répondre à ce bon procédé par une invitation à tour de rôle. Après quelques heures consacrées à l'échange de semblables politesses, ce qu'on a de plus sage à faire, c'est d'aller se mettre entre deux draps. La nature ne m'ayant pas gratifié d'un de ces estomacs cuirassés comme il en faut pour tenir tête aux dieux norses de Thunder Bay, je m'efforçai modestement de mettre fin à des présentations trop multipliées, et parvins, non sans peine, à entraîner mon cicérone dans une promenade extra-muros. Chemin faisant, nous passâmes devant les débris fumants de ce qui avait été le logis d'Edward O.... Son ex-propriétaire avait déjà dressé tout près une sorte de wigwam, et, philosophiquement assis sur un monceau d'objets disparates arrachés à la catastrophe, il calculait sans doute ce qu'il faudrait de temps et d'argent pour rouvrir son « hôtel ».

Le lendemain se passa en préparatifs de départ et en visites à l'éminent ingénieur chargé de la création

et de l'entretien de la route à laquelle on a bien justement donné son nom. Grâce à l'obligeance de M. Dawson, je n'eus point à me préoccuper de la question des vivres, dont on est ordinairement obligé de se pourvoir pour ce trajet de neuf à dix jours. Je me bornai donc à l'achat de deux couvertures, indispensables pour camper dans les hangars-abris ou sous la tente. Le soir, en compagnie d'Edward et d'un de ses amis, nous fîmes une promenade en canot qui nous conduisit près du campement d'une famille de Saulteux. Les hommes étaient absents, à la chasse ou à la pêche; femmes et enfants étaient vêtus fort proprement, à l'européenne, et quelques-uns d'entre eux, au teint plus clair, paraissaient être de sang mêlé. Parvenu à plus de trois mille kilomètres de l'embouchure du Saint-Laurent, je n'avais pas encore vu d'Indien revêtu d'un costume qui ne fût pas celui de tout le monde, et les pauvres Saulteux de la baie du Tonnerre étaient les premiers qui ne connussent ni l'anglais



Fort William et bouche de la Kaministiquia. (voy. p. 234.) — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

ni le français. Avis aux amateurs d'émotions et de couleur locale à outrance ! On ne scalpe plus guère que dans les romans édités à Paris, ou dans quelque coin reculé des Rocheuses. Le Nuage-Rouge, l'Aigle à la prunelle flamboyante, et autres guerriers fameux, s'habillent comme le plus vulgaire des émigrants irlandais. Dernièrement même, on a vu un ex-colonel et un ex-général de l'armée confédérée, l'un Creek, l'autre Cherokee pur sang, parcourir les villes de l'Union américaine, et donner aux Visages-Pâles, dans la langue de Shakspeare et de Webster, des conférences fort suivies sur les sujets les plus divers, y compris les affaires indiennes.

XI

De la baie du Tonnerre au lac la Pluie. — La route Dawson. — A travers les bois. — Étymologie et effets physiologiques d'un chemin de corduroy. — Tempérance obligatoire. — Le lac Shebandowan.

Ce n'est pas une mince affaire, même pour une

grande puissance, d'établir une voie de communication sûre et facile à travers plus de sept cents kilomètres d'un pays tourmenté, inhabité, presque entièrement inconnu. Telle est pourtant l'entreprise que le gouvernement canadien a courageusement abordée. En peu d'années, ses ingénieurs ont exploré le réseau inextricable de lacs et de forêts qui s'étend entre le lac Supérieur et les Prairies; ouvert des chemins carrossables à travers les bois, les rochers et les marécages; surélevé par des digues le niveau des nappes d'eau trop peu profondes, et diminué le nombre des rapides et des portages. L'hélice des chaloupes à vapeur et des grands « steamers » a sillonné des eaux qui n'avaient jamais porté que le canot d'écarce de l'Indien ou la barge du voyageur. En un mot, à force d'énergie volontée, de dépenses et d'intelligente obstination, le Canada s'est donné une route qui lui permet de transporter sur son propre territoire ses émigrants, ses soldats et son matériel. Toutefois, si la création de la route canadienne répond à une né-

cessité politique de premier ordre, son parcours est encore loin de présenter toutes les commodités désirables. Aussi les voyageurs pressés, peu épris du pittoresque et des nuits à la belle étoile, préfèrent-ils la voie des Etats-Unis. Depuis que la colonisation du Minnesota a pris le prodigieux essor qui, en vingt ans (1850-1870), a fait passer la population de cet Etat de quatre mille âmes à quatre cent mille, on se rend fort aisément aux établissements canadiens du lac Winnipeg. En restant sur le *Francis Smith* jusqu'à Duluth, j'aurais pu prendre dans cette ville le chemin de fer du *Northern Pacific* dont le terminus était alors Moorhead sur la Rivière Rouge. Après ce trajet de 391 kilomètres « dans les chars » je n'avais plus qu'à franchir sans autre transbordement, en diligence ou en bateau à vapeur à mon choix, les 381 kilomètres qui séparent Moorhead de Winnipeg, la capitale naissante de la jeune province de Manitoba.

A diverses reprises, même avant la confédération des provinces qui forment aujourd'hui le *Dominion*, il avait été question de relier le Canada au territoire alors gouverné par la Compagnie de la baie d'Hudson. En 1857-1859, un ingénieur distingué, M. Dawson, de Trois-Rivières, fut chargé d'une exploration qui le conduisit du Fort William jusqu'à la grande rivière Saskatchewan, tributaire du lac Winnipeg. Ce ne fut toutefois que dix ans plus tard, alors que se négociait la cession du Nord-Ouest à la confédération canadienne, qu'on s'occupa sérieusement de mettre à profit les données recueillies par M. Dawson. Chargé de déterminer l'axe définitif et d'en diriger l'exécution, cet ingénieur déploya la plus grande activité, et pour donner une idée des résultats qu'il obtint, il suffira de rappeler qu'en 1870 la petite armée du colonel Wolseley mit trois mois à se rendre de Thunder Bay à Fort Garry, tandis qu'un corps expéditionnaire envoyé dans l'automne de 1871 pour protéger la province de Manitoba contre l'éventualité d'une tentative d'invasion féniennaise, put effectuer le même trajet en trois semaines, grâce aux travaux accomplis en un an et demi sous la direction de M. Dawson. La route si rapidement et si habilement ouverte ne pouvait avoir de meilleur parrain que son créateur : aussi n'est-elle connue et désignée dans tout le Canada que sous le nom de « route Dawson ».

Le mardi 26 août, de grand matin, je quittai Thunder Bay en compagnie d'un Canadien-Français, M. de Hertel, envoyé par le gouvernement fédéral pour accompagner un envoi de cadeaux de toute espèce destinés aux Indiens Saulteux de la rivière de la Pluie avec lesquels on devait prochainement conclure un traité. Notre véhicule était une légère voiture, simplement recouverte d'une bâche en toile, et traînée par deux vigoureux trotteurs. Parvenus en haut de la côte à laquelle est adossé le village, nous nous engageâmes aussitôt dans les bois. Des deux côtés de la route l'incendie s'exerça ses ravages, et le sol est couvert au loin de framboisiers sauvages qui repoussent vigoureu-

sement sur les cendres. A perte de vue la contrée présente l'aspect peu séduisant d'une forêt de grandes perches, bariolées de blanc et de noir par l'action successive de la pluie et du feu, et s'élevant au-dessus d'un tapis vert d'herbes et d'arbrisseaux. Le sol paraît léger, un peu ferrugineux, et, jusqu'à 30 ou 40 kilomètres de la baie du Tonnerre, on prétend qu'il se prête assez bien aux travaux agricoles. Il y aurait aussi une excellente lisière de terres d'alluvion le long de la rivière Kaministiquia ; mais ces étendues cultivables sont bien peu de chose à côté des immenses surfaces rocheuses qui les entourent. Elles n'en acquerront pas moins une grande valeur lorsque les progrès de l'exploitation des mines auront attiré dans cette région une nombreuse immigration d'ouvriers. N'avons-nous pas d'ailleurs dans des cantons de la Savoie, de l'Aveyron, de la Lozère, de la Haute-Loire, des milliers de paysans qui disputent le produit de quelques hectares à un climat tout aussi rigoureux, à un sol plus ingrat, sans avoir devant eux, comme les futurs colons de cette partie du Canada, l'espace, la perspective d'une plus-value presque immédiate, des débouchés qui iront chaque jour s'agrandissant ? Le rapide accroissement de la richesse et de la population ne saurait faire l'objet d'aucun doute dans un pays destiné à devenir aussi célèbre pour les métallurgistes que le Hartz et la Cornouaille.

De Thunder Bay à la tête du lac Shebandowan, où finit la route de terre, il y a quarante-cinq milles (soixante-douze kilomètres). Durant la majeure partie de ce trajet nous ne faisons guère que gravir et descendre des côtes parfois très-raides. Toutefois les montées excèdent les descentes, car, arrivés à la fin de l'étape, nous nous serons élevés de huit cents pieds environ au-dessus du lac Supérieur. La route n'est point ferrée avec du cailloutis comme nos chemins d'Europe ; on a été forcé de l'établir sur des traverses en bois, surtout dans les marécages et les terrains sablonneux. C'est ce que les Anglais appellent — sans doute d'après quelque vieille expression normande — un chemin de « corduroy », ce qui signifie clairement « cœur de roi ». Je ne sais si les monarques se distinguent invariablement des autres mortels par la dureté du « viscère creux » que le sentiment populaire, en dépit des dénégations de la science, persiste à regarder comme le siège de la sensibilité ; mais, à coup sûr, ce devait être un abominable tyran celui dont le cœur fut pris pour symbole de ces chemins ultraprimitifs. Lorsque par malheur — et cela arrive souvent — la mince couche de terre sablonneuse qui est censée égaliser la surface et remplir les intervalles des traverses mal équarries, a été balayée par le vent ou emportée par la pluie, il faut se résigner à subir la secousse des plus formidables cahots répétée cinquante fois par minute. Les ressorts de la charrette grincent, gémissent et résistent à grand-peine à cet ébranlement continu, dont souffre encore davantage, hélas ! le patient juché en expiation de ses péchés sur



Les bords de la Kaminiatiquia. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

la moins remboursée des banquettes. Il n'est pas d'admiration passionnée de la nature qui puisse résister pendant neuf heures d'horloge à un pareil ballottage. A peine noterai-je quelque site pittoresque entrevu de temps à autre ; le passage sur deux ponts de bois à la fois solides et élégants jetés sur la Kaministiquia et son affluent la Mattawin, rivières dont les nombreux rapides font écumer les eaux noires ; les deux relais où, tout en reposant nos membres endoloris, nous faisons à la hâte un repas de porc salé et de pommes de terre avec l'accompagnement obligé de thé chaud, prélude du régime auquel nous allons être assujettis jusqu'à notre arrivée à Winnipeg. Plus de vin, plus de whisky ! Nous sommes entrés pour tout de bon dans les domaines du « teatotalism » et de la tempé-

rance obligatoire. Rendons cependant justice au gouvernement canadien : sur un si long parcours il eût été bien difficile de faire observer par l'emploi de mesures ordinaires la loi qui défend de vendre aux Indiens toute espèce de boisson enivrante. Or chacun connaît l'effet ordinaire de l'« eau de feu » sur les Peaux-Rouges. Des conflits sanglants étaient à redouter. On a donc pris un moyen radical : celui d'interdire l'usage et le transport des spiritueux tout le long de la route Dawson. Le résultat de cette prohibition a parfaitement répondu aux espérances. Les « voyageurs » et travailleurs transportés dans la contrée pendant la saison d'été au nombre de deux à trois cents, la plupart sans arme aucune, ont tranquillement vaqué à leurs occupations au milieu de bandes



Station à l'extrémité méridionale de la Shebandowan. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

d'Indiens armés jusqu'aux dents et dix fois plus nombreux.

A quatre heures du soir, nous atteignons enfin le lac Shebandowan. Une habitation spacieuse et commode sert de station et de dépôt pour les émigrants de passage. Non loin de là quelques Saulteux ont dressé leurs « loges », tandis que deux ou trois cabanes en bois, remplies de marchandises de toute sorte à l'usage des civilisés et des sauvages, font présager, dans leur modestie embryonnaire, que le temps

n'est plus éloigné où le Dieu-Commerce prendra possession du pays. L'employé préposé à la station, le « Boss du chantier », comme on l'appelle, nous fait le plus cordial accueil, et bientôt, grâce à un bain dans les eaux tièdes du lac, nous nous débarrassons à la fois de la fatigue et de la poussière du chemin.

H. DE LAMOTHE.

(La suite à la prochaine livraison.)



l'ortage de la rivière Kashabowie (voy. p. 212).

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE¹.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI (suite).

Le pays des lacs. — Barges et locs. — Équipage multicolore. — Séjour à Kashabowie. — Rencontre d'un Écossais francisé et d'un Parisien. — Naufrage comique. — La Hauteur des Terres et la frontière d'Ontario. — Lacs des Mille-Lacs. — Lacs et portages. — Les « brûlots ». — Un second Parisien. — Traversée nocturne. — Contre-temps. — La rivière Maligne. — L'auteur en danger. — Le saut des rapides. — Chansons de « voyageurs ». — Séparation.

Nous entrons ici dans une des plus singulières régions du monde entier, région qu'on pourrait appeler à bon droit « le pays des lacs ». Les indications sommaires fournies par les cartes ne sauraient donner qu'une idée fort imparfaite du nombre de ces nappes d'eau douce, qui, s'étendant des deux côtés de la « Hauteur des Terres », déversent leur trop-plein dans les bassins du Saint-Laurent et de la rivière Winnipeg. Les cartes ne marquent, en effet, que les lacs qui se rencontrent sur les différents itinéraires reconnus ou levés à diverses époques par des « partis » d'explorateurs : elles en omettent une infinité d'autres, fréquentés des seuls Indiens, qui par leur moyen sillonnent le pays dans toutes les directions sans se laisser arrêter par les rapides, les chutes ou la séparation des bassins. Ils sautent les rapides dans

leurs légères embarcations d'écorce, contournent les chutes trop redoutables par un « portage » latéral, généralement très-court, et franchissent les lignes de falte qui s'interposent entre deux lacs voisins par d'autres portages ouverts sur les points fixés par l'expérience et la tradition. Canots et bagages sont alors transportés à travers bois, sur les épaules des navigateurs. Dans ce pays semi-aquatique, la recherche d'un portage avantageusement situé acquiert toute l'importance que prendrait ailleurs la découverte d'un gué de rivière. Seulement, ici la route c'est l'eau, le véhicule c'est le canot ; et c'est la terre qu'il faut en quelque sorte traverser à gué. « Ici, comme le dit M. Dawson dans un de ses rapports, chaque rivière, chaque ruisseau a ses lacs. Qu'il aille dans quelque direction que ce soit, l'explorateur en franchissant une colline est sûr de tomber sur un lac. Il y en a tant qu'il serait difficile de décider s'il ne vaut pas mieux décrire

1. Suite. — Voy. t. XXX, p. 97, 113, 129 ; t. XXXV, p. 225.

le pays comme un immense lac parsemé de crêtes de terre, que comme une terre entrecoupée d'eau. Un fait remarquable, particulier à cette région, c'est que les cours d'eau n'y sont point sujets à des crues subites ou considérables. Cette circonstance très-favorable est due en premier lieu aux lacs, qui, servant de réservoirs, s'élèvent tranquillement pendant la crue des eaux, pour s'abaisser ensuite avec la même lenteur. Elle est également due à la nature du pays, qui est en général fortement boisé. La quantité annuelle de pluie est excessive; aussi les cours d'eau contiennent-ils un volume très-considérable comparativement au bassin qu'ils égouttent. »

Pour établir entre le lac Shebandowan et le lac des Bois une voie navigable sans transbordement, il ne faudrait pas moins de 135 à 140 mètres d'écluses. On a renoncé pour le moment à exécuter ce dispendieux travail, au moins en ce qui concerne la première moitié du trajet, qui est aussi la plus accidentée et s'étend jusqu'au lac de la Pluie. Sur toute cette section on s'est contenté d'élever des digues au débouché de certains lacs, afin d'avoir un fond suffisant pour les grosses « barges » de quatre à cinq tonneaux. A chaque portage, des voitures transbordent le chargement d'un lac à l'autre, et sur chacune de ces nappes d'eau par des portages on a transporté une petite chaloupe à vapeur, un « tug-boat », ou, comme disent les Canadiens-Français, un *toc* qui peut remorquer à la fois jusqu'à cinq ou six lourdes embarcations.

C'était une chaloupe de ce genre qui nous attendait à l'embarcadère du lac Shebandowan. Le mécanicien-chauffeur était un nègre de la plus belle eau, égaré, je ne sais comment, dans ces régions peu tropicales; grand et solide gaillard d'ailleurs, bien découplé, passionné pour la musique, et paraissant aimer le mot pour rire. Parmi les payeurs et canotiers des barges il y avait des Saulteux, des Iroquois, des Canadiens-Français et un ou deux Anglais.

La traversée du lac, longue d'environ trente kilomètres, se fit rapidement. et nous arrivâmes d'assez bonne heure au petit portage de Kashabowie (en français Kachibouais); mais, au lieu de continuer mon chemin sans désespérer, je me laissai persuader de passer la journée entière en compagnie du jeune chef de la station, M. Mackenzie. Malgré son nom écossais, mon hôte, originaire de Trois-Rivières et ex-zouave pontifical, se considérait lui-même comme un Franco-Canadien pur sang. Il en avait les sentiments, et surtout les antipathies, au point de paraître parfois un peu chauvin. Je rencontrai également à Kashabowie un charpentier parisien, nommé Jacques V..., émigré l'année précédente au Canada, et que je devais retrouver un mois et demi plus tard à Manitoba, où il est venu s'établir définitivement. Il paraissait fort content de son sort et se promettait de faire venir de France quelques-uns de ses amis. Ce jour-là fut aussi marqué par deux bains froids, l'un pris dans toutes les règles et troublé seulement par l'attaque de quelques

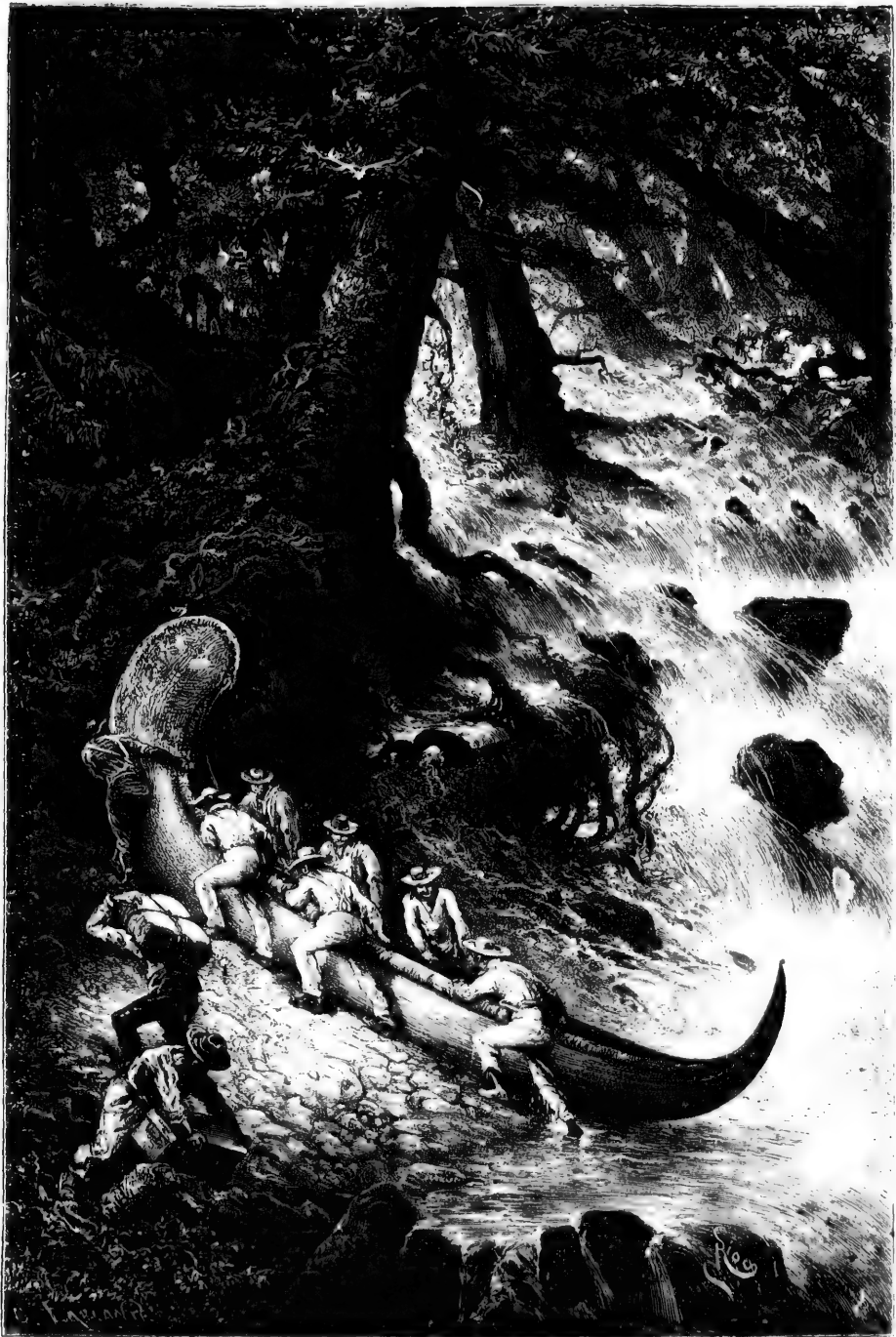
sangues faméliques; l'autre involontaire, et dont ma maladresse fut la cause. M. Mackenzie, voulant me faire goûter les plaisirs d'un sport nouveau pour moi, m'avait proposé une promenade en canot d'écorce. Peu familiarisé avec l'équilibre de ce léger esquif, je m'étais à peine installé au fond, qu'un mouvement trop brusque fit chavirer navire et passerager dans des eaux heureusement fort peu profondes, d'où je sortis ruisselant des pieds à la tête, faisant écho d'assez mauvaise grâce aux éclats de rire de mes hôtes.

Le 28 août, au matin, M. de Hertel, M. Towers, le second ingénieur de la route Dawson, et moi, nous quittons la station de Kashabowie dont le portage n'a qu'un kilomètre de long, et retrouvons de l'autre côté, sur le lac du même nom, un nouveau toc et de nouvelles barges. Après une traversée de 13 kilomètres environ, se présente un nouveau portage, celui de la Hauteur des Terres, à peu près aussi court que le précédent. Ici nous quittons définitivement le bassin du Saint-Laurent, dont nous franchissons la ligne de faite à 545 mètres d'altitude. Nous quittons en même temps la province d'Ontario, dont la frontière suit la ligne de partage des eaux. Ce point toutefois est contesté pour la région que nous venons de traverser, en vertu d'une vieille charte française qui donnait pour limite occidentale au Canada le prolongement du méridien passant au point de jonction de l'Ohio et du Mississipi, sur l'emplacement actuel de Cairo. Ce méridien partagerait en deux la baie du Tonnerre, dont la portion occidentale, avec Fort William, appartiendrait au territoire du Nord-Ouest.

Chemin faisant, M. Towers me montre, à quelques pas de la route, une jolie petite source, tête du premier ruisseau que nous voyons couler dans la direction nouvelle, et chacun de nous boit une gorgée d'eau claire et fraîche, puisée à l'origine de l'un des tributaires de la baie d'Hudson, et, par elle, de l'immense bassin de l'océan Glacial arctique. Puis nous naviguons sur un lac semé d'îles verdoyantes qui le découpent en mille petites nappes d'eau : d'où le nom très-français de lac des Mille-Lacs.

Trois heures et demie de navigation sur ce charmant bassin nous ont fait avancer de trente kilomètres. Nous nous arrêtons ensuite au portage Baril, long de 400 mètres à peine, et entouré de monticules assez élevés. Sur le lac Baril (13 kilomètres) nous retrouvons les étroits chenaux, les défilés entre deux murailles de roches moussues et d'arbres verts gracieusement éclairés par le soleil couchant. Mais, pourquoi ne pas l'avouer ? l'éternelle combinaison d'un ciel bleu, d'eaux couleur d'ambre et de toutes les teintes vertes finit à la longue par engendrer l'indifférence.

Nous passons sous la tente, au petit portage Brûlé, la nuit du 28 au 29, non sans faire ample connaissance avec messieurs les « brûlots », ces imitoyables moustiques de l'Amérique septentrionale, qui, en dépit de la latitude, se montrent aussi sanguinaires que leurs congénères sénégalais. Le lendemain nous



Portage d'un canot (voy. p. 241).

traversons le lac Windegoostigon (30 kilomètres), le portage Français, les lacs Français et Kaogassikok réunis en une seule section navigable de 25 kilomètres au moyen d'une digue de onze pieds d'élévation, enfin le portage des Pins, où je rencontrai encore un Parisien, Ferdinand L^{...}, jeune ouvrier mécanicien, fort satisfait des résultats d'une campagne pendant laquelle il avait déjà pu économiser un millier de francs, somme qu'il comptait bien doubler avant le printemps suivant, pour s'établir ensuite à son compte dans quelque localité du Canada. Après le portage des Pins vint le petit lac des Pins, long seulement de 2500 mètres, puis le portage des Deux-Rivières. Après le diner, nous décidâmes de franchir pendant la nuit le lac de l'Esturgeon, long de 25 kilomètres.

D'abord tout sembla marcher à souhait. La nuit était tiède et sans brise; notre petit remorqueur, chauffé de bois résineux encore vert, lançait bruyamment dans les airs une gerbe d'étincelles qui lui faisaient un superbe panache de feu. Les mille lucurs de ce feu d'artifice à jet continu se reflétaient dans les eaux tranquilles et prenaient des formes fantastiques aux arbres du rivage. Que durent penser les pauvres Saulteux lorsque, pour la première fois, ils virent un de ces convois infernaux tracer sur leurs lacs un sillage enflammé? Combien de conjurations adressèrent-ils au Grand Manitou, dans la loge de Médecine? Aujourd'hui ils sont les premiers à profiter du nouveau mode de transport: on ne leur refuse presque jamais une petite place gratuite dans quelque une des embarcations traînées par le « cracheur de feu ».

La digue qui doit rehausser le niveau du lac n'était pas achevée, les eaux étaient basses, et bientôt nous nous trouvâmes arrêtés dans une sorte de marais couvert de riz sauvage (*Zizania aquatica*), où nos canotiers furent obligés de se mettre à l'eau jusqu'à mi-corps pour dégager les embarcations. A peine sortis de ce mauvais pas, un accident arrivé à la machine du toc nous force à atterrir et à camper dans les bois. Le domestique de M. Towers, un Iroquois, dresse rapidement la tente, après avoir allumé un feu de branches de sapin destiné à éloigner les « brûlots », de cuisante mémoire. Le lendemain matin, nous repartons, tant bien que mal; mais après 4 à 5 kilomètres, crac! voilà le remorqueur arrêté: c'est l'histoire de la nuit qui recommence. Cette fois, nous relâchons sur un petit flot rocheux couvert de *blueets* (*Blueberries*, *Vaccinium Canadense*), petites baies couleur de raisin noir, qui figurent avec honneur sur les meilleures tables du Canada. Enfin, après une réparation provisoire, nous arrivons, non sans peine, au portage de la rivière Maligne, où l'on décide de passer le reste de la journée, ainsi que celle du lendemain dimanche.

La rivière Maligne mérite à tous égards le nom que lui ont donné les vieux voyageurs: elle a des courants, des remous, des tourbillons d'autant plus perfides, qu'en certains endroits la surface semble d'un

calme plus parfait. Sans un brave homme de charpentier qui me cria à temps d'éviter un endroit dangereux vers lequel je nageais en toute confiance, mon voyage se terminait brusquement, le dernier jour du mois d'août 1873, et ces mémorables incidents fussent restés à jamais ignorés des nombreux lecteurs du *Tour du Monde*. Je jurai de ne plus me laisser prendre au sourire trompeur des eaux courantes.

A l'heure où j'écris ces lignes, la malencontreuse rivière doit avoir été domptée par l'érection, à son débouché dans le lac Lacroix, d'une digue de dix-sept pieds de haut, destinée à faire disparaître battures, courants et rapides.

Nous partîmes sans toc, en barge, du portage de la rivière Maligne. La barge ne vole pas sur les eaux comme le canot d'écorce; il ne faut pas moins de douze ou quinze hommes pour la traîner sur les portages, mais d'habiles rameurs savent tout aussi bien la diriger au milieu des rapides, et le patron la fait manœuvrer avec une aisance surprenante à l'aide de l'énorme rame qui lui sert de gouvernail. Sur la rivière Maligne, nous eûmes à sauter successivement cinq ou six de ces rapides. Après un moment de descente sur un plan incliné dont la pente semble d'abord n'altérer en rien la netteté du miroir liquide, on entre dans une zone légèrement houleuse, bientôt suivie d'énormes bouillons. Un coup de rame maladroit, un mouvement inconsideré, et nous allons nous briser contre quelque une de ces roches que blanchit au-dessous de nous l'écume du rapide. Mais non, la proue fend d'aplomb le milieu de la veine recourbée du « saut »; une sensation indéfinissable, un haut-le-cœur qui a la durée d'un éclair, nous donne conscience à la fois de la hauteur de la chute et de la vitesse de la descente. Parfois la barge rase l'écueil de si près qu'on croirait entendre le frottement de la carène. Arrivé au bas de sa course et suivant son impulsion première, elle plonge un instant, au point d'embarquer quelques paquets d'écume, enlevés à la crête des plus formidables bouillons, mais aussitôt elle se relève et suit le fil du courant avec la vélocité d'une flèche, jusqu'à ce que la résistance d'une eau plus tranquille vienne enfin modérer son allure.

A partir du lac Lacroix ou Néquaquon, où la Maligne tombe par deux jolies cascades d'une dizaine de pieds, la route des canots détermine la ligne frontière entre le Canada et les Etats-Unis. Nous y retrouvons un « tug-boat » et nous faisons encore 27 kilomètres jusqu'au portage Néquaquon, le plus long de toute la route. Il a 4400 mètres sur un sol marécageux où croissent des épinettes au sombre feuillage. A notre approche, de jolis écoreuils s'élancent d'un bond au plus épais des fourrés. Je note ce fait, car dans ce voyage de dix jours sur des lacs entourés de forêts je n'ai aperçu d'autres quadrupèdes indigènes que quelques oursours enchaînés à la porte des stations.

Nous traversons de nuit le lac Namikan ou Nameukan, long de 25 kilomètres, au son de ces naïves

chansons de « voyage » dont le rythme se marie si bien au mouvement des rames. Ne leur demandez ni rimes riches, ni jeux d'esprit, ni saillies à la mode, non plus que les combinaisons d'une musique savante, à ces chansons vieilles peut-être de deux siècles. En dépit des altérations qu'elles ont subies en passant de bouche en bouche, il ne serait pas impossible de découvrir leur parenté avec quelque air rustique encore bien connu dans nos campagnes normandes ou poitevines. Elles n'en font pas moins plaisir à entendre, sur les lacs et les rivières de l'Amérique du Nord, à plus de mille lieues

de la patrie. Les intrépides chasseurs canadiens les chantent jusqu'au bord des eaux glacées du majestueux Mackenzie, dans les passes des Rocheuses, sur les rivières du Labrador. Longtemps encore elles seront répétées par les échos du haut Missouri, de la Saskatchewan et des innombrables tributaires du fleuve Saint-Laurent. Elles ont inspiré courage et vigueur aux premiers explorateurs de ces immenses régions, à ces hommes de fer, qui, si la France eût su les soutenir, eussent donné à notre race l'empire du Nouveau-Monde!

A dix heures du soir, nous arrivâmes aux chutes de



Descente d'un rapide sur la rivière Maligne.

la Chaudière (Kettle Falls), où se termine la première section de la route Dawson.

XII

Départ de Kettle Falls. — Un troisième Parisien. — Le lac la Pluie. — Fort Francis. — M. Pethers, agent des affaires indiennes. — Une région agricole. — Défrichements préhistoriques. — Maquillé et court vêtu. — La rivière la Pluie. — La zone fertile. — Les Saulteux des bois. — Petites misères de la vie en canot. — Hungry Hall. — Le lac des Bois. — Un phénomène de coloration des eaux. — Métis orcédiens. — Euphonie de l'idiome chippewa. — Superstitions indiennes. — L'Angle Nord-Ouest. — Vilain pays, vilain temps, vilaine route. — Maskox et chaussées. — La rivière aux Bouleaux. — M. Renan et les langues américaines. — La rivière Tête-Blanche. — La

commission des frontières. — Yankee tricks. — Influence de la pêche au saumon sur les destinées d'un grand peuple. — La dernière étape. — Le supplice de la charrette. — L'entrée des Prairies. — Français de France et Français « sauvages ». — La pointe des Chênes. — Un cinquième élément. — Arrivée à Saint-Boniface.

Arrivés à dix heures du soir à Kettle Falls, nous en partîmes de si bon matin qu'il me fut impossible de donner un coup d'œil à la chute dont le portage a pris le nom. Je dus également renoncer à voir un troisième Parisien qui remplissait à cette station les modestes mais utiles fonctions de cuisinier. Vu le peu de variété des denrées alimentaires en usage sur la route Dawson, il ne devait pas avoir, à vrai dire,

beaucoup d'occasions de déployer ses talents, et je suppose que son amour-propre en souffrait cruellement. Quant à la « Chaudière » du lac la Pluie, elle est loin d'égaliser ses sœurs de Québec et d'Ottawa; elle tombe d'une modeste hauteur de neuf à dix pieds seulement, et le portage de 300 mètres qu'elle nécessite se trouvera bientôt supprimé par la construction d'une écluse. Avec le petit canal qu'on se propose d'établir au Fort Francis, on aura alors, du portage Népouquin à l'extrémité nord-ouest du lac des Bois, une ligne de 290 kilomètres de navigation continue.

Nous fîmes lestement 80 kilomètres dans la matinée du 2 septembre sur le lac de la Pluie, dont les bords sont généralement bas, rocheux et maigrement boisés. La plupart des nombreuses baies que forme cette vaste nappe d'eau sont couvertes de ce riz sauvage dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler l'existence sur le lac de l'Esturgeon. Cette utile et curieuse plante, connue des « voyageurs » canadiens-français sous le nom très-mal approprié de *folle avoine*, ne se trouve sur le territoire britannique que dans le district que nous venons de traverser, et jusqu'au lac des Bois. Mais elle existe en abondance dans les innombrables lacs des régions similaires du Minnesota et du Wisconsin. De son grain on fait un excellent potage et sa tige est aujourd'hui employée en grand dans la préparation du papier; elle rend une proportion de pâte supérieure à celle qu'on obtient de l'alfa.

Un peu au-dessous de l'endroit où le lac la Pluie se décharge dans la rivière du même nom par la « Grande Chute », haute de 8 à 9 mètres, se trouve le fort Francis, ancien poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. Un agent des affaires indiennes y a sa résidence. En arrivant je fus parfaitement reçu par deux Canadiens-Français employés au fort, qui me présentèrent à M. Pethers, l'agent en question, et j'appris de lui avec grand plaisir que nous allions faire route ensemble jusqu'à Winnipeg.

Du lac des Mille-Lacs au lac la Pluie nous sommes descendus d'environ cent mètres, altitude bien faible pour justifier la notable différence de climat que tous les observateurs s'accordent à constater entre ces deux points. C'est qu'après la Grande Chute, rochers et collines disparaissent pour faire place à un riche sol d'alluvion qui s'étend sur les deux rives de la rivière la Pluie. Aux environs du fort on revoit pour la première fois depuis la baie du Tonnerre des bâtiments de ferme et des bestiaux dans les champs. Il semble même que cette région ait été autrefois cultivée. « Ça et là, dit M. Dawson, on y rencontre d'anciens défrichements faits par une race dont il ne reste pas de traditions. »

Au moment du départ, de nombreux sauvages viennent prendre congé de M. Pethers, et parmi eux on me montre Blackstone, l'orateur des Saulteux, un gaillard dont la peau rouge a, paraît-il, quelque chose de l'étoffe dont on fait les bons avocats. Pour la première fois je vois à cette conférence apparaître la

« peinture » indienne dans tout son lustre traditionnel. Le vermillon, le noir de fumée et le bleu d'azur forment des lignes décoratives de l'effet le plus drôle sur la physiologie cuivrée de quelques-uns de nos visiteurs. Je me rappelle notamment un chef, coiffé d'un chapeau européen à larges ailes, sur lequel se balançaient orgueilleusement trois ou quatre plumes disposées en éventail. Sa face était outrageusement barbouillée de couleurs, mais son costume, beaucoup moins brillant, se bornait à un demi-pantalon et une chemise. Je dis un demi-pantalon, car tout le fond de l'« inextimable » vêtement avait été soigneusement découpé d'après un usage général parmi les tribus non encore converties aux principes modernes d'habillement. Il est juste d'observer que les plus flottants de la chemise cachaient à peu près cette fâcheuse lacune. Somme toute, nos Chippewas de Fort Francis, sans s'être européanisés comme ceux que nous avons rencontrés à la baie du Tonnerre, ont juste assez emprunté au costume des blancs pour se rendre disgracieux tout en restant malpropres. Ce n'est pas encore là que nous apercevrons l'Indien de nos rêves.

De Fort Francis au Long Sault sur la rivière la Pluie, il y a 56 kilomètres, et pour la dernière fois nous dûmes nous servir de barges remorquées par un toc.

La rivière la Pluie est un fort beau cours d'eau, digne de servir de frontière entre deux grandes nations. Elle a près de quatre cents mètres de largeur moyenne. Ses rives, où les arbres à feuilles caduques, ormes, tilleuls, chênes, hêtres, bouleaux et trembles, se rencontrent plus fréquemment que les conifères, n'ont plus rien de l'aspect un peu sévère et monotone de la région précédente. Pendant 120 kilomètres, de Fort Francis au lac des Bois, on s'imaginerait volontiers côtoyer un parc seigneurial aux massifs artistiquement disposés. Pour ne parler que du côté canadien, il y a là, sur une longueur de 160 kilomètres, le long de la rivière et de la partie sud-est du lac des Bois, une lisière d'alluvions comparables à ce que la vallée du Saint-Laurent a de plus beau. C'est au bas mot 100 000 hectares de première qualité que renferme ce district, au cœur d'une région dont le sol, généralement rebelle à la culture, recèle en revanche d'immenses richesses minérales.

Mais avant d'arpenter les terres, de les allotir et de les concéder, une précaution était indispensable, ne fût-ce que pour assurer la sécurité des futurs établissements. Il fallait obtenir des Indiens la cession de leurs droits sur les terrains convoités, et c'est dans ce but qu'on se préparait à conclure le traité dont j'avais tant entendu parler depuis mon départ de Thunder Bay.

Pendant les quatre jours que je voyageai en compagnie de M. Pethers, je recueillis de sa bouche une foule de détails intéressants sur les mœurs et habitudes des sauvages de son agence. Mieux que personne il pouvait me donner des notions exactes sur ses ad-

ministres. Avant d'entrer dans les affaires indiennes, il avait été vingt-trois ans au service de la baie d'Hudson; Anglais d'origine, il est arrivé à parler avec la plus grande pureté plusieurs langues indigènes. Il s'exprime également fort bien en français avec l'accent et les intonations des « voyageurs » franco-canadiens, les seuls professeurs qu'il ait jamais eus.

Les limites de son agence s'étendent fort loin au nord, jusqu'au *Lac Seul*, dans une région encore fort peu explorée. Le chiffre total des différentes « bandes », tous Chippewas ou Saulteux des Bois, s'élève dans ces limites à un peu plus de trois mille individus. Depuis longtemps ils paraissent ne pas augmenter et ne pas diminuer non plus. Les pertes des mauvaises années



Chasseur canadien (voy. p. 246).

sont à peu près compensées par le gain des autres, et les guerres meurtrières qu'ils faisaient jadis aux Sioux ont entièrement cessé depuis que les blancs ont éloigné ces derniers des territoires de chasse qu'ils possédaient dans le Minnesota.

Avant la création de la route Dawson, les seuls blancs avec qui les Saulteux des bois eussent quelques rapports étaient les employés de la Compagnie de la

baie d'Hudson, dont les postes étaient ouverts à leurs vieillards et à leurs infirmes. La chasse, la pêche, la récolte du riz sauvage et quelques cultures de maïs dans les flots du lac des Bois appelés les « Jardins » suffisaient à assurer leur existence. Mais quelques-unes de ces ressources sont parfois bien précaires. Ainsi le principal gibier de la contrée est le lièvre ou lapin d'Amérique (*Lepus americanus*). Ce petit ron-

geur abonde périodiquement dans tout le Nord-Ouest, il s'y trouve parfois en quantité prodigieuse. Il ne faut pas être un bon chasseur pour en abattre une centaine en un jour à coups de fusil; et au lacet on dépasse de beaucoup ce chiffre. Mais un fait singulier, c'est qu'il disparaît à peu près complètement de temps en temps, et, après ces disparitions presque totales, il se multiplie de nouveau, augmentant en nombre pendant une période de trois ou quatre années; c'est l'abondance pendant un même laps de temps, puis de nouveau la disparition. Le lièvre d'Amérique est de tout point inférieur comme taille

et comme goût à nos lièvres d'Europe; sa fourrure sans solidité n'a aucune valeur commerciale: cependant les Indiens en tirent à la fois leur nourriture et leurs vêtements. Après avoir mangé la chair, ils divisent la peau en petites lanières qu'ils enlacent et tissent à la manière des étoffes, et se font ainsi des couvertures et des vêtements extrêmement chauds. Dans l'automne de 1868, ces précieux animaux disparurent presque entièrement depuis les montagnes Rocheuses jusqu'au Labrador; dans le pays des Saulteux, ils furent, suivant l'expression de M. Dawson, littéralement balayés de la surface de la terre. Lors de l'hiver de



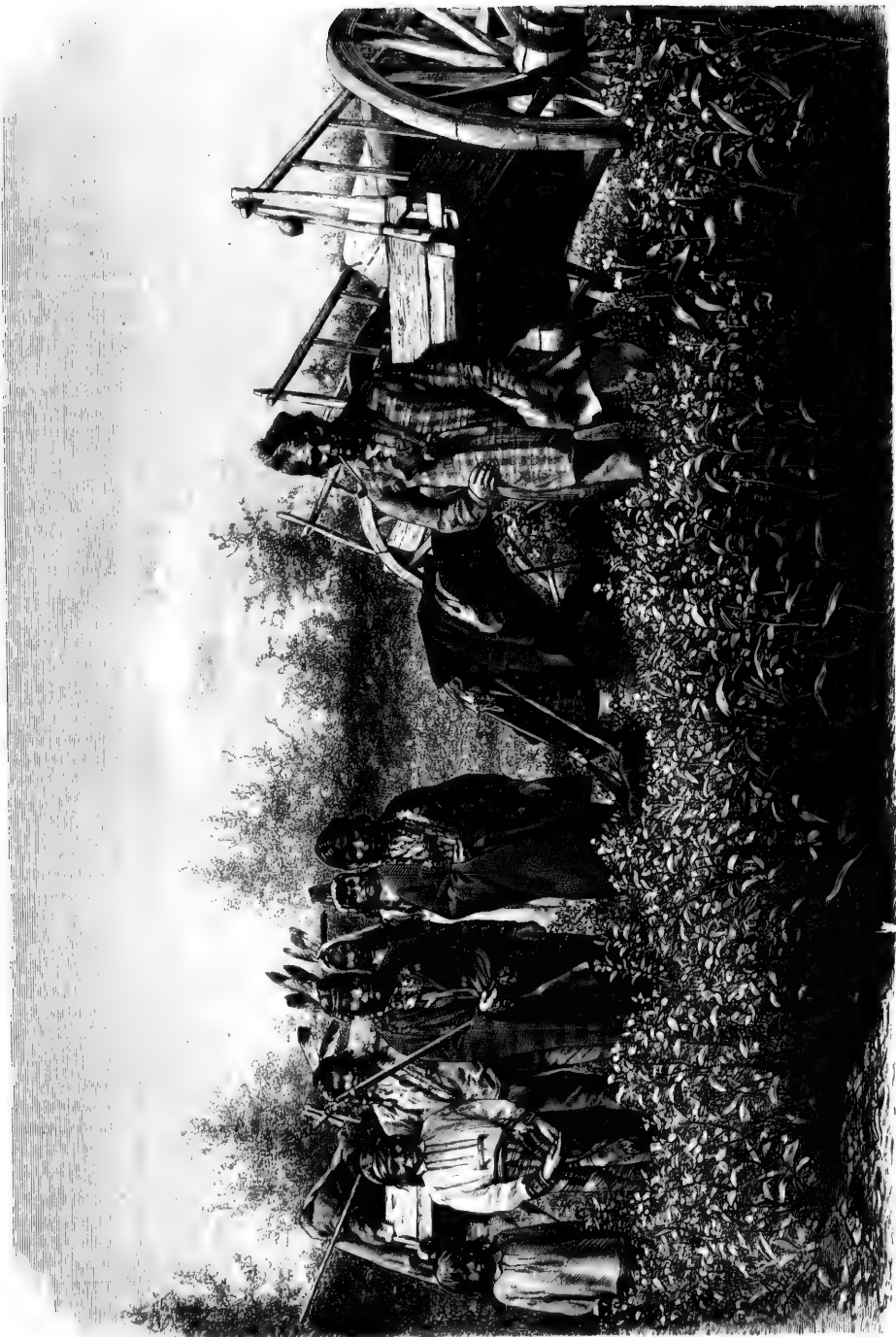
Indiens Saulteux (voy. p. 246).

1870-1871, ils n'avaient pas encore reparu en nombre suffisant; malgré les secours qu'apporta aux sauvages l'établissement de la route du lac des Bois, sur laquelle on en employa un grand nombre, on vit en maint endroit des enfants indiens, couverts seulement d'une mince guenille, marcher pieds nus dans la neige profonde, par des froids de trente à quarante degrés centigrades. Il en résulta une effrayante mortalité chez ces petits êtres, et cette année, si malheureuse pour nous, fut aussi « l'année terrible » des pauvres Saulteux.

Vers la même époque, et à quatre cents lieues de là, la colonie de métis ou « Bois-Brûlés » français,

établie à Saint-Albert, près du fort Edmonton — celle que le capitaine Butler, dans son très-beau livre *The Great Lone Land*, appelait « la petite France de la Saskatchewan », — était ravagée par la petite vérole, qui enleva près du tiers de ses habitants — trois cents sur un millier. — Le capitaine Butler a consacré une page touchante à ce désastre, qui frappait la mission au moment où lui-même apportait aux missionnaires, presque tous « Français de France », la désolante nouvelle des malheurs de la patrie.

Le 2 septembre au soir, tandis que tout en devisant nous descendons le cours de la rivière la Pluie, le temps, qui, depuis Collingwood, s'était constamment main-



Indians Chippewas (vol. p. 267).

tenu au beau fixe, se gâte tout à coup; et bientôt une forte pluie d'orage, nous trempant jusqu'aux os, vient justifier le nom donné jadis à la rivière par quelque ancien explorateur, victime probablement d'une ou de plusieurs mésaventures du même genre. Nos embarcations n'étant point recouvertes, on se fait un abri de tout ce qui tombe sous la main. Au milieu du désarroi général, l'auteur parvient à retrouver enfin au fond du canot, dans un paquet de couvertures, un vieux parapluie emporté par mégarde en quittant Montréal, mais dont l'exhibition en cette circonstance provoque des cris d'admiration et d'envie. Plein d'un juste orgueil, il l'arbore triomphalement au-dessus de sa tête; mais le vent, entrant en lice à son tour, le force bientôt à capituler, à mettre bas son arme défensive et à subir le sort du commun des martyrs. Mes vêtements de toile se collent au corps, mon chapeau de paille déformé devient une gouttière, les couvertures percées en mille endroits par les étincelles des tug-boats se montrent absolument impuissantes à me préserver de l'averse. Aussi, par moments, il me prend des tentations furieuses de sauter à l'eau, de me faire remorquer en saisissant quelq. cordage et d'éviter ainsi par un procédé qui, pour être renouvelé d'un personnage proverbial, n'en est pas moins quelquefois plus rationnel qu'il n'en a l'air, l'effet agaçant de ces douches pénétrantes versées à pleins seaux.

Pendant ce malencontreux incident nous franchissons encore deux rapides, le « Manitou » et le « Long Sault », tous deux bien modestes — le dernier surtout — en comparaison de ceux de la Maligne. Un vapeur de force moyenne pourrait les remonter facilement, n'étaient les roches qui encombrant le passage du Long Sault et qu'on doit faire prochainement disparaître. Le Long Sault dépassé, nous arrivons à l'endroit où nous attend le gros vapeur du lac des Bois.

La journée du 3, sur ce gros steamer, fut la dernière de notre voyage par eau et la première, depuis Shebandowan, où nous n'eussions pas à subir l'ennui des portages. Nous fîmes d'une seule traite 144 kilomètres, dont 56 sur le cours inférieur de la rivière la Pluie et 88 sur le lac des Bois. A l'entrée du lac, les berges deviennent plus basses; près du rivage, le foin de marais recouvre des eaux sans profondeur. Nous passons devant le petit poste de Hungry Hall, loges indiennes groupées autour d'un poste de traite. Quelle légende de souffrances et de privations se cache sous le nom peu engageant de cette station « la maison des affamés »? Je n'ai pu le savoir.

Le lac des Bois est élevé d'un peu moins de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer; c'est un grand et beau lac, long et large d'environ cent dix kilomètres et divisé en deux parties bien distinctes par une passe étroite semée d'îles, appelée par les Anglais les « Narrows » (défilés), et au-dessus de laquelle doit passer un jour sur un long viaduc le chemin de fer canadien du Pacifique. Les contours de la partie septentrionale, constellée d'îles et d'îlots sans nombre, découpée de

baies de toute grandeur, sont encore imparfaitement déterminés. La nappe d'eau méridionale au contraire, aux rives moins accidentées, aux îlots plus rares, moins abritée par conséquent contre la violence des vents, soulève fréquemment en vagues énormes ses eaux pourtant bien peu profondes.

Les mille rivières qui naissent dans l'étrange région que nous avons appelée le « Pays des lacs » se réunissent dans ce vaste réservoir pour former à sa sortie la grande rivière Winnipeg. Celle-ci, supérieure en débit à la plupart des fleuves les plus vantés de l'Europe, écume sur 26 chutes ou rapides, qui nécessitent un même nombre de portages, presque tous désignés sur les cartes par les noms français qu'ils reçoivent des anciens voyageurs canadiens. Elle va rejoindre dans le lac du même nom les eaux apportées des montagnes Rocheuses par la puissante Saskatchewan, et du Coteau des Prairies dans le Minnesota et le Dakota (Etats-Unis) par les affluents de la Rivière Rouge. C'est une surface supérieure à trois fois l'étendue de la France qu'égouttent les tributaires du lac Winnipeg. Aussi, quand l'énorme masse liquide amenée de tous les points d'un si vaste bassin s'échappe de son dernier réservoir pour aller rejoindre les eaux glacées de la baie d'Hudson, elle forme un des plus considérables et des plus dangereux fleuves du monde : le Nelson, célèbre dans tout le Nord-Ouest par ses chutes grandioses, ses rapides presque infranchissables et l'affreuse désolation des collines rocheuses, prolongement des Laurentides, à travers lesquelles il se fraye un chemin vers la mer.

Le lac des Bois, si redoutable à beaucoup de nos devanciers, se montra pour nous d'une incomparable clémence. On n'eût deviné une ride à la surface de ses eaux; le temps était chaud, lourd, presque étouffant. Des effets de mirage se produisaient à l'horizon, où l'air tremblotait au contact des dunes littorales de sable blanc chauffées par le soleil. Bientôt un étrange phénomène de coloration se manifesta dans les eaux : d'ambrées elles devinrent verdâtres, mais d'un vert opaque, laiteux, présentant un aspect assez semblable à celui des eaux croupissantes d'une mare de basse-cour, où l'on aurait remué un peu de chaux éteinte. Je priai un homme de l'équipage de tirer un seau ou deux, et je pus constater alors que l'eau était restée parfaitement claire, mais qu'elle tenait en suspension des myriades de petits filaments d'un vert vif, longs de trois ou quatre millimètres à peine, sans largeur ni consistance appréciables, dont j'ignorais la nature animale ou végétale, mais qu'on m'assura être une petite algue d'eau douce. Nous fîmes bien vingt kilomètres au milieu de ces microscopiques organismes, qui ne se manifestent que les jours de calme plat, et qui disparaissent aux approches du soir, dès qu'une brise légère eut commencé à rider la surface du lac.

Chemin faisant, nous apercevons un grand nombre d'Indiens, dont quelques-uns ont dans les veines quel-

ques gouttes de sang orcadien¹, tantôt pêchant et coupant du bois, tantôt dirigeant leurs légers canots d'écorce. Toutefois, si les avantages de la pêche et des récoltes faciles les attirent en grand nombre, durant la belle saison, sur les flots du lac, une crainte religieuse paraît empêcher la plupart d'entre eux de s'y fixer d'une manière permanente. « Le lac des Bois, dit le capitaine Butler dans son livre, *The Great Lone Land*, est respecté des sauvages comme la demeure favorite du Grand Esprit ou Manitou. Les roches étrangement évidées par l'eau qui les mouille et les frappe, les îles dont la pierre à pipe tendre a fourni

tant de calumets, les curieux blocs minéraux qui reposent sur des roches polies, les sommets souvent foudroyés par l'orage, les lézards qui fourmillent dans les îles tandis qu'ils sont très-rares ailleurs, il en fallait moins pour faire du lac des Bois le site principal des légendes et des superstitions qui terrorisent l'Indien de cette contrée. Il y a des îles où les sauvages n'osent mettre le pied, parce que le Mauvais Esprit y réside; il est des promontoires où il faut apaiser le Manitou par des présents, quand le canot glisse au pied de leurs falaises désertes; enfin certains lieux sont gardés par le Grand Kennebic ou Grand Serpent,



Une île du lac des Bois.

monstre qui veille jalousement sur des trésors. »

Un vieux chef se trouvait là; il nous salue d'un *b'jou! b'jou!* qui est évidemment l'abréviation de notre « bonjour », et, assis sur une pointe de rocher, il entame avec M. Pethers une longue conversation que j'écoute avec recueillement, non pas que j'aie la prétention d'en comprendre un traitre mot, tant s'en faut; mais j'éprouve un certain plaisir à me rendre compte

de l'euphonie de l'idiome chippewa. Après moins d'un quart d'heure d'audition, j'arrive à conclure que cette langue est essentiellement douce et musicale. Les accentuations s'y succèdent avec un rythme cadencé rappelant assez bien l'harmonie de la langue hongroise, que j'avais si souvent entendu parler à Naples par les légionnaires magyars au service de l'Italie.

A un, ou deux milles environ de North West Angle (l'Angle Nord-Ouest), l'eau devenant trop basse pour notre vapeur, les chaloupes du poste vinrent nous chercher. Là M. Pethers, pressé d'arriver à Fort Garry, m'offrit de partager sa voiture; j'acceptai avec empressement, et le lendemain, de bon matin, nous

1. Les îles Orkneys, au nord de l'Écosse, ont toujours fourni la plupart des employés non canadiens de la Compagnie de la baie d'Hudson. Dans le Nord-Ouest, la plupart des métis classés comme « English » ou « Scotch Half breeds » pourraient être plus exactement encore appelés « métis orcadien ».

quitions l'Angle Nord-Ouest. 155 à 160 kilomètres nous séparaient du but de notre voyage.

Nous n'avions pas fait une lieue, qu'une pluie pénétrante se mit à tomber. L'aspect du pays n'était pas fait pour nous dédommager de ce contre-temps. Plat, marécageux, couvert de troncs d'arbres carbonisés, il était encore plus laid qu'aux abords de Collingwood ou de la baie du Tonnerre. Pour comble de disgrâce, presque toute la première section de la route, passant à travers de nombreux « maskegs », ou marais, avait dû être établie en « corduroy ». Enfin il nous fallait de temps en temps mettre pied à terre au bord de quelque marécage que l'on traversait avec lenteur et précaution, sur de longues chaussées de madriers soutenus par un clayonnage de fascines. Ces marécages ne sont pas, à proprement parler, des nappes stagnantes, mais un enchevêtre-

ment de ruisselets coulant à travers les grandes herbes, sur une plaine tourbeuse où, ne pouvant se creuser un lit, ils épanchent librement leur trop-plein.

Nous déjeunâmes au relais de la rivière aux Bouleaux, que garde un Ecossais, ancien soldat de l'armée britannique. Ce brave homme vit, comme un anachorète, dans la solitude la plus absolue, et en profite pour se vouer tout entier à l'étude des langues indiennes. Quoique ne parlant pas le français, il le comprend assez à la lecture pour s'aider des ouvrages de linguistique écrits par les missionnaires. Justement, le dernier reçu est là sur sa table. Je regarde, et je lis : *Réponse à M. Renan, au sujet des langues sauvages de l'Amérique, par un ancien missionnaire. Montréal.* Qu'est-ce que M. Renan a bien pu dire sur les langues sauvages ?

Nous repartons; le temps ne fait qu'empirer, et,



Station de la rivière aux Bouleaux.

après avoir fait dans la journée 75 maudits kilomètres, nous passons la nuit à la station de la « Rivière Blanche » (White Mud River).

Arrivés à ce nouveau gîte, nous apprenons qu'un « parti » de la commission des frontières se trouve campé dans le voisinage. Nous sommes cordialement reçus, sous la tente, par M. East, ex-officier de l'artillerie royale, et par ses aides.

La frontière qui sépare les Etats-Unis de la « Puissance » du Canada est une frontière naturelle depuis la pointe à Beaudet (sur le Saint-Laurent) jusqu'au lac des Bois; mais à partir de ce lac jusque vis-à-vis l'île de Vancouver, c'est une simple ligne astronomique — le 49° degré de latitude — qui ne peut être déterminée que par une série d'observations et un jalonnage précis. C'est ainsi que les habitants métis de Pembina, sur la Rivière Rouge, dont le village était regardé comme partie intégrante du territoire britan-

nique, se trouvèrent un beau jour, de par une détermination astronomique plus exacte, transformés des sujets anglais en citoyens des Etats-Unis.

Il a été noirci bien du papier, échangé bien des protocoles entre John Bull et son cousin Jonathan à propos de cette question des frontières. Mais, il faut le reconnaître, la diplomatie anglaise, si clairvoyante et en général si heureuse toutes les fois qu'elle a eu pour adversaires la France, l'Espagne et les autres puissances coloniales de l'Europe, a rencontré plus fin qu'elle par delà l'Atlantique. Pour arracher pacifiquement à leur ancienne métropole quelque lambeau de territoire, les Américains n'ont point reculé devant l'emploi de ces subterfuges peu délicats que les financiers « smart », les malins de la bourse de Wall street, ont rendus fameux sous le nom de *Yankee tricks*, — ce qui se peut traduire exactement en français par l'expression tout aussi vulgaire de « trucs américains ».



La commission des frontières (voy. p. 232).

Le plus célèbre de ces « tricks » est celui dont se servit Webster lors de la négociation du traité de 1842 : il valut à l'Union, dans le bassin du fleuve Saint-Jean, plus de 1 500 000 hectares qui appartenaient réellement à l'Angleterre, et qui maintenant font partie des Etats-Unis, au lieu de relever du bas Canada ou du Nouveau-Brunswick. La plus grande partie du bassin du fleuve Saint-Jean était perdue, bien perdue pour le Canada, et l'exécution du chemin de fer intercolonial en fut retardée de trente ans.

La délimitation des frontières à l'ouest du lac Supérieur a donné lieu, elle aussi, à de curieux incidents où la diplomatie anglaise n'a pas brillé davantage.

Plus à l'ouest enfin, un territoire bien plus important a été arraché à la domination anglaise par un concours de circonstances fort singulières. Le bassin du fleuve Orégon, découvert par des trafiquants canadiens, exploité par la Compagnie de la baie d'Hudson longtemps avant qu'un Yankee eût franchi les Rocheuses, fut un beau jour revendiqué par la République comme une dépendance... de la Louisiane. C'était l'ardi. Jamais sans doute Bonaparte ni Barbé-Marbois, son négociateur, n'avaient supposé que le territoire vendu par eux pour soixante-quinze millions de francs s'étendît aussi loin. L'Angleterre s'émut de ces prétentions insolites. On était en 1846 et la guerre parut un moment inévitable. Mais il advint que vers cette époque un frère du premier ministre britannique faisait partie d'une station navale sur les côtes du pays contesté. Grand amateur de pêche, il ne trouva que déceptions dans l'exercice de son sport favori. Peu faits aux nouveautés de la civilisation, les saumons de la Colombie se refusaient obstinément à mordre aux hameçons perfectionnés. De dépit, le noble pêcheur écrivit à Londres que tout ce pays ne valait point la peine qu'on levât le doigt pour le conserver, et son frère le premier ministre s'empressa de suivre ce conseil désintéressé. *Se non è vero, è ben trovato*. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore tous les habitants de la Colombie anglaise sont convaincus de l'exactitude de cette histoire. Si le grand fleuve Orégon n'est point la limite méridionale de leur province au lieu de la ridicule ligne quarante-neuvième, si les colonies naissantes de Puget Sound et tout le territoire actuel de Washington ont passé sous la bannière étoilée, tout cela, disent-ils, tient uniquement à ce que les saumons du pays n'ont point su comprendre l'honneur que leur faisait le frère du premier d'Angleterre en daignant les prendre de sa propre main. On sait que, depuis la décision arbitrale de l'empereur Guillaume dans l'affaire de l'île San Juan, les Anglais n'ont même plus la possession exclusive du détroit le plus rapproché des côtes de leur colonie de Vancouver. Mais revenons à l'exécrable route de l'Angle Nord-Ouest à Winnipeg.

Le 5 septembre, de bon matin, nous quittons la station de la Terre ou de la Bouche-Blanche. Nous traversons une région de terres sablonneuses, semées

ça et là de blocs rocheux. La route est détestable; ce n'est à proprement parler qu'une piste ébauchée, décorée du nom de chemin; les cahots deviennent effrayants. Notre véhicule résiste; plus délicat, je suis prêt à crier merci, dût M. Pethers, endurci par ses vingt-cinq ans de vie semi-indienne, me traiter de poule mouillée. Cependant aux deux tiers du chemin le pays s'améliore, le bois semble repousser plus vigoureusement dans les « brûlés », l'herbe drue et fine des clairières fait pressentir le voisinage des Prairies. Au dix-septième mille nous descendons pour déjeuner devant une modeste habitation. C'est le relais de la rivière Tête-Cassée (Broken Head River), que l'on appelle aussi quelquefois « rivière Tête-de-Vache ». La prétendue rivière n'est guère qu'un ruisseau coulant entre des berges argileuses et assez bien boisées. Elle va se jeter directement dans le lac Winnipeg, après avoir traversé plusieurs grands maskegs. La station est tenue par une famille de métis anglais, qui, n'ayant point d'enfants, ont adopté un jeune Sioux abandonné. Ce jeune Indien, le premier de sa nation que j'aie rencontré sur ma route, a tout à fait bonne tournure et sa figure médiocrement cuirvée respire l'intelligence. Le maître de céans nous fait les honneurs de sa maison, de son petit champ, de son jardin potager où, la nuit précédente, une légère gelée — la première de l'automne — a déjà jauni quelques feuilles. Dans les bas-fonds, nous dit-il, au bord des ruisseaux et des marécages, les gelées blanches sévissent parfois jusqu'au commencement de juillet et l'on voit que leur retour ne se fait guère attendre. Les terres modérément élevées, sèches et exposées aux vents souffrent beaucoup plus rarement de ces météores précoces ou tardifs.

Depuis le portage de la Hauteur des Terres, frontière d'Ontario, notre voyage s'était effectué en entier sur le territoire non encore organisé¹ des anciennes possessions de la Compagnie de la baie d'Hudson. Au delà de la rivière Tête-Cassée commence la province Manitoba.

Encore seize milles à faire jusqu'à la Pointe des Chênes, trente-deux jusqu'à Winnipeg! Un peu de courage et un coup de collier. Hélas! cette maudite route n'en finit pas. Et quels ressorts, bon Dieu! Il faut être cuirassé comme un caïman du Sénégal pour braver l'effet de leurs soubresauts. J'en prends mon parti, notre course n'est plus qu'un cahot continu : c'est un supplice à l'état chronique. A peine m'aperçois-je que les arbres se font plus rares, que le chêne rabougri, parfois broussailleux, se substitue au pin cyprès. Tout à coup l'horizon s'ouvre; des deux côtés une lisière de bois, dont nous venons de dépasser les derniers bouquets, semble marquer l'ancien rivage où venaient jadis expirer les flots d'un grand lac. Devant nous, l'Océan, un océan d'herbes et de fleurs : c'est la Prairie dans son immensité.

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, ce territoire a reçu un commencement d'organisation, sous le nom de territoire de Keewatin.

DU LAC SUPÉRIEUR
À LA RIVIÈRE ROUGE
PAR LA ROUTE DES CANOTS
1880
N° 1000

Groupe par Erhardt.

Une petite maison s'élève non loin de la route; nous y arrêtons un moment pour nous désaltérer. On nous invite cordialement à entrer; nous sommes chez des métis français. Ces braves gens sont bien trop discrets et polis pour interroger un hôte; M. Pethers leur décline ses qualités et les miennes. Alors on entoure le « Français de France », on cause familièrement, les enfants s'en mêlent, et une bonne femme me dit, non sans un grain de naïve fierté :

« Ah! m'sieu, chez nous, c'est pas du monde des

vieux pays. Dans c'pays *cite* nous sommes des pauvres Français sauvages. Mais voyez-vous, nous sommes d'ben bons Français tout de même. »

Où vraiment, ce sont des Français par le cœur, comme par l'idiome, ces rudes sang-mêlés du Nord-Ouest; et notre race n'a point à rougir des enfants perdus qui la représentent dans ces immenses solitudes.

A la Pointe des Chênes, petite paroisse de métis français, la première agglomération d'habitations depuis Thundah Bay, nous nous arrêtons quelques instants



Les marais de la route Dawson

pour dîner à la station de la Compagnie de la baie d'Hudson et nous repartons aussitôt. En temps ordinaire, la dernière partie de l'étape eût été des plus agréables; le sol uni de la Prairie peut rivaliser, quand il est sec, avec la route la mieux macadamisée. Mais la pluie de la veille nous poursuit de ses fatales conséquences; elle a transformé toute la contrée en un immense marécage; les roues enfoncent jusqu'à l'essieu dans cette boue noire, qu'on pourrait appeler ici, comme en Pologne, le « cinquième élément », et le supplice de la charrette recommence, aussi intolérable que dans la forêt. La nuit est déjà survenue, lorsque l'apparition d'un rideau d'arbres nous annonce enfin l'approche de la Rivière Rouge. Nous sommes à Saint-

Boniface, faubourg de Winnipeg. Nous demandons à notre attelage et à notre patience un dernier effort; et bientôt, moulu, harassé, mais heureux d'être au port, je saute ou plutôt je me laisse tomber du haut de l'exécrationnable charrette, devant la porte hospitalière de M. Buchanan, l'adjoint au surintendant de cette section de la route Dawson. Là nous trouvons un accueil cordial, quelques fortifiants dont j'avais grand besoin, et ce que je souhaitais plus ardemment encore, un bon matelas sur lequel je m'endors du sommeil des justes... et des gens éreintés.

H. DE LAMOTHE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Fort Garry (voy. p. 258). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE¹.

1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Premier aspect de Winnipeg. — Saint-Boniface. — Mon hôte Provencher. — La société française à Winnipeg. — Accueil cordial. — L'archevêque de Saint-Boniface. — Visite à Saint-Norbert. — Le P. Ritchot. — Nomenclature géographique et confusion des langues. — Louis Riël. — Apparition de points noirs à l'horizon politique.

Une rivière de cent vingt à cent cinquante mètres de large, aux eaux d'un blanc sale, serpentant à travers une prairie sans fin, entre deux berges argileuses d'une vingtaine de pieds d'élévation; de l'autre côté de ce cours d'eau, un amas de constructions en bois ou en brique éparses çà et là, le long d'avenues rectilignes aussi larges que boueuses, jusqu'à une petite

distance du confluent d'une autre rivière moins large des deux tiers que la première; près de ce confluent — de cette « fourche », comme on dit là-bas — un mur en maçonnerie percé de meurtrières, cachant à demi un vaste ensemble de bâtisses peu élevées; tels étaient les principaux traits du paysage qui s'offrit à nos yeux, lorsque le 6 septembre au matin nous quittâmes l'hospitalière demeure de M. Buchanan.

Le plus grand des deux cours d'eau était la Rivière

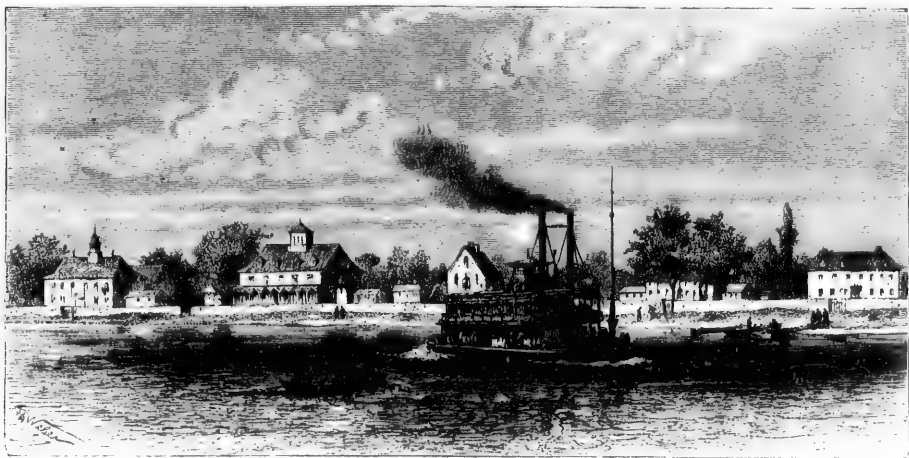
1. Suite. — Voy. t. XXX, p. 97, 113, 129; t. XXXV, p. 225 et 241.

Rouge, ainsi nommée, non d'après la couleur de ses eaux, mais à cause des combats sanglants que Sioux et Saulteux se livraient jadis sur ses bords; son tributaire était l'Assiniboine; les maisons en bois constituaient la ville ou plutôt l'embryon de ville qu'on a baptisé du nom de Winnipeg; et le mur bastionné entourait les bâtiments du Fort Garry, propriété de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Quant à la future ville canadienne et métisse française de Saint-Boniface où nous venions de passer la nuit, elle ne se composait guère alors que de quelques constructions largement espacées sur la rive droite de la Rivière Rouge. Du moins on y voyait des arbres dont la rive opposée est à peu près dépourvue, et parmi les édifices, quelques-uns étaient de beaucoup supérieurs à tout ce que possédait la « capitale » voisine. Tels étaient l'église catholique, l'archevêché, le

pensionnat des sœurs, monuments bien modestes sans doute, mais dont la maçonnerie avait pourtant fort grand air au milieu des baraques en bois du voisinage. Il est bien entendu que ce tableau s'applique uniquement à 1873, année de ma visite, car si j'en crois les journaux de ce jeune pays, qu'un ami complaisant m'envoie de temps à autre, Winnipeg et Saint-Boniface font des pas de géant.

En attendant qu'un pont réunisse les cités jumelles, leurs communications dépendent du bac établi sur la Rivière Rouge. Dès les premiers pas que je fis pour m'y rendre, je dus constater l'absence regrettable de tout macadam ou pavage dans les avenues de Saint-Boniface. L'un et l'autre sont remplacés fort désavantageusement par le terreau des Prairies que les roues des voitures, le piétinement des hommes et des animaux ont privé de sa parure de gazon, et que la



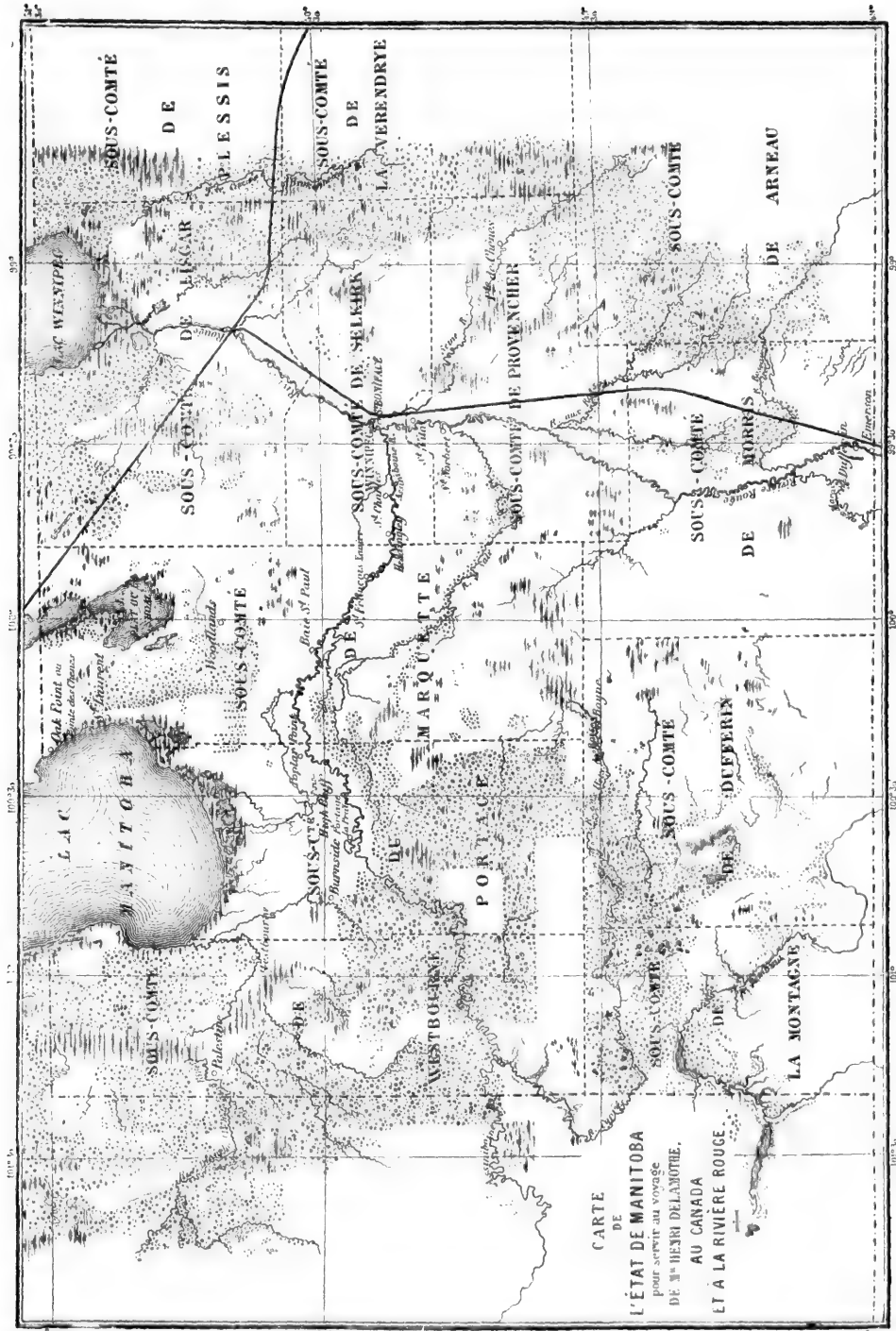
Saint-Boniface. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

moindre averse a bientôt transformé en ce cinquième élément dont nous avons déjà fait la connaissance à la Pointe des Chênes. Ce fut donc en pataugeant dans la boue la plus gluante que M. Pethers et moi fîmes dans Winnipeg une entrée fort peu triomphale.

Mon premier soin, après avoir fait choix d'un gîte, fut de me mettre à la recherche du commissaire des affaires indiennes pour qui j'avais en portefeuille une demi-douzaine de lettres de recommandation écrites par des amis communs de Paris, Québec, Montréal et Ottawa. Dans une capitale de deux mille habitants une telle recherche n'avait rien de bien compliqué. Aussi ne tardai-je pas à rencontrer ce haut fonctionnaire. Il me surprit fort en m'annonçant que la nouvelle de mon arrivée m'avait devancé de plusieurs jours et qu'il entendait me recevoir avec tous les honneurs dus à ma qualité de voyageur français et d'ami de ses nombreux amis. Vingt minutes plus tard mon lé-

ger bagage occupait l'hôtel Davis pour venir s'installer en compagnie de son maître au domicile de l'hospitaller commissaire.

C'était jouer de bonheur : du premier coup je tombais sur l'hôte le plus accommodant, le plus gai, le moins gêné et le moins gênant qui se pût trouver dans toute l'étendue de la Confédération canadienne, de la pointe de Gaspé aux fiords de la Colombie britannique. J. N. Provencher était presque un confrère : journaliste à vingt ans, il n'avait pas tardé à conquérir un certain renom dans la presse canadienne; toutefois il est permis de croire que la fatalité lui a fait manquer sa vocation. Il aurait dû naître entre Garonne et Pyrénées, et au lieu d'élaborer de solennels « Premiers Montréal » dans la grave *Minerve* de l'endroit, devenir un des plus gais coryphées de quelque joyeuse rédaction du boulevard. Un beau jour, en récompense de ses services dans la presse, Provencher fut envoyé



CARTE
DE
L'ÉTAT DE MANITOBA
pour servir au voyage
DE M^{rs} HENRI DELAMOTTE,
AU CANADA
ET A LA RIVIERE ROUGE

à la Rivière Rouge avec le premier gouverneur parti d'Ottawa pour administrer les territoires nouvellement annexés à la « Puissance ».

Dans cette expédition, qu'arrêta court l'opposition des métis, Provencher avait payé de sa personne; on lui devait une compensation, il l'obtint, et fut nommé agent d'émigration du Canada en France. Je l'ai déjà dit, il était né pour le boulevard; aussi s'y naturalisa-t-il avec une surprenante facilité; il ne me démentira point si j'affirme qu'il a voué un culte fervent au souverain de son séjour à Paris. Il y a eu des amis en foule et des aventures à souhait.

Tout en sacrifiant au plaisir de la capitale, Provencher a trouvé le temps d'adresser d'excellents rapports à son gouvernement et de participer à la réouverture d'un courant d'émigration française vers le Canada.

Je crois qu'il aurait volontiers prolongé son séjour parmi nous; mais un beau matin il reçut un ordre de départ, accompagné de sa nomination de commissaire des affaires indiennes dans la province de Manitoba. Tomber de Paris à Winnipeg était bien dur: il se résigna pourtant et repassa l'Atlantique, non sans emporter dans ses bagages ce fond de philosophie sans souci qui permet de vivre gaiement n'importe où, comme si tout était vraiment pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. La verve des caricaturistes montréalais s'est quelquefois exercée à ses dépens; il a fait aussitôt photographier les caricatures et il les distribue à ses amis de préférence à son portrait authentique.

Sans vouloir aucunement flatter mon nouvel hôte, je mentirais si je ne comptais point les quelques semaines qu'il m'a fait passer à Winnipeg parmi les plus amusantes et le mieux remplies de ma vie nomade. Il est vrai qu'il croyait à la vertu apéritive des cocktails et qu'il adorait les calembours, mais nos divergences de vue sur ces deux points importants n'empêchèrent jamais la plus parfaite harmonie de régner entre les hôtes du commissariat des sauvages.

Moins de huit jours après, j'avais fait connaissance avec toute la société canadienne-française de Winnipeg, petit cénacle composé d'officiers du bataillon de miliciens volontaires en garnison au Fort Garry, de fonctionnaires des gouvernements fédéral et provin-

cial et de quelques commerçants venus du Canada. Plusieurs ont amené leur famille, et tout éloignée que soit du monde civilisé la nouvelle capitale, on y peut assister à des réunions plus agréables et plus animées que dans bien des petites villes de nos provinces. Bientôt je fus au courant de tout ce qu'il m'importait d'apprendre sur la politique locale et sur toutes les choses du pays; je ne tardai pas à devenir un franc Manitobain. ... l'écho lointain des nouvelles du vieux monde, qu'apportait deux fois par semaine le « stage » ou diligence venant des États-Unis par Pembina, finissait par m'intéresser beaucoup moins que les vicissitudes de ce minuscule pays, destiné à devenir le berceau d'un grand peuple.

A Québec et à Montréal, on m'avait remis des titres « d'introduction » pour l'un des membres canadiens-français du cabinet provincial, le secrétaire de l'intérieur. Venu de Montréal après l'annexion, M. Royal — encore un ancien journaliste doublé d'un avocat — est à tous égards une individualité fort remarquable. Son habileté reconnue, sa connaissance des usages et des traditions parlementaires de la Grande-Bretagne et du Canada, en ont fait le chef politique incontesté de la population de langue française. Il est l'homme de la période légale, de la lutte pacifique, comme son prédécesseur Louis Riel avait été celui de la résistance à main armée. Parmi les personnes qui me firent également un excellent



M. Provencher. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

accueil, je citerai M. Donald Smith, gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson; M. A. Girard, l'un des deux représentants de la province au Sénat fédéral; M. Dubuc, député au Parlement local; M. Jones, du chemin de fer du Pacifique, etc., etc.

L'archevêque catholique romain de Saint-Boniface, Mgr Taché, frère du ministre de l'agriculture et de l'immigration à Ottawa, ne se trouvait point alors à la Rivière Rouge. Je l'avais vu à Montréal et à Ottawa, où il avait été rétablir une santé ébranlée par vingt et quelques années de missions dans le Nord-Ouest. Ce prélat, dont l'influence est énorme sur toute la population canadienne et métisse française, ainsi que sur une bonne partie des Indiens de son immense diocèse, est un de ces hommes vraiment supérieurs dont la rencontre laisse une impres-

sion profonde. Si notre nationalité, représentée hier encore par douze ou quinze mille métis sans cohésion, sans instruction, sans vues d'avenir, parvient à se maintenir entre la rivière Winnipeg et les Rocheuses, l'histoire dira dans quelle large mesure l'archevêque de Saint-Boniface aura contribué à ce résultat. Ce qu'il a conçu, tenté, opéré pour l'amélioration morale et matérielle du pays au temps où gouvernait la Compagnie de la baie d'Hudson, ce qu'il a dépensé d'énergie pendant et après les troubles occasionnés par l'annexion pour maintenir sur le terrain de la légalité une résistance que des provocations insensées pouvaient

d'un moment à l'autre faire dégénérer en lutte ouverte, tout cela demanderait plus d'espace que n'en comporte ce travail. Mgr Taché a d'ailleurs pour collaborateurs des hommes remarquables. Tels sont, entre autres, Mgr Grandin, un oblat français, aujourd'hui évêque de Saint-Albert; le P. Lacombe, auteur de travaux sur divers idiomes indiens; Mgr Faraud, vicaire apostolique du fleuve Mackenzie; le P. Petitot, du même vicariat, l'un des derniers lauréats de la Société de géographie de Paris, etc., etc.

Quelques jours après mon arrivée, j'eus l'occasion de lier connaissance avec l'un des membres les plus mar



Charge de Provencher¹. — Dessin de Lafosse, d'après une gravure américaine.

quants du clergé canadien du pays. Messire Ritchot, curé de Saint-Norbert, appelé aussi quelquefois le P. Ritchot, bien qu'il n'appartienne à aucune congrégation régulière, est connu dans toute la « Puissance » grâce au rôle qu'il a joué dans les événements de 1869-1870; aussi m'en avait-on parlé à Québec et à Ottawa. La paroisse de Saint-Norbert, ou plutôt le centre de la longue ligne d'habitations qui la composent, n'étant qu'à 15 ou 18 kilomètres de Winnipeg, nous nous y rendîmes un beau matin en voiture, Provencher et moi. Après avoir passé l'Assiniboine sur une sorte de pont-radeau en bois, on suit à travers la Prairie la mince lisière de bois qui borde la Rivière Rouge. De loin en loin, nous rencontrons une habitation entourée de clôtures à claire-voie. Les lots de terre des an-

ciens colons font tous front sur la rivière, sur une étendue de 150 à 200 mètres; leur profondeur est uniformément de deux milles (3200 mètres), ce qui donne une surface de 450 à 600 hectares par propriété. En outre, les métis revendiquent le droit exclusif de couper le foin sur deux autres milles de profondeur en arrière de leur lot, et la question a fini, je crois, par être tranchée en leur faveur. C'est environ un sixième de la province qui a été ainsi réservé aux anciens habitants par l'acte de Manitoba (1870). Ce sixième se compose de deux bandes de

1. Cette charge représente Provencher en compagnie d'émigrants français et d'Indiens des « réserves » : les émigrants pleurent de son départ, les Indiens se réjouissent de l'arrivée de leur maître payeur.

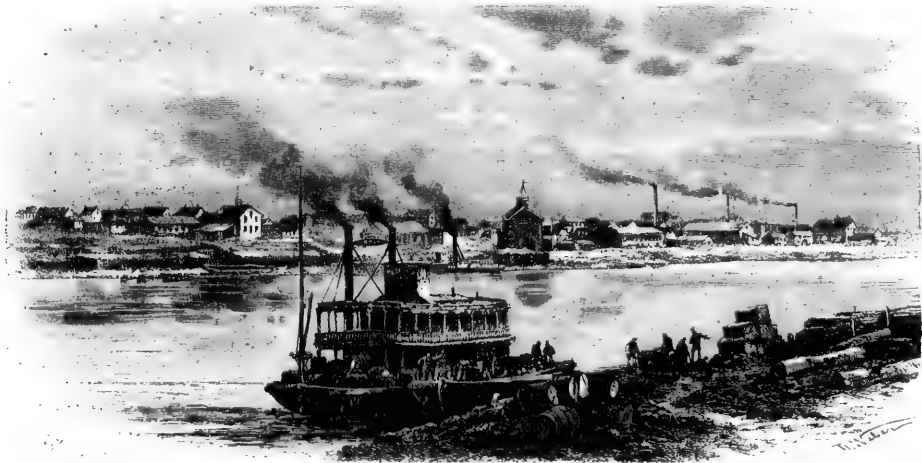
terrains de quatre milles de largeur le long des deux rives de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine. Le reste du pays a été régulièrement divisé en *townships*, *rangs* et *lots* d'une régularité géométrique, destinés aux nouveaux colons.

Le presbytère de Saint-Norbert se cache sur la rive gauche de la Rivière Rouge, au milieu d'un joli massif de trembles et de bouleaux presque tous plantés il y a une dizaine d'années par le P. Ritchot. Non loin de là, sur un pont de bois branlant, on franchit la rivière *Sale*, petit cours d'eau dont les changements de nom semblent avoir été imaginés tout exprès pour dérouter un cartographe. Primitivement, les explorateurs français l'appelèrent très-justement la rivière *Sulée*, à cause des nombreuses sources saumâtres qui l'alimentent. De ce nom, les Anglais firent « Salt River », qui en est la traduction exacte. Plus tard vinrent de nouveaux Canadiens-Français, qui, dans leur

ignorance de l'anglais, changèrent *Salt River* en *Rivière Sale*; puis des Anglais non moins érudits retraduisirent encore par à peu près l'appellation nouvelle, et le cours d'eau devint, dans leur langue, *Stinking River* — la Rivière Puante.

Nous fûmes reçus cordialement par le P. Ritchot et ses charmantes nièces, venues depuis un an de leur paroisse du bas Canada. Il nous retint à déjeuner. Il est difficile d'imaginer une physionomie plus énergique que la sienne. En Espagne il eût dignement figuré en tête de quelque « guerilla ». Comme patriote, il est peu radical; les transactions, les habiletés, les sous-entendus ne sont pas son fort. Quand les intérêts de ses chers métis sont en jeu, il monterait volontiers à cheval pour soutenir leurs droits envers et contre tous. Aussi jouit-il d'une grande popularité parmi eux.

Un troisième convive survint, grand jeune homme aux allures dégagées, à la figure ouverte, intelli-



Winnipeg (voy. p. 258). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

gente et sympathique; le P. Ritchot me présenta, selon la formule sacramentelle, « M. Louis Riel, ancien président du gouvernement provisoire de Manitoba. » J'avais devant moi l'homme qui avait tenu un moment tout le Nord-Ouest sous son autorité et dont la constance avait valu à la population française la part d'influence dont elle jouit dans la nouvelle province. Mais, par une application du *sic vos non vobis* du poète, le premier auteur de ces conquêtes était le dernier à en pouvoir bénéficier. L'exécution d'un Canadien-Anglais accomplie sous son administration, les délais apportés à la proclamation de l'amnistie générale promise au nom de la couronne d'Angleterre, lui faisaient une situation à part, pleine d'équivoques et d'insécurité, et d'autant plus dangereuse, qu'il comptait depuis peu parmi ses ennemis le chef du département de la justice provinciale.

Louis Riel, vieilli depuis, harassé, fatigué, malade,

avait alors une figure sympathique. Il ne coule dans ses veines qu'un quart de sang indien: à moins d'être prévenu d'avance, on ne devinerait jamais en lui un métis. Nous causâmes du passé, du présent et de l'avenir de son pays, et j'ai conservé de notre entrevue le meilleur souvenir.

Rentré à Winnipeg, je ne restai pas oisif; les parties de plaisir se succédaient sans relâche avec arrêt devant de rares maisons de traitants. Un jour c'était une chasse aux poules de Prairie, les *Prairie chickens* des Anglais (*Tetrus Phasianellus*), qui abondent dans les hautes herbes près de Fort Garry.

Un autre jour c'était un dîner à Silver Heights, résidence d'été de M. Donald Smith, le loyal et hospitalier gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson. Je m'y rencontrai avec M. Mac-Tavish de la même Compagnie, neveu du dernier gouverneur, et avec lord Dunraven, un pair du Royaume-Uni qui com-

mençait en ce moment un grand voyage de chasse et d'instruction dans les Prairies de l'Ouest.

Quoique Winnipeg fût, à proprement parler, le terme de mon voyage, on tenait à me faire voir complètement le pays. Provencher parlait déjà d'organiser une excursion jusqu'au fort Alexandre sur le lac Winnipeg, d'autres m'engageaient à remonter le long de l'Assiniboine jusqu'à Portage la Prairie, centre des nouveaux établissements fondés par les émigrants d'Ontario. Mais vers ce moment mon étoile commença à pâlir, et la bonne chance qui avait secondé jusque-là toutes mes entreprises dessina un mouvement de retraite des plus prononcés. L'automne, ordinairement fort beau dans ces régions, ne fut cette année, à partir de la mi-septembre, qu'une succession d'averses qui rendirent les routes de la Prairie presque impraticables aux voitures.

XV

Coup d'œil rétrospectif. — Les premiers explorateurs français du Nord-Ouest. — La Vérandrye. — Les Bois-Brûlés. — Rivalités des grandes compagnies. — Bataille des Sept-Chênes. — Lord Selkirk. — Manitoba. — Cession du Nord-Ouest au Canada. — Discordes civiles. — M. W. Mac-Dougall. — Provencher en péril. — Un gouverneur morfondu. — Gouvernement provisoire à la Rivière Rouge. — Émeutes anglaises. — Le drapeau blanc fleurdelisé emblème révolutionnaire. — Exécution de Thomas Scott. — Expédition de sir Garnet Wolseley. — Intervention de Mgr Taché. — L'invasion féniante. — Les Irlandais au Nord-Ouest. — Arrestation d'Ambroise Lépine. — Un tribunal polyglotte.

Les premiers Français qui dépassèrent vers l'ouest les rives du lac Supérieur furent des coureurs des bois et des missionnaires. En 1654, deux jeunes traitants en fourrures, dont les noms ne paraissent pas avoir été conservés, pénétrèrent pour la première fois jusqu'au pays des Sioux. Le missionnaire Mesnard suivit bientôt leurs traces et périt d'une mort incon-



Une rue de Winnipeg (voy. p. 258). — Dessin de H. Clerget, d'après une gravure américaine.

nue. Dès lors se succédèrent les expéditions qui amenèrent la découverte du Mississipi et du cours supérieur de la Rivière Rouge.

D'autre part, en 1670, le roi Charles II, l'avant-dernier des Stuarts, avait octroyé à son frère Rupert et aux « aventuriers d'Angleterre », ses associés, le privilège de la traite des fourrures sur les côtes de la grande baie — ou plutôt de la mer — découverte par le navigateur Hudson. Ce fut l'origine de la puissante Compagnie de la baie d'Hudson. Le territoire actuel du Nord-Ouest canadien se trouva ainsi entamé au nord comme au sud par les explorations des blancs, mais il ne paraît pas que jusqu'en 1771 la Compagnie anglaise ait étendu fort avant dans l'intérieur ses opérations de traite, et ce n'est qu'en 1731 qu'un jeune seigneur bas canadien, M. de Varennes de la Vérandrye, accompagné d'un missionnaire, le P. Messager, et de quelques hommes, franchit pour la première fois la Hauteur des Terres au nord-ouest du lac

Supérieur. Dans une première expédition, il reconnut le cours de la rivière Winnipeg, les bords du lac du même nom, la vallée inférieure de la Rivière Rouge et celle de l'Assiniboine jusqu'à la rivière des Cygnes. Dans un second voyage il remonta la Saskatchewan jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. En 1736, un des fils de l'intrépide explorateur fut tué par les Sioux dans une île du lac Lacroix, l'une des nappes d'eau traversées aujourd'hui par la route Dawson.

L'itinéraire de la Vérandrye dut être utilisé de bonne heure par une foule de traitants et de coureurs des bois, car, en 1763, lors de la cession du Canada à l'Angleterre, il y avait déjà sur la Rivière Rouge et la Saskatchewan plusieurs établissements français, appelés fort Bourbon, fort Dauphin, fort la Reine.

Suivant leur coutume, les chasseurs canadiens ne tardèrent pas à contracter de nombreuses unions parmi les tribus indiennes du nouveau territoire. Au commencement du dix-neuvième siècle nous trouvons déjà

l'expression de « Bois-Brûlés » employée pour désigner les métis issus de ces alliances, race de vigoureux chasseurs (qui dès lors forment une population à part, et jouent un rôle important dans les conflits allumés par la rivalité des grandes compagnies commerciales du « Nord-Ouest » et de la « baie d'Hudson ».

C'est en 1783 que fut fondée à Montréal la Compagnie du Nord-Ouest. Une partie de ses actionnaires étaient Canadiens, d'autres Ecossais, mais les derniers finirent bientôt par dominer dans le conseil d'admini-

nistration. La Compagnie du Nord-Ouest déniait énergiquement à celle de la baie d'Hudson le droit d'étendre le monopole concédé par le roi Charles II au delà des limites, assez vagues du reste, que le traité d'Utrecht attribuait aux possessions anglaises. Ce fut pendant ces querelles entre compagnies, querelles souvent vidées à main armée à l'ombre des grands bois ou au milieu de la morne solitude des Prairies, qu'eut lieu un épisode dont j'aurai à reparler ailleurs, le combat des Sept-Chênes, — *Seven Oaks*,



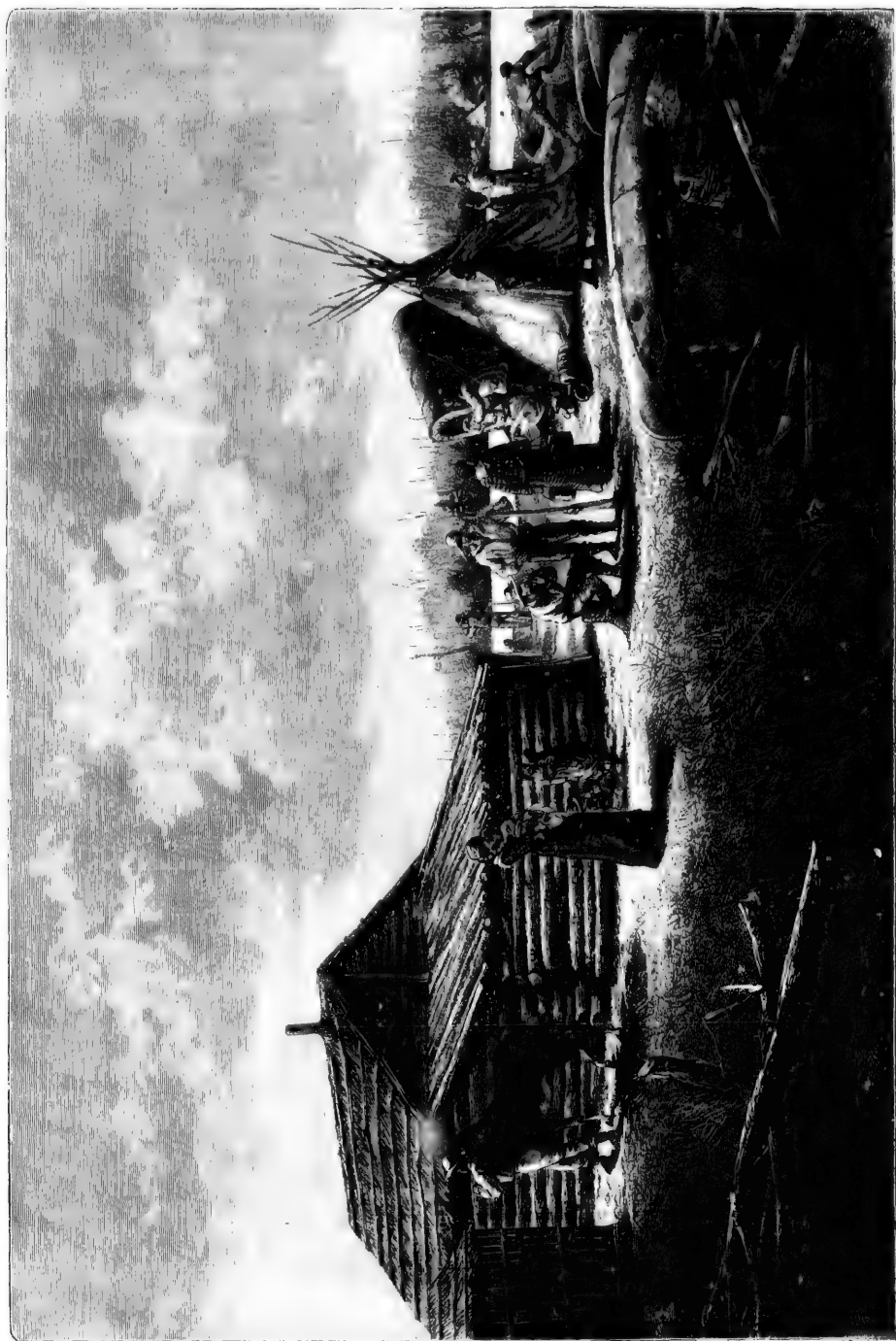
Mgr Tache et le P. Lacombe (voy. p. 261). — Dessin de E. Roujat, d'après une photographie.

— livré le 19 juin 1816, dans lequel le gouverneur Semple, envoyé à la Rivière Rouge par lord Selkirk, alors directeur de la Compagnie de la baie d'Hudson, fut tué par un parti de gens de la Compagnie du Nord-Ouest, presque tous Bois-Brûlés français.

En 1821, toutes les discussions cessèrent enfin par la fusion de deux compagnies rivales. Ainsi renforcée et reconstituée, l'« honorable » Compagnie de la baie d'Hudson put exercer sa souveraineté pendant près d'un demi-siècle sur une portion du continent américain presque égale en surface à l'Europe entière.

Quant à la colonie agricole de la Rivière Rouge, —

le *Red River* ou *Selkirk Settlement* des Anglais, — elle avait été fondée vers 1813 ou 1814 par lord Selkirk, qui y amena plusieurs familles de Highlanders expulsées des domaines de la duchesse de Sutherland, dans le nord de l'Ecosse, par le *clearing of estates*, cette pratique aussi profitable que peu humaine employée successivement par tous les grands propriétaires britanniques, et qui consistait à livrer à l'élevage du bétail d'immenses espaces enlevés aux maigres cultures des pauvres tenanciers. La descendance de ces immigrants de la première heure occupe encore aujourd'hui la plus grande partie des paroisses qui s'étendent de la « fourche



Maison de traitant (voy. p. 323). — Dessiné par A. Dupuy, d'après une photographie.

de l'Assiniboine » au lac Winnipeg. Un certain nombre d'entre eux, ainsi que beaucoup des Orcadiens employés au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, s'allièrent avec des Indiennes, et donnèrent naissance aux « métis écossais » ou « anglais », deux ou trois fois moins nombreux dans le Nord-Ouest que les métis français, et que leur caractère plus sédentaire, leur goût plus prononcé pour les occupations agricoles, ont fixés pour la plupart dans le district de la Rivière Rouge.

De 1814 à 1868, la petite colonie ne s'était guère accrue que par l'adjonction d'anciens serviteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, presque tous Écossais des Îles Orcades, et de quelques rares immigrants du haut Canada. Cet accroissement lui-même était compensé par les départs de métis français que leur esprit aventureux et l'éloignement progressif des grands troupeaux de bisons entraînaient plus à l'ouest. En 1868, la Rivière Rouge, appelée officiellement colonie d'Assiniboine, comptait à peu près onze mille habitants, dont un peu moins de la moitié d'origine métisse française, le reste Anglais, Écossais, métis anglais et Indiens de différentes nations indigènes, occupant un territoire d'environ trois à quatre millions d'hectares d'étendue nominale, où il n'y avait d'habitations que le long des deux grands cours d'eau.

Presque tous les Français vivaient entre Pembina et Fort Garry, sur les deux bords de la Rivière Rouge, dans les paroisses de Sainte-Agathe, Saint-Norbert, Saint-Vital et Saint-Boniface, et aussi sur l'Assiniboine jusqu'à Portage la Prairie. Les métis anglais occupaient la rive septentrionale de l'Assiniboine, en amont de la Prairie du Cheval-Blanc, aujourd'hui Saint-François-Xavier. On en trouvait aussi vers le lac Manitoba et près du groupe écossais installé sur le cours inférieur de la Rivière Rouge, jusqu'à son embouchure dans le lac Winnipeg. Enclavés au milieu des paroisses écossaises, un millier de Maskegons ou Saulteux des marais, catéchisés par les ministres de l'Eglise d'Angleterre, et devenus agriculteurs, formaient la paroisse de Saint-Peters. Enfin les émigrés du Canada anglais s'étaient massés autour de Portage la Prairie dans le haut de la rivière Assiniboine, où ils avaient créé de fort belles fermes. Portage

la Prairie fut un moment, en 1868, le centre d'un gouvernement provisoire soutenu par tous les adversaires de la Compagnie de la baie d'Hudson. Mais le président élu de cette demi-république, M. Thomas Spence, ayant notifié son avènement au ministère des colonies d'Angleterre, reçut avis de l'illégalité de son entreprise et se retira aussitôt. C'est alors que pour la première fois on désigna la colonie de la Rivière Rouge sous le nom de *Manitoba*, d'après un grand lac situé à l'ouest du lac Winnipeg; le vrai nom indien, *Manitowapaw*, signifie « détroit de Manitou » ou détroit extraordinaire, surnaturel, à cause de l'agitation souvent très-violente des eaux attribuée par les

Indiens à l'influence des esprits.

Sous la Compagnie de la baie d'Hudson, le gouvernement était en quelque sorte une domination patriarcale. Théorique vent, elle possédait tous les droits souverains; pratiquement, la liberté était illimitée; et dans leur isolement, ces pauvres chasseurs demi-nomades jouissaient d'un « man que d'institutions » parfaitement approprié à leur organisation sociale. Ils s'en montraient généralement fort satisfaits.

En 1867, aussitôt après la confédération des provinces du haut et bas Canada, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, les hommes d'Etat de la nouvelle « Puissance » pensèrent à s'ouvrir de plus vastes



Mac-Dougall. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

perspectives. Au dire de certains explorateurs, les territoires de chasse de la Compagnie de la baie d'Hudson, situés à l'ouest du lac des Bois, renfermaient une zone fertile de plusieurs centaines de millions d'hectares, destinée à rivaliser avec le *Far West* américain. Ces évaluations étaient fort exagérées; néanmoins le rachat du privilège territorial de la Compagnie fut bientôt l'objet de négociations qui aboutirent à la cession au Canada, au prix de sept millions cinq cent mille francs, de cet immense domaine de sept millions de kilomètres carrés. La Compagnie se réservait tous ses postes commerciaux, ce qui lui laissait la certitude de réaliser encore de beaux profits.

C'était principalement l'opinion publique d'Ontario qui avait poussé le gouvernement canadien à cette acquisition. Entrepreneurs, énergiques, âpres au gain,

comme leurs voisins les Yankees, mais imbus d'un fanatisme religieux et national fomenté et entretenu par les nombreuses sociétés orangistes, les habitants de cette province voyaient dans la colonisation du Nord-Ouest par leur race le moyen d'asseoir définitivement la prépondérance de l'élément anglais et protestant dans la confédération. Aussi les meneurs du haut Canada, maîtres de la majorité dans le ministère fédéral, affectaient-ils un profond dédain pour les droits, les sympathies, les intérêts des « Half Breeds » ou sang-mêlés français de la Rivière Rouge. Une opposition sérieuse de la part de ces « demi-sauvages » leur paraissait la plus invraisemblable des éventualités. Avant même que l'arrangement conclu avec la Compagnie de la baie d'Hudson fût ratifié à Londres, on envoya à la Rivière Rouge, sous le commandement d'un certain colonel Dennis, des

arpenteurs canadiens chargés de désigner l'emplacement de *settlements* futurs. De consulter les gens du pays sur l'opportunité du transfert, il n'en avait jamais été question; mais ce qui devenait plus grave, c'est qu'on ne paraissait pas vouloir les consulter davantage sur l'installation des nouveaux colons pour lesquels on arpentait des terres dont les métis prétendaient avoir la jouissance de temps immémorial. Une inquiétude sourde d'abord, bruyante ensuite, se manifesta dans le pays. Des conciliabules furent tenus dans lesquels Louis Riel, jeune métis de vingt-six ans, élevé au collège de Montréal, ne tarda pas à se faire remarquer par la vivacité de son langage.

En octobre 1869, la nouvelle se répandit qu'un gouverneur canadien allait arriver, M. W. Mac-Dougall, connu de longue date comme un adversaire déclaré de l'élément français. Avec M. Georges Brown,



Maison du gouverneur Mac-Dougall, à Pembina (voy. p. 268). — Dessin de H. Clerget, d'après une gravure américaine.

son chef de file, il avait fait partie du ministère de coalition qui prépara l'acte de la confédération des provinces. C'était un homme vaniteux, cassant, plein de préventions nationales et religieuses contre les métis et complètement dominé par les chefs de la bruyante minorité ultra-canadienne de la Rivière Rouge, tous gens qui comploient trouver leur lot dans le gouvernement et l'administration du Nord-Ouest. Le docteur Schultz, aujourd'hui député aux communes du Canada, était le chef de ce petit parti aussi hostile aux métis qu'à la Compagnie de la baie d'Hudson.

M. Mac-Dougall arrivait escorté de tout un personnel dans lequel figurait un seul Canadien-Français, l'ami Provencher. On avait embarqué l'ex-journaliste dans cette galère orangiste, pensant que sa parenté avec le premier évêque catholique romain de Saint-Boniface, Mgr Provencher, dont le souvenir vivait en-

core parmi les métis, exercerait une influence salutaire sur l'esprit des gens de langue française.

A la nouvelle d'une nomination qu'ils considéraient comme une menace et une provocation, les métis, déterminés à s'opposer, même par la force, à toute tentative de changement, tant qu'on n'aurait pas nettement défini et consacré leurs droits ultérieurs, constituèrent un *comité national*. Un Bois-Brûlé écossais, nommé John Bruce, en fut acclamé président, avec Louis Riel pour secrétaire. On dépêcha à Pembina au-devant de M. Mac-Dougall un messenger qui remit à l'aspirant gouverneur une notification rédigée en français, dont voici la teneur textuelle.

* Datée à Saint-Norbert, Rivière Rouge,
ce 21^e jour d'octobre 1869.

« Monsieur,

« Le comité national des Métis de la Rivière Rouge in-

time à M. William Mac-Dougall l'ordre de ne pas entrer sur le territoire du Nord-Ouest sans une permission spéciale du comité.

« Par ordre du président John Bruce,

« Louis RIEL, secrétaire.

« A monsieur Mac-Dougall. »

A la lecture de l'« ordre » du comité, M. Mac-Dougall parut fort étonné et s'exprima en termes très-méprisants sur cette impertinence de « sauvages », comme il appelait dédaigneusement les petits-fils des trappeurs canadiens et des femmes indiennes ; toutefois, ses compagnons lui ayant proposé d'aller s'assurer de la réalité des dispositions hostiles ainsi manifestées par les métis, il laissa MM. Provencher et Cameron partir en avant.

Ces messieurs arrivèrent jusqu'à la rivière Sale, à 80 kilomètres au nord de Pembina ; mais là ils trouvèrent la route barricadée et gardée par quatre cents métis bien armés à pied et à cheval. Provencher, arrêté sans autre forme de procès, passa vingt-quatre heures enfermé dans l'église de Saint-Norbert, s'attendant à être fusillé, ce qui heureusement n'entraîna pas dans le programme des insurgés. Relâché le lendemain, il retourna annoncer au gouverneur l'insuccès de sa mission, et celui-ci dut s'installer dans une mesure située à Pembina, sur le territoire américain, où, tout ex-ministre qu'il fût, il passa l'hiver dans des conditions de confort qui le firent surnommer *The frozen William*, — Guillaume le Morfondu.

Les Canadiens immigrés ayant alors essayé de soulever la population de langue anglaise, les métis, pour les prévenir, occupèrent le Fort Garry, et s'y fortifièrent (3 novembre 1869) tout en protestant de leur respect pour le gouverneur Mac-Tavish qui représentait encore l'autorité de la Compagnie. Le 16 novembre, le comité national convoqua à Fort Garry une convention de vingt-quatre délégués choisis en nombre égal parmi les habitants anglais et français. Les métis écossais, sans vouloir aller aussi loin que les métis français, restèrent sourds aux excitations de ceux qui les sollicitaient de prendre les armes contre le comité.

Réduit à ses propres forces, le parti canadien an-

glais tenta une première échauffourée qui se termina par le siège de la maison du docteur Schultz et l'emprisonnement de ses partisans ; ce fut alors que M. Mac-Dougall se laissa entraîner à un acte qui lui attira par la suite le plus humiliant déshonneur. De sa propre autorité, et sans attendre des instructions d'Ottawa, il lança au nom de la reine une proclamation qui mettait fin au gouvernement de la Compagnie de la baie d'Hudson et réunissait tout le Nord-Ouest au Canada. Il alla, dans son aveuglement, jusqu'à solliciter contre des sujets britanniques le concours des plus sanguinaires d'entre les sauvages, les Sioux, auteurs des massacres du Minnesota, dont une bande, réfugiée depuis 1862 sur le territoire britannique, vivait près de Portage la Prairie.



Un métis français. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

La mesure était comble : le comité national réitéra son refus de reconnaître les pouvoirs de M. Mac-Dougall, et, le 8 décembre, considérant que la dépossession du gouvernement de la baie d'Hudson, jusqu'alors la seule autorité légale dans le Nord-Ouest, laissait le pays exposé à tous les dangers de l'anarchie, il se constitua en un gouvernement provisoire. Louis Riel fut proclamé président le 27 décembre à la place de John Bruce. Un Irlandais, nommé O'Donohue, quelque peu suspect de fénianisme, fut son ministre de l'intérieur ; un métis, Ambroise Lépine, son adjutant général. Comme à tout gouvernement, même provisoire, il faut un pavillon, on décida d'adop-

ter des couleurs rappelant l'origine du peuple métis et l'on choisit... le drapeau blanc fleurdelisé au milieu duquel, sans doute pour complaire à O'Donohue, on plaça la harpe d'Irlande ; et voilà comment, en l'an de grâce 1870, le drapeau blanc et les fleurs de lis furent, dans un coin reculé de l'Amérique du Nord, l'emblème d'un mouvement révolutionnaire.

Au Canada, la nouvelle de ces événements produisit la plus vive émotion. M. Mac-Dougall fut réprimandé, et des commissaires, parmi lesquels deux Canadiens-Français, MM. Thibault et de Salaberry, furent envoyés pour s'aboucher avec le nouveau gouvernement, dont on reconnaissait par là implicitement l'existence de fait. M. Donald Smith, de la Compagnie de la baie d'Hudson, obtint qu'une assemblée plénière des



Tropeur canadien. — Dessin de Ch. Delort, d'après une gravure américaine.

habitants du pays serait convoquée à Fort Garry. Elle eut lieu le 18 janvier 1870. M. Donald Smith prit la parole au nom du gouvernement canadien, promettant que tous les droits des anciens habitants seraient respectés, et qu'aucune poursuite ne serait intentée à l'occasion des troubles. Les conditions de l'entrée du Nord-Ouest dans la confédération furent discutées entre les commissaires et quarante délégués élus par l'assemblée. Riel fut confirmé provisoirement dans ses pouvoirs par les trois quarts des délégués, et une députation de trois membres, le juge Black, messire Ritchot et M. A. H. Scott, fut chargée d'aller présenter à Ottawa la « déclaration des droits » des colons de la Rivière Rouge.

Tout allait être arrangé sans effusion de sang, quand le docteur Schultz, évadé de prison, tenta encore une fois de renverser par la force le gouvernement que venait de confirmer le suffrage populaire. Il parvint à rassembler à Saint-André, à 15 ou 18 kilomètres en aval de Fort Garry, cinq à six cents blancs et métis anglais avec deux cents sauvages et donna l'ordre de commencer la guerre à outrance contre les Français sur toute l'étendue du pays. Un de ses commissaires fut arrêté et condamné à mort; mais la sentence ne fut point exécutée, grâce aux efforts de deux chefs métis, Ambroise Lépine et Goulet. Quant à sa troupe, son avant-garde, commandée par un ex-major de milices nommé Boulton, fut dispersée par Ambroise Lépine à la tête d'une trentaine de cavaliers métis. Boulton fut pris, le reste de « l'armée » du

docteur se débanda, et lui-même s'enfuit par un froid terrible jusqu'à la frontière des Etats-Unis. Le major Boulton, condamné par une cour martiale, dut la vie aux instances de M. Donald Smith, qui fit les plus louables efforts pour amener la pacification du pays.

Les prisonniers faits lors des deux tentatives de soulèvement du parti anglais étaient enfermés au Fort Garry. Il paraît que l'un d'eux, Th. Scott, parvint un jour à forcer les portes de sa prison et se livra à des voies de fait sur les hommes chargés de sa garde. Une première fois on se contenta de le menacer; mais à la suite de nouveaux actes de violence, il fut traduit devant une cour martiale composée de sept chefs métis présidés par Ambroise Lépine, con-



Riel. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

damné à mort le 3 mars et fusillé le 4. Cette mort causa une énorme sensation dans le

pays et au Canada; l'exécution avait été entourée d'un certain mystère; le corps lui-même avait disparu — on croit généralement qu'il fut jeté de nuit à la rivière — et le bruit se répandait bientôt que des incidents d'une regrettable barbarie avaient marqué la fin de ce triste drame. Dans la province d'Ontario, dont Scott était natif, l'excitation fut telle, que l'un des délégués de la Rivière Rouge — le P. Ritchot — fut arrêté en arrivant à Ottawa. On le relâcha presque aussitôt; mais, par contre, le lieutenant-gouverneur d'Ontario lança une proclamation promettant une récompense de plusieurs milliers de dollars pour



Lépine. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

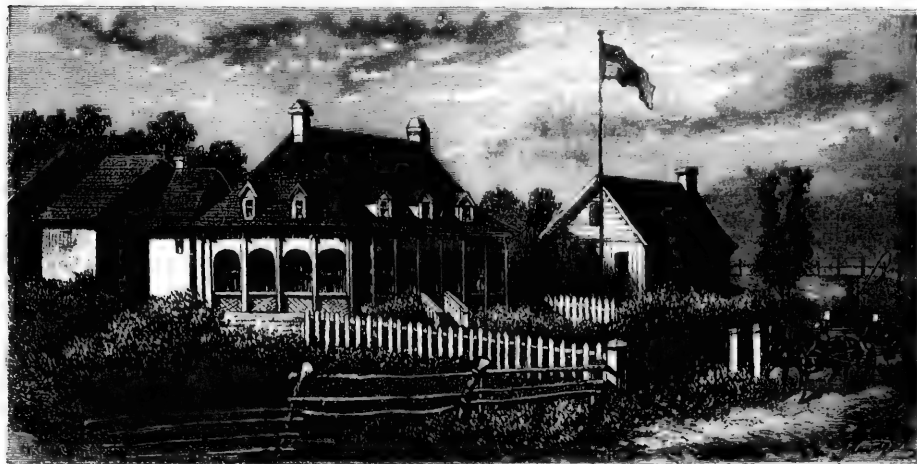
l'arrestation de Riel et de ses complices. Cependant le gouvernement canadien avait fait

en toute hâte revenir de Rome, où il assistait au concile de 1870, l'évêque — aujourd'hui archevêque — de Saint-Boniface, Mgr Taché, dont la grande influence sur les méfis pouvait contribuer puissamment à l'apaisement des esprits. L'évêque arriva malheureusement à Fort Garry quelques jours trop tard pour prévenir l'exécution de Scott; mais rien ne fut retiré des promesses que lui avait faites le gouvernement d'Ottawa. Les délégués furent reçus comme les envoyés d'un gouvernement régulier, on leur renouvela la promesse d'une amnistie complète, et les conditions posées par eux au sujet de l'entrée du Nord-Ouest dans la Confédération furent acceptées par le parlement canadien lui-même.

Le district de la Rivière Rouge était érigé en province autonome sous le nom de Manitoba. Un lieutenant-gouverneur, des ministres responsables, deux chambres, l'une à vie, l'autre élective, y devaient assurer

le régime parlementaire. Une subvention prise sur les finances de la Confédération devait pourvoir à la plus grande partie des dépenses provinciales jusqu'à ce que la population comptât quatre cent mille âmes. Les langues française et anglaise étaient placées sur un pied de parfaite égalité dans la législation et devant les tribunaux. Après le vote de cet acte, la métropole ne s'opposa plus au départ de l'expédition que devait conduire à la Rivière Rouge le colonel sir Garnet Wolseley.

Quant à l'amnistie, c'était une prérogative royale que la Couronne n'exerce d'ordinaire que sur l'avis du gouverneur général et de ses ministres responsables. Il parait que ceux-ci hésitèrent devant l'impopularité qu'une démarche en ce sens devait forcément leur faire encourir dans le haut Canada, tout entier à son désir de venger la mort de Scott. L'amnistie promise ne fut donc point proclamée, mais sous main on faisait assurer Mgr Taché qu'elle le serait à bref délai. Aussi



Maison de M. Donald Smith, de la Compagnie de la baie d'Hudson. — Dessin de H. Clerget, d'après une gravure américaine.

l'évêque s'opposait-il de toutes ses forces à la résolution prise un moment par les méfis de combattre l'expédition canadienne, si son avant-garde n'était précédée de l'amnistie. Il réussit, et sir Garnet Wolseley arriva sans résistance devant Fort Garry.

Aucune poursuite judiciaire ne fut commencée. Bien plus, lorsque, l'année suivante, les fénians rassemblés dans le Minnesota menacèrent la nouvelle province, le lieutenant-gouverneur Archibald, homme conciliant et modéré, successeur du fameux Mac-Dougall, demanda et obtint pour repousser l'invasion le concours de tous les éléments de la population. Les méfis français répondirent à son appel, et l'on vit le lieutenant-gouverneur serrer publiquement la main de Riel. Celui-ci donna encore une autre preuve de son abnégation en renonçant au mandat de représentant aux Communes fédérales que voulaient lui conférer les électeurs d'un des comtés français de Mani-

toba, celui de Provencher¹. Il désigna lui-même aux suffrages de ses partisans le ministre fédéral de la milice, sir George Cartier, qui venait d'être rejeté par la ville de Montréal.

Et l'on attendait toujours l'amnistie!

Aussitôt après la mise en vigueur de l'acte de Manitoba, on avait vu tomber à Winnipeg une avalanche d'Irlandais en quête de positions sociales. Plusieurs

1. La province de Manitoba nomme quatre députés au parlement fédéral. Elle a été, par conséquent, divisée en quatre districts électoraux ou comtés. Deux portent des noms anglais : *Selkirk* a reçu le nom du fondateur de la colonie; *Lisgar*, celui du gouverneur général du Canada au moment de l'annexion. Deux ont des dénominations françaises : *Marquette*, en l'honneur du Père jésuite qui, au dix-septième siècle, explora le premier, avec le Canadien Joliet, les bords du lac Supérieur, le haut Mississippi et la Rivière Rouge; enfin *Provencher* perpétue le souvenir du premier évêque catholique de Saint-Boniface. Récemment le pays a été partagé en treize sous-comtés, destinés à devenir des comtés lorsque le permettra le nombre de leurs habitants.

d'entre eux, notamment un médecin, le docteur O'Donnell, et un avocat nommé Clarke, affichèrent d'exubérantes sympathies pour la cause des métis. Le premier entra bientôt à la Chambre haute (Conseil législatif) et le second se fit élire à la « Chambre d'assemblée » par une paroisse française. Clarke, homme ambitieux, énergique, parlant les deux langues officielles et dont l'existence passée fourmillait d'aventures, était un de ces légistes comme on en rencontre parfois dans le Nouveau-Monde, qui du jour au lendemain peuvent se transformer indifféremment en chefs de filibustiers. On assurait d'ailleurs qu'il avait exercé concurremment les deux professions dans l'une des Républiques de l'Amérique centrale. C'était en un mot le type du « Border Man », ou homme des frontières.

A peine député, il se poussa si bien, qu'il devint membre du cabinet en qualité de procureur général de la province, — un ministre de la justice au petit pied ; — puis, suivant l'usage irlandais, il peusa à se débarrasser des anciens amis qui pouvaient lui porter ombrage et retarder sa marche ascensionnelle vers la Chambre des communes du Canada. Sir George Cartier venait de mourir ; les électeurs du comté du Provencher allaient être prochainement appelés à élire son successeur. Riel était sur les rangs, et il s'agissait de l'en exclure. On trouva facilement un ami de Scott pour demander un « warrant » contre Riel et Lépine. O'Donnell signa la pièce

préparée par son compère Clarke, et la police de ce dernier se mit de suite en campagne. Le constable D^{re}, ancien sous-officier français et fort triste personnage, trouva Lépine et manqua Riel.

Je pus assister à quelques-unes des séances de l'instruction du procès de Lépine, qui avait choisi pour défenseur M. Royal, secrétaire provincial, et collègue au ministère de celui à qui était due l'arrestation de son client. M. Royal se fit seconder dans cette tâche par M. Dubuc, son associé. Clarke faisait soutenir

l'accusation au nom de la partie civile par un compère nommé Cornish, avocat retors, mais fort peu estimé, qui tout récemment avait été mis à la porte d'un bal donné au Fort Garry où il s'était présenté absolument ivre. C'était, on le voit, un autre « homme des frontières ».

Le magistrat chargé de l'interrogatoire était un Canadien-Français, le juge B^{re}, ancien avocat du barreau de Montréal et associé de feu sir George Cartier. Son attitude en cette occasion surprit désagréablement ses meilleurs amis. On eût dit que la crainte de paraître partial en faveur de l'accusé le faisait verser dans l'excès contraire. Aussi fut-il atta-

qué avec la dernière violence dans presque tous les journaux français de la province de Québec. En fin de cause, Lépine fut maintenu en arrestation pour être traduit devant les grands jurés (le jury) à leur prochaine session.

Cette instruction préliminaire avait été conduite à la fois en français et en anglais.

Quelques jours auparavant j'avais assisté à une séance de la Cour d'assises, — la « cour du banc de la Reine », comme on l'appelle, — où les débats étaient encore beaucoup plus compliqués de difficultés linguistiques. Plusieurs des accusés dont on jugeait le procès étaient des Indiens obéissant à tel ou tel chef cri et des métis des paroisses en haut de l'Assiniboine, beaucoup plus familiers avec la langue crie qu'avec

aucun des deux idiomes civilisés de la province. Les accusations, dépositions, interrogatoires et réponses étaient donc traduits du cri en français et réciproquement par un métis interprète, et le tout l'était ensuite en anglais à l'usage de ceux des jurés qui n'entendaient que cette langue. Les avocats, le procureur et le juge débattaient également leur harangue en partie double.

H. DE LAMOTHE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Chef cri. — Dessin de A. Dupuy, d'après une photographie.



Fort de Pembina (voy. p. 286). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

EXCURSION AU CANADA ET A LA RIVIÈRE ROUGE DU NORD,

PAR M. H. DE LAMOTHE¹.

1873. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI

Le *Métis*. — Le combat des Sept-Chênes. — Ballade franco-indienne. — Les Français à Winnipeg. — Émigration et colonisation. — Importance de l'Amérique du Nord pour l'avenir de la race française. — Climat du Nord-Ouest. — Obstacles qui s'opposent à sa colonisation. — Le Désert, la Prairie, la Forêt. — Avenir de la race française dans l'Amérique du Nord.

Je laisse à penser si le journal français de Manitoba combattait pour la cause de Lépine. Ce journal s'appelle le *Métis*, et porte en sous-titre la fière devise des rois d'Angleterre : « Dieu et mon droit. » C'est incontestablement le journal le plus septentrional qui soit publié dans notre langue sur le continent américain. Tout d'abord on pouvait craindre que cette petite feuille n'eût qu'une existence éphémère, l'instruction élémentaire n'étant point le fort de tous ces braves chasseurs de bisons dont elle allait défendre les intérêts. Mais les écoles se multiplient aujourd'hui avec rapidité dans chaque paroisse, et puis maint Bois-Brûlé qui ne sait point lire n'en a pas moins souscrit un abonnement à l'organe qui « supporte (*sic*) les droits de la nation », — un anglicisme que commettent, outre les métis, pas mal de journalistes canadiens. — Somme toute, le *Métis* est un petit journal très-passablement fait.

Cependant les articles du *Métis* ne sont pas les pre-

miers monuments de la jeune littérature française du Nord-Ouest. De tout temps, les Bois-Brûlés, grands amateurs de musique et de danse, — la plupart jouent fort passablement du violon, — ont eux-mêmes composé leurs chansons de guerre, de chasse et de voyage. Ces chansons, œuvres de poètes illettrés comme les anciens bardes d'Irlande et les premiers rhapsodes de l'antiquité, ne brillent point sans doute par la précision rigoureuse du rythme, ni par la richesse de la rime ; elles n'en sont pas moins curieuses à plus d'un titre. C'est pourquoi je reproduis ici la plus célèbre, celle du combat des Sept-Chênes, composée, le jour même de l'affaire, par un Bois-Brûlé qui, m'a-t-on dit, vit encore aujourd'hui à la Rivière Rouge, entouré de l'estime de tous ses compatriotes, et qui, bien que ne sachant ni lire ni écrire, a rempli pendant longtemps, dans sa paroisse, les fonctions de « magistrat », quelque chose comme juge de paix et arbitre. Les procès d'alors n'étaient pas assez compliqués pour que le bon sens et la droiture ne pussent suppléer à la connaissance approfondie du *Digeste*.

1. Suite. — Voy. t. XXX, p. 97, 113, 129 ; t. XXXV, p. 225, 241 et 257.

J'ai fait allusion, dans un précédent chapitre, à ce combat des Sept-Chênes, où le gouverneur Semple et dix hommes de sa troupe furent tués par les métis, le 19 juin 1816. Cette « bataille » est restée populaire parmi les Franco-Indiens du Nord-Ouest, et voici textuellement la ballade que chantent encore les descendants des acteurs de ce drame sur les canots et dans les expéditions de chasse, de la Rivière Rouge aux montagnes Rocheuses :

Voulez-vous écouter chanter
Une chanson de vérité !
Le dix-neuf de juin les Bois-Brûlés sont arrivés
Comme des braves guerriers.

En arrivant à la Grenouillère,
Nous avons fait trois prisonniers,
Des Océanais ! Ils sont ici
Pour piller notre pays.

Étant sur le point de débarquer,
Deux de nos gens se sont écriés :
« Voilà l'Anglais qui vient nous attaquer ! »
Tous aussitôt nous nous sommes dévités
Pour aller les rencontrer.

J'avons cerné la bande de grenadiers,
Ils sont immobiles ! Ils sont démontés !
J'avons agi comme des gens d'honneur,
Nous envoyâmes un ambassadeur :
« Gouverneur, voulez-vous arrêter
Un petit moment, nous voulons vous parler. »

Le gouverneur, qui est un enragé,
Il dit à ses soldats : « Tirez ! »
Le premier coup l'Anglais le tire,
L'ambassadeur a presque manqué d'être tué.
Le gouverneur se croyant l'empereur,
A son malheur agit avec trop de rigueur.

Ayant vu passer les Bois-Brûlés,
Il est parti pour nous épouvanter.
Étant parti pour nous épouvanter,
Il s'est trompé ; il s'est bien fait tuer
Quantité de ses grenadiers.

J'avons tué presque toute son armée ;
De la bande, quatre ou cinq se sont sauvés.
Si vous aviez vu les Anglais
Et tous les Bois-Brûlés après !
De butte en butte les Anglais culbataient.
Les Bois-Brûlés jetaient des cris de joie !

Qui en a composé la chanson ?
C'est Pierre Falcon, le bon garçon !
Elle a été faite et composée
Sur la victoire que nous avons gagnée !
Elle a été faite et composée :
Chantons la gloire de tous ces Bois-Brûlés !

Je soumets humblement ce morceau à l'appréciation de critiques plus raffinés que moi, me bornant à faire remarquer qu'un instrument aussi perfectionné que la langue française actuelle, transporté au milieu

d'une civilisation embryonnaire, et servant d'organe à son peuple de chasseurs nomades, imprime *a priori* un certain cachet de vulgarité à des compositions populaires, dignes peut-être de plus d'attention. Ces pauvres chansons seraient traitées, j'en suis sûr, avec infiniment plus de bienveillance si quelque savant les exhumait du répertoire des Klephtes de Thessalie ou des guerriers monténégrins, probablement tout aussi incorrects dans leur idiome que nos métis le sont dans le leur.

Pendant toute la dernière quinzaine de septembre et tandis que le lieutenant-gouverneur Morris négociait longuement à l'Angle Nord-Ouest, en compagnie de Provencher, avec les Saulteux de la rivière la Pluie, je demeurai à Winnipeg, compulsant les documents, remuant les bouquins des rares bibliothèques de l'endroit, discutant, complétant, vérifiant dans les limites du possible tous les renseignements qu'il m'importait de recueillir. Je fis en même temps connaissance avec presque tous les membres de la petite colonie française de Winnipeg, car il y a des Français de France à Winnipeg, comme il y en a dans tous les recoins de l'Idaho, du Montana, du Wyoming ou de l'Arizona. Si nos compatriotes affluent en moins grand nombre que les Allemands sur le continent d'Amérique, ils n'en sont pas moins disséminés un peu partout, jusque dans les régions les plus récemment envahies par la colonisation blanche. Partout on en rencontre quelques-uns, réussissant tant bien que mal — plutôt bien que mal — en dépit de la concurrence cosmopolite de leurs voisins de toutes races et de toutes couleurs. Ceci prouve — soit dit entre parenthèses — que nous sommes moins casaniers qu'on ne le prétend ou que nous ne le croyons nous-mêmes.

Il y avait donc à Manitoba un ancien brasseur de Saint-Avoid, devenu propriétaire de plusieurs milliers d'acres sur la frontière du Dacotah, un Bourguignon établi à Saint-Norbert, un hôtelier franc-comtois, un ex-lieutenant corse qui avait préféré donner sa démission plutôt que de subir une rétrogradation prononcée par la commission des grades. Il avait ensuite émigré au Canada, et, après quelques vicissitudes, s'était engagé comme volontaire dans la batterie d'artillerie active que commandait le capitaine Taschereau ; enfin trois ou quatre Parisiens, les uns simples ouvriers, les autres volontaires dans le bataillon d'infanterie de la milice canadienne. J'allais oublier le beau sexe, représenté par une modeste de la capitale qui pendant mon séjour nous arriva des États-Unis. Je ne parle point du policeman D***, qui sous aucun rapport ne faisait honneur à son pays natal.

Plusieurs de ces Français, quoique ayant expérimenté déjà l'hiver de la Rivière Rouge, semblaient s'y plaire et vouloir s'y fixer définitivement. L'ex-officier corse, entre autres, était déjà admis dans l'intimité de plusieurs familles métisses, et comptait bien, en se retirant sur les trois cent vingt acres (cent vingt-huit hectares) auxquels il aurait droit à l'expiration de ses

deux années de service, épouser quelque jolie fille du pays et faire souche de petits Bois-Brûlés. Il en était de même du charpentier Jacques V*** que nous avons laissé à Kashabowie, sur la route Dawson, et qui vint nous rejoindre vers la fin du mois, ainsi que d'un brave ouvrier parisien, que je rencontraï pour la première fois aidant le passeur du bac de Saint-Boniface et qui depuis, à ce que j'appris un an plus tard à Paris, de la bouche de ses parents, est arrivé à s'associer comme entrepreneur avec un architecte canadien-français.

Il y aurait lieu de nous réjouir si l'émigration française, une émigration sérieuse de bons agriculteurs et de bons ouvriers, se dirigeait en partie vers les pays de la Rivière Rouge. Dès aujourd'hui, il est facile de prévoir que dans cent ans le degré d'influence, de prospérité commerciale, de rayonnement au dehors des grandes nations du globe, se mesurera au chiffre de leur émigration pendant la période que nous traversons. Je parle du moins de celles d'entre ces nations qui peuvent espérer de sauvegarder au loin leur individualité propre. Allemands et Italiens peuvent émigrer en foule, ils ne formeront point des peuples nouveaux au delà des mers.

« Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux. »

Aujourd'hui, les Anglo-Saxons, les Hispano et Lusitano-Américains, les Slaves et, sur une moindre échelle, les Français eux-mêmes, ont occupé ce qu'il y a de plus fertile et de plus habitable pour la race caucasienne sur la surface de notre planète; les émigrants des autres peuples ne pourront que se fondre dans les masses déjà fixées au sol. Le Germain deviendra, aux États-Unis, un Anglo-Saxon de langue, d'éducation et d'idées; l'Italien transplanté à la Plata n'est plus, au bout d'une ou deux générations, qu'un créole espagnol. Aux Français, il reste l'Afrique du Nord et le Canada. Puissent-ils ne pas l'oublier!

Et qu'on ne vienne pas dire que nous n'avons point à nous intéresser à des pays peuplés jadis par notre race, mais dont les destinées ont échappé aujourd'hui au contrôle direct de la France européenne. Qui sait les surprises que peut nous réserver l'avenir relative-

ment au gouvernement des peuples, et qui ne voit quelle influence jouent dès aujourd'hui dans l'histoire les questions de langue et de nationalité? Mieux que nous, les Slaves semblent avoir compris combien les destinées d'une branche quelconque de la race intéressent la race tout entière. Les luttes soutenues au nom du droit national, qu'elles aient pour théâtre Alger ou Montréal, Winnipeg ou l'île Maurice, Strasbourg et Metz ou Haïti, devraient réveiller dans la mère patrie un écho sympathique. Volontiers je dirais, en changeant un des termes du proverbe : « Là où est la race, là est la patrie. »

Je ne veux point parler ici de l'Afrique du Nord, dont on commence enfin à apprécier l'importance. Mais je puis, sans sortir de mon sujet, signaler à mes

compatriotes l'immense débouché qu'offrent dès aujourd'hui à notre race les immenses dépendances occidentales de la Confédération canadienne. Sans doute ces pays rudes d'aspect et de climat ne conviennent point aux natures méridionales. Le Provençal, l'homme du Languedoc et de la Guyenne, se trouveraient mal à l'aise au milieu des frimas de la Rivière Rouge ou de la Saskatchewan. Mais l'enfant des Alpes de Savoie ou de Dauphiné, l'homme du Jura, le bûcheron des Vosges, le pâtre et le paysan de l'âpre plateau de la France centrale, trouveront dans la fertilité du sol d'un pays nouveau une ample compensation à des hivers dont leur patrie leur a appris

à supporter la rigueur et la durée. L'homme des plaines du Nord et de la Belgique n'aura lui-même point de peine à s'habituer à ces froids secs et fortifiants, bien préférables à la glaciale humidité de l'Europe occidentale. Historiquement, l'acclimatation de la race française dans l'Amérique du Nord est aujourd'hui démontrée, en dépit de quelques théoriciens fantaisistes. Parmi les dix-sept cent mille descendants¹ des dix mille Normands, Bretons, Saintongeois et Angevins transportés, de 1608 à 1763, dans la Nouvelle-France, il y a eu progrès physique, et non dégénérescence. Parmi ces métis eux-mêmes, qu'une certaine école voue à la destruction comme des



Le lieutenant-gouverneur Morris.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

1. Onze cent mille dans la Confédération canadienne, et près de six cent mille aux États-Unis.

hybrides condamnés d'avance à l'infécondité, on me montrait naguère des familles de douze et quinze enfants issus de deux générations de mariage entre Bois-Brûlés au même degré de croisement, et certes, je n'aurais pas voulu voir l'un des doctes personnages qui ont prononcé le verdict que je viens de rappeler, aux prises, pour un moment, avec le plus dégénéré de ces rejetons d'« hybrides improductifs ».

En résumé, le climat du Nord-Ouest canadien est éminemment sain. L'hiver est, il est vrai, d'une rigueur excessive pendant quatre à cinq mois à Winnipeg, sous la latitude de Paris : de novembre en avril, il n'y a pas un seul jour de dégel, et le thermomètre descend fréquemment au point de congélation du mercure. Toutefois il tombe beaucoup moins de neige qu'au Canada, et cette neige reste sèche et grenue, ce qui explique comment, jusqu'à l'Athabasca, par cinquante-cinq degrés de latitude nord, on voit les chevaux hiverner en plein air. Le cheval, en piochant la neige, dégage le foin de prairie qu'elle recouvre, tandis qu'il périrait infailliblement de faim dans un pays où une série de dégels et de regels successifs auraient durci la croûte glacée. Le printemps est une saison bâtarde durant laquelle les vents du nord et les vents du sud se livrent de furieux combats ; mais, dans la dernière quinzaine de mai, les chaleurs prennent définitivement le dessus, la végétation se développe avec une vigueur inconnue dans nos climats tempérés, et un été de quatre mois mûrit non-seulement nos céréales ordinaires, mais le blé d'Inde, les melons d'eau, les tomates et bien d'autres plantes annuelles que nous demandons d'ordinaire à la Provence et à l'Italie. L'automne, réduit aux mois de septembre et d'octobre, est calme, serein, peu ou point pluvieux d'ordinaire — excepté en 1873. — C'est une saison généralement fort agréable, du moins jusque vers la dernière semaine d'octobre, et surtout pendant la période qui correspond à notre été de la Saint-Martin, appelée là-bas « été indien » ou « été sauvage ».

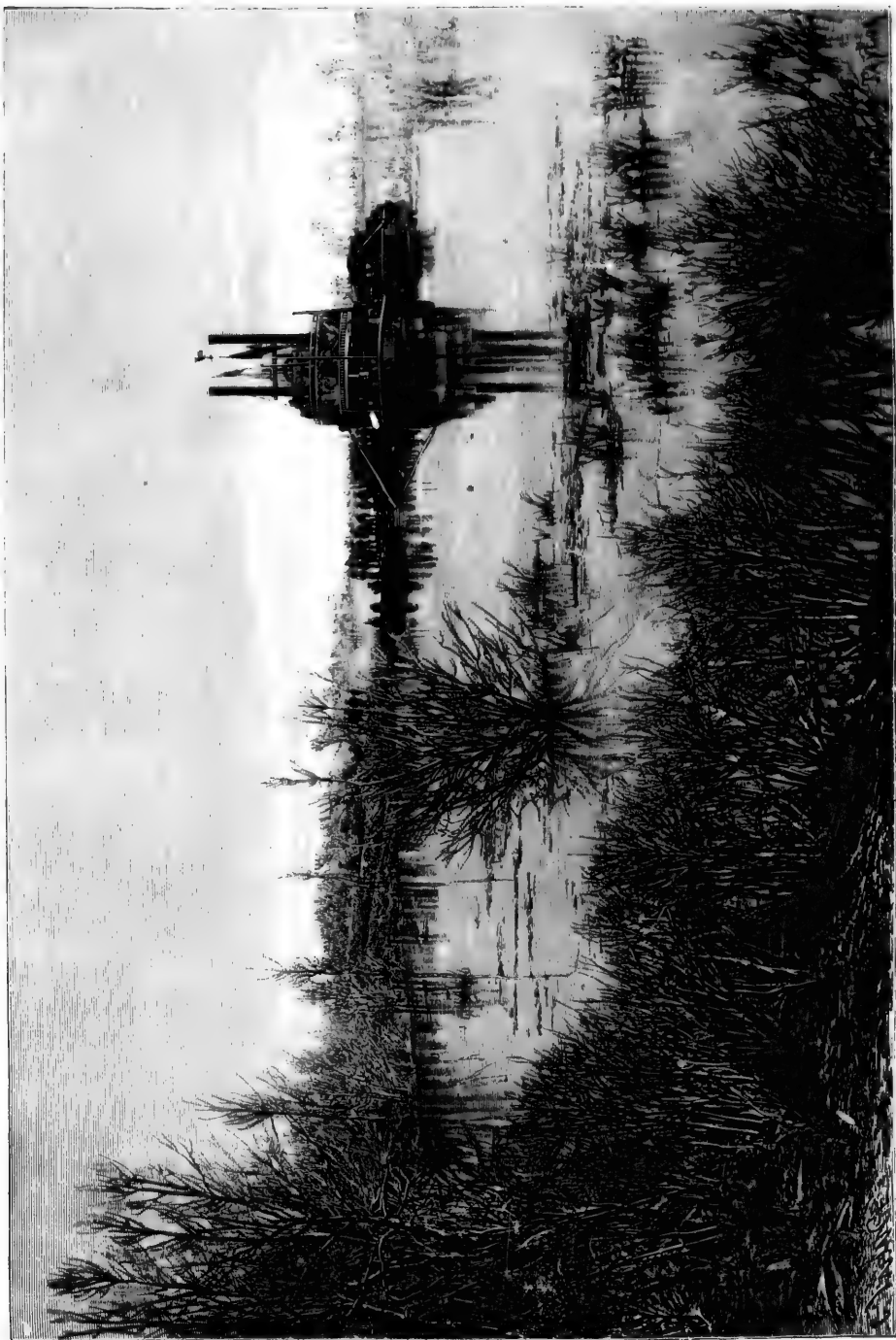
Quant à la prodigieuse fertilité du sol limoneux des Prairies, elle se démontre par ce seul fait, que sur un terrain voisin de la réserve de l'archevêché, à Saint-Boniface, on a semé et récolté du blé depuis plus de quarante années consécutives, sans engrais d'aucune sorte. Il a suffi, pour que le rendement ne diminuât point, de défoncer de temps en temps le sol à une certaine profondeur à l'aide de fortes charrues. Aujourd'hui encore, sur tous les bords de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine, les colons brûlent leur fumier d'étable, ou le jettent à la rivière comme un produit sans valeur. Un sondage effectué aux environs de Fort Garry a donné la succession suivante de terrains : quatre pieds d'un riche terreau noir reposant sur une couche de quarante-trois pieds de sable blanc mêlé d'argile ; enfin un calcaire compacte d'une épaisseur inconnue.

L'agriculture, dans le territoire de la Rivière Rouge, a sans doute de nombreux ennemis : gelées, sécheresses, sauterelles, inondations, incendies ; voilà une

énumération bien faite pour décourager les pionniers les plus audacieux. Mais, parmi ces fléaux, les uns sont d'un caractère tout local ; d'autres ne reviennent qu'à de longs intervalles ; quelques-uns, enfin, sont destinés à disparaître devant les progrès croissants de la population, des cultures, de la fortune publique, et devant les grands travaux que ces progrès permettront bientôt d'entreprendre. D'abord l'expérience acquise dans d'autres contrées semble démontrer que le défrichement, et surtout le dessèchement, finissent à la longue par exercer une influence salutaire sur le progrès des cultures et la certitude de leur rendement, en diminuant le danger des gelées précoces ou tardives. C'est ainsi qu'en Suède le blé se cultive aujourd'hui bien au nord de Stockholm, qu'il ne dépassait pas autrefois. Le seigle et l'orge réussissent à Tornéo sous le soixante-sixième degré de latitude, et les grains provenant de ces localités situées à la limite septentrionale de leur culture, quand ils sont ensuite semés dans le midi du pays, y mûrissent plus promptement que les autres et donnent de plus abondantes moissons. Il est donc permis de croire que la marche progressive de la colonisation, secondée par un choix judicieux parmi les différentes variétés de chaque espèce de céréales, augmentera dans d'importantes proportions les facultés productrices non-seulement du district de la Rivière Rouge, mais de toute la région du Nord-Ouest.

Les grandes sécheresses ne reviennent qu'à d'assez longs intervalles. Les inondations sont désastreuses ; les plus terribles ont eu lieu en 1825, en 1852, en 1861. Elles surviennent lorsque l'hiver ayant été neigeux et le printemps tardif, le passage d'une saison à l'autre s'effectue brusquement. Le soleil, déjà très-élevé sur l'horizon, fond alors avec rapidité ces grandes masses de neige répandues sur la vaste surface d'un bassin peu incliné. Les eaux remplissent les lits d'écoulement formés par la Rivière Rouge et ses affluents, puis se répandent, à une hauteur plus ou moins grande, sur les prairies qu'embrassent leurs rives. On a vu, en 1825, la Rivière Rouge passer ainsi de cent cinquante ou deux cents mètres à douze ou treize kilomètres de largeur. La crue est d'autant plus forte que le lac Winnipeg, étant encore couvert d'une glace épaisse au moment de la fonte des neiges dans le haut de la Rivière Rouge, se refuse en quelque sorte à absorber l'immense masse d'eau que lui apporte son tributaire.

Mais si ces débordements sont redoutables encore, il semble que leur force décroît. Chaque année les rivières creusent plus profondément leur lit dans les terres friables. Déjà les berges argileuses de l'Assiniboine s'élèvent assez au-dessus des eaux pour que, de mémoire d'homme, les prairies riveraines n'aient pu être submergées. A une époque relativement récente, le bassin presque entier de la Rivière Rouge et de ses tributaires formait une immense nappe d'eau dont les lacs Winnipeg, Manitoba, Winnipégois, Dauphin et autres représentent les parties les plus profondes,



La Rivière Rouge pendant les hautes eaux -- Dessin de Taylor, d'après une photographie.

aujourd'hui séparées par le dessèchement graduel des terres environnantes.

Les sauterelles, qui ont si souvent dévoré les récoltes des fellahs égyptiens et barbaresques, exercent leurs ravages dans le Nouveau-Monde jusqu'à des latitudes très-septentrionales. Ecluses dans les immenses plaines inhabitées et privées de pluie qui s'étendent des *Llanos estancados* du Texas à la branche sud du Saskatchewan, elles envahissent, parfois en nombre immense, les prairies de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine, dévorant tout sur leur passage, et déposant dans le sol une progéniture qui recommence au printemps suivant les mêmes dévastations. Mais avec le progrès de la colonisation dans les territoires de l'Union américaine où sont procréées ces légions d'impitoyables ravageurs, avec l'accroissement de la population qui permettra d'employer, comme en Algérie, un grand nombre de bras à la destruction des œufs et des insectes adultes, on parviendra certainement, sinon à annuler, du moins à atténuer le fléau.

Il nous reste à parler des feux de Prairies, favorisés par les sécheresses de l'automne, qui transforment le tapis vert émaillé de fleurs du printemps en un océan de foin sec et jauni. Qu'un Indien, qu'un chasseur laisse tomber une étincelle de son briquet, que le vent emporte loin du foyer des bivouacs un brin de paille allumé, et des milliers d'hectares seront en quelques heures dévorés par la flamme. Malheur au voyageur surpris par ces vagues brûlantes, s'il n'a pas eu la présence d'esprit ou les moyens d'allumer immédiatement un contre-feu. Quant aux bestiaux, aux chevaux surtout, qu'une sorte d'étonnement stupide semble empêcher de fuir, c'est par milliers qu'il faut compter chaque année ceux dont les propriétaires ne retrouvent que les os carbonisés. Des pénalités sévères ont été édictées contre les auteurs de ces vastes incendies, volontaires ou non. Mais, mieux que toutes les lois possibles, le morcellement des terres de culture et l'emploi chaque jour plus fréquent des faucheuses mécaniques, enlevant à la flamme l'épais manteau de foin qui lui servait d'aliment, sont appelées à supprimer, dans un avenir prochain, cette dernière cause de ruine, au moins dans le voisinage des régions colonisées.

Examinons sans parti pris la valeur que représente pour le peuple canadien l'immense contrée qui formait, sous l'administration de la baie d'Hudson, le département du Nord-Ouest.

Ce territoire, qui s'étend du 49° parallèle à la mer Glaciale, du 90° degré de longitude occidentale (méridien de Greenwich) aux Rocheuses, comprend environ 465 millions d'hectares. Mgr Taché, dans son *Esquisse*, que ses compatriotes ont parfois accusée de pessimisme, mais dont j'ai été à même de vérifier sur bien des points la parfaite exactitude, en retranche tout d'abord les deux tiers pour ce qu'on appelle les « Barren Lands », terres glaciales désolées, rocheuses et dénuées de végétation arborescente, destinées, selon

toute vraisemblance, à rester le domaine des Indiens pêcheurs, des Esquimaux et des chasseurs de fourrures. Un fait curieux, c'est qu'une diagonale tirée de l'extrémité sud-est du pays jusqu'au mont Trafic, situé vers l'intersection du 64° degré de latitude nord avec le 128° méridien à l'ouest de Greenwich, sépare à peu près exactement la portion utilisable du pays de celle qui est et restera probablement stérile.

Dans la première partie elle-même, il y a lieu, suivant lui, de distinguer trois parties bien distinctes : le Désert, la Prairie, la Forêt.

1° Le *Désert*, zone sans pluies, continuation de la région de même nature existant aux Etats-Unis, qui pénètre sur le territoire britannique au point d'intersection du 49° parallèle avec le 100° degré de longitude, s'avance, en suivant une direction générale nord-ouest, jusqu'à la rencontre du 52° parallèle et du 113° degré de longitude, et se replie ensuite vers le sud, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, « formant, dit l'*Esquisse sur le Nord-Ouest*, une superficie d'au moins 15 500 000 hectares ; » il est impossible de songer à y former des établissements considérables. Presque partout un sol aride ne voit croître que le foin de prairie (*xysteria dyctaloïdes*). Une petite lisière de sol d'alluvion marque les cours d'eau, qui sont desséchés presque toute l'année. « Le foin de prairie offre, dit Mgr Taché, un excellent pâturage. Non-seulement le bison en fait ses délices, mais les chevaux et autres bêtes de trait en sont très-friands. Cette herbe, haute à peine de six pouces, dont les plants sont espacés de façon à laisser voir partout le sol sablonneux ou le gravier où elle croît, conserve sa saveur et sa force nutritive, même au milieu des rigueurs de l'hiver, au point que quelques jours en ces singuliers pâturages suffisent pour remettre en bon état des chevaux épuisés par le travail. A travers ce désert, cet océan de petit foin, on voyage des jours, des semaines sans apercevoir le moindre arbuste. Le seul combustible au service du voyageur et du chasseur est le fumier du bison, que nos métis appellent *bois de prairie*. »

2° Les *Prairies*, d'une étendue à peu près égale à celle du Désert, s'appuient d'un côté sur celui-ci, de l'autre sur la région des Forêts. Elles sont susceptibles de culture ; mais la colonisation n'y pourra que marcher à pas lents, de conserve avec le reboisement. « Vue à la saison des fleurs, la prairie est vraiment belle, émaillée comme elle l'est de couleurs diverses sur son fond de verdure. Malheureusement cette région si belle, surtout quand elle se transforme en prairie ondulée, participe à quelques-uns des inconvénients du Désert. Les vents contraires s'y livrent de rudes combats qui aboutissent à de brusques sautes de température, à des chutes d'énormes grêlons. »

3° Vient enfin la *Forêt*, comprenant de nombreuses clairières créées par l'incendie. Cette région couvre près de 125 millions d'hectares, dont près d'un quart pourrait être probablement utilisé pour la culture. Les



Le Désert du Nord-Ouest. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bois sont loin d'y être aussi beaux, aussi précieux qu'au Canada; ils n'en offriront pas moins d'immenses ressources aux premiers colons.

En résumé, nous trouvons près de 50 millions d'hectares — l'étendue de la France — susceptibles de culture dans un avenir plus ou moins rapproché. Si l'on réfléchit que ces 50 millions d'hectares cultivables sont adossés à près de 85 millions d'hectares de forêts, qu'ils avoisinent, en outre, 15 millions de terres impropres à la culture, mais éminemment favorables à l'élevage en grand du bétail (le Désert), qu'ils ont devant eux une superficie égale à près de six fois la France (300 millions d'hectares) en territoires de chasse où les facilités de communication parviendront peut-être à créer une certaine activité industrielle par la découverte et l'exploitation des

divers minerais que recèlent les roches primordiales du terrain Laurentien, on croira comme nous que le Nord-Ouest peut nourrir une cinquantaine de millions d'hommes, — au prorata de la Russie du Centre et du Sud, située à peu près sous la même latitude et dans les mêmes conditions de climat. Ajoutez à cela les 100 millions d'hectares des deux Canadas et des Provinces Maritimes, les immenses étendues, encore inexplorées pour la plupart, de la terre de Rupert et du Labrador, au nord de la Hauteur des Terres, et vous arriverez aisément au chiffre de 100 millions d'êtres humains pour la population future de l'Amérique anglaise du Nord. Si notre race maintient, vis-à-vis de ses rivaux, les proportions actuelles, c'est une nation néo-française de 40 millions d'âmes qui prospérera un jour au nord des grands lacs et du 49° paral-



Lord et lady Dufferin (voy. p. 286). — Dessin de E. Bonjat, d'après une photographie.

lèle, si même d'ici là la loi mystérieuse qui préside aux migrations des peuples ne déplace point l'équilibre au profit de la race la plus septentrionale.

De telles destinées valent bien la peine qu'on détourne un moment les yeux de l'Europe, où, selon les pessimistes, l'étroitesse de notre territoire et le faible accroissement de notre population sembleraient nous condamner dans l'avenir à un rôle peut-être trop secondaire.

XVII

Une élection. — Chez Joseph Turenne. — Manière de faire de l'ordre avec du désordre. — Deux cents et tant d'électeurs metis. — Une harangue du Français de France. — Une horloge intelligente. — Reil est élu. — Au presbytère de Saint-Norbert.

Le 13 octobre étant le jour fixé pour l'élection du comté de Provencher, élection d'où pouvait sortir, suivant l'expression consacrée, la paix ou la guerre

entre les partis religieux et nationaux du Nord-Ouest canadien, je n'avais garde de manquer à la cérémonie. Depuis quelques jours d'ailleurs il y avait du trouble dans l'air. On parlait d'individus embauchés à Winnipeg pour aller en armes influencer l'élection. La pratique n'était pas absolument nouvelle, elle n'était même que trop conforme à certains précédents datant d'une ou deux années à peine. A Saint-Boniface, les « Orangistes » avaient envahi, pistolet au poing, un bureau de vote présidé par un métis français, Emilien Genton. Le vieux chasseur de bisons, un hercule carré, était froidement demeuré à son poste en dépit des décharges de revolver, malgré la déroute de ses assesseurs; il se contentait de répéter, avec un flegme imperturbable : « Nous commencerons à compter les votes quand ces messieurs auront fini leur sabbat. »

Cette fois, ce n'était pas dans la banlieue de Win-



La Forêt du Nord-Ouest. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.

nipeg que se faisait l'élection, mais à une vingtaine de kilomètres, non loin de Saint-Norbert, dans la maison de Joseph Turenne. Le matin, en partant de Winnipeg, en compagnie d'un négociant notable, Anglo-Saxon que ses sympathies rattachaient au parti français, j'avais remarqué, stationnant dans la rue principale, devant l'hôtel Davis, rendez-vous habituel des Orangistes, une vingtaine de petits chars à bancs suspendus ou *buggies* dont le rassemblement eût été certainement qualifié de suspect par un détective quelque peu perspicace. Mon compagnon de voyage me confia que, d'après le bruit courant, le procureur général Clarke avait fait louer ces voitures pour transporter sur le lieu du vote une centaine de gaillards préablement assermentés en qualité de constables auxiliaires, non, comme on pourrait le croire, pour assurer l'ordre, mais pour le troubler, suivant les formes les plus hypocritement légales dont il serait possible de se prévaloir. Ce qu'on voulait surtout, paraît-il, c'était gagner du temps. D'après un usage anglais importé au Canada, c'est seulement dans l'assemblée des électeurs, au jour fixé par l'ordonnance de convocation, que les candidatures sont officiellement proposées et discutées. Cette formalité s'appelle « la mise en nomination ». Lorsqu'un seul candidat est ainsi présenté au suffrage populaire, on le déclare séance tenante « élu par acclamation », sans passer par la formalité du vote individuel. Si, au contraire, deux ou plusieurs candidats ont été « mis en nomination » par leurs partisans respectifs, l'assemblée se sépare en renvoyant à une date ultérieure le scrutin qui doit décider de l'élection, en un seul tour et à la majorité relative.

On savait ou l'on prétendait savoir à Winnipeg que l'assemblée des métis de Provencher ne permettrait pas la mise en nomination d'un rival de Louis Riel. Les « constables » devaient mettre bon ordre à ces velléités vraies ou prétendues, et assurer la présentation de Clarke par quelque compère plus ou moins électeur dans la circonscription. L'élection définitive étant ainsi ajournée, et profitant de la position particulière de Riel, réputé fugitif de la justice, on pourrait entre temps dénicher, dans l'inextricable fouillis des lois anglaises, une clause d'incapacité légale qui, écartant de la lutte l'ex-chef du gouvernement provisoire, assurât le mandat de député fédéral à son adversaire. N'oublions pas, pour bien comprendre la portée de cet expédient, que dans les pays de droit anglais, à l'inverse des usages admis chez nous en matière d'annulation d'élections, la « disqualification » ou incapacité du candidat qui a réuni le plus grand nombre de suffrages n'entraîne pas nécessairement une nouvelle convocation des électeurs. Les suffrages exprimés en sa faveur sont souvent considérés comme non avenus, et le premier en tête des concurrents éligibles se trouve investi du mandat disputé.

L'édifice choisi pour lieu de vote était un simple rez-de-chaussée de deux pièces, précédé d'une cour assez

spacieuse, entourée par l'inévitable « fence » ou barrière en troncs d'arbres. Les électeurs, presque tous métis français et au nombre de plus de deux cents, autant que je pus en juger, formaient çà et là des groupes fort animés. Tous étaient en costume de route : chapeau large, mocassins, ceinture de couleur servant la taille. Le type dominant était bien celui des aborigènes Cris et Saulteux, dont le sang entraînait certainement pour les trois quarts, quelquefois pour les sept huitièmes, dans la complexion de la grande majorité des assistants. Toutefois la filiation européenne se révélait dans la barbe, remarquablement forte chez le métis à n'importe quel degré de mélange, tandis qu'elle est, comme on sait, très-peu fournie chez l'Indien pur. Ils avaient dû faire, pour la plupart, un assez long trajet, car les circonscriptions électorales, dans ce pays encore si peu peuplé, dépassent de beaucoup l'étendue d'un département français. Les montures de ceux qui étaient venus à cheval étaient réunies à peu de distance, sous la garde de quelques jeunes gens. Point d'armes apparentes : ainsi l'exigeait la loi ; mais il n'aurait pas fallu aller bien loin pour trouver tout un arsenal soigneusement dérobé aux yeux des profanes, dans un petit bois de trembles, près des berges de la Rivière Rouge.

« Vous comprenez ben, m'sieu, » me disait un vieux chasseur aux longs cheveux couleur d'aile de corbeau, encadrant une physionomie plus qu'à demi indienne, avec son air de bonhomie narquoise et son accent bas-normand, « dans cette saison cite (*sic*), il y a tout plein de poules de prairies, et faut ben avouère (avoir) un fusil pour se distraire en route. »

En attendant, ce n'était pas précisément pour signaler l'arrivée d'une compagnie de ces pauvres gallinacés que trois ou quatre guetteurs interrogeaient des yeux la route de Winnipeg.

La mise en nomination devait être réglementairement terminée à deux heures précises, et jusqu'à ce moment aucun nom n'avait été présenté en opposition à celui de Louis Riel. Circonstance digne de remarque, le premier « parrain » de la candidature de l'ex-président métis avait été un Écossais protestant, l'un des plus riches, des plus notables et des plus anciens habitants de Winnipeg, M. Bannatyne, lequel, en s'excusant de ne pouvoir s'exprimer avec toute la pureté désirable dans l'idiome de la majorité des assistants, leur rappela en fort bons termes qu'à défaut de l'accent, il avait du moins le cœur d'un métis canadien. Des applaudissements bien nourris avaient accueilli l'orateur, ainsi que les principaux chefs du parti français à Manitoba, M.M. Royal, Dubuc, Larivière, etc., lesquels avaient pris ensuite la parole pour « seconder » la motion. Dans un langage moins châtié, mais éloquent et vigoureux à la fois dans sa simplicité naïve, deux électeurs métis exposèrent les griefs de la vieille population du pays contre les fanatiques d'importation récente, vrais perturbateurs de la paix publique. Puis M. Royal fit à l'auteur

de ces lignes l'honneur de le présenter à l'assistance comme un « Français du vieux pays », passionné pour l'avenir et la prospérité des Français de la Rivière Rouge; mais, pour prix de cette gracieuseté, il eut la cruauté de réclamer un discours. Il fallut s'exécuter et servir aux électeurs du comté de Provencher la harangue demandée. Mon improvisation fut-elle bonne ou mauvaise? Je ne sais; mais le « vieux pays » fut chaudement acclamé dans la personne de son très-humble représentant.

Sur ces entrefaites, un certain mouvement se manifeste au dehors. Les voitures suspectes du matin sont signalées; l'« officier rapporteur » du bureau électoral, un franc Bourguignon transplanté depuis une dizaine d'années en ces lointains parages, demande si personne ne propose un autre candidat. Pour toute réponse un tonnerre de hurrahs en l'honneur de Louis Riel; l'horloge de céans marque l'heure réglemontaire. La séance est close, et Louis Riel déclaré élu « par acclamation » à la Chambre des communes du Canada pour le canton de Provencher. Il me semble que le temps a passé bien vite; mais il faut croire que l'horloge de céans est une horloge intelligente, désireuse de protéger le bon droit contre l'intrigue et la violence; car, il faut bien l'avouer, ma montre, moins soucieuse des intérêts manitobains, retarde de trois bons quarts d'heure.

Deux ou trois minutes plus tard, vingt voitures, contenant environ quatre-vingts gaillards de fort mauvaise mine, armés de revolvers et de gourdins, s'arrêtent devant la barrière; le policeman D*** et deux de ses « constables volontaires » se détachent du groupe, pénètrent sans obstacle dans la salle, fort surpris de ne rencontrer aucune résistance, et plus surpris encore d'apprendre que tout est fini sans qu'ils aient eu l'occasion de s'en mêler. Pour se donner une contenance, ils prétendent avoir mission de rechercher le candidat placé sous le coup d'un mandat d'arrêt. Mais Riel, sans être bien loin de là, s'était pourtant gardé de mettre un pied dans la souricière. Aussi laissa-t-on nos gens chercher tout à leur aise. Quelques mois plus tard, Riel se présentait à Ottawa, en dépit d'un déchaînement inouï de la presse haut-canadienne, et faisait acte de présence au Parlement, en signant son nom au registre de la Chambre. Mais, l'inviolabilité des députés n'existant pas au Canada, ses amis le firent promptement repasser aux États-Unis. Son but d'ailleurs était atteint, la discussion si longtemps ajournée sur la liquidation définitive des « troubles du Nord-Ouest » ne pouvait plus être évitée. Riel fut, il est vrai, déclaré exclu de la Chambre, tandis que Lépine était condamné par le jury de Winnipeg; mais le nouveau cabinet canadien dut ouvrir une enquête sur les promesses d'amnistie faites aux métis par le ministère précédent. Quinze mois plus tard, le gouverneur général du Canada, lord Dufferin, obtenait de la reine une ordonnance d'amnistie, complète pour tous les ac-

teurs secondaires de la petite révolution de 1869-1870, partielle pour trois personnes seulement : Riel, Lépine et O'Donohue, frappés d'un bannissement de quelques années.

Au sortir de la salle de vote, les métis s'étaient dispersés, s'en retournant par petites troupes de piétons et de cavaliers, et fredonnant, sur de vieux airs normands, des chansons de « voyageurs », composées pour la plupart par des poètes du cru. De son côté, le P. Ritchot, mis en bonne humeur par l'issue de la journée, emmenait les principaux acteurs, orateurs et invités de la cérémonie, y compris l'auteur, à son presbytère de Saint-Norbert, où ses deux nièces nous avaient préparé un dîner à la hauteur de la circonstance. On en était au potage, la fameuse soupe au lait et aux hultres, en haute faveur, comme on sait, dans toute l'Amérique du Nord, quand tout à coup on signala derechef les « buggies » orangistes qui s'engageaient dans l'avenue de trembles et de bouleaux conduisant au presbytère.

Nous n'en avons pas encore fini avec ces indiscrets. Furieux de leur déconvenue au « poll » et fortement imbibés de mauvais whisky, ils prétendaient prendre leur revanche en dénichant l'indénichable Louis Riel parmi les invités du curé de Saint-Norbert. L'amphitryon fronçait les sourcils : « Il y a un bout à tont, disait-il, même à la patience d'un curé patriote; » pour un peu il « ferait sauter en l'air tous ces maudits-là comme des grenouilles, » grâce à quelques barils de poudre restés en sa possession depuis l'époque du gouvernement provisoire. Ce fut l'élément laïque représenté par le secrétaire provincial, M. Royal, qui dut prêcher le calme et la conciliation. Finalement, l'un de nous se détache en parlementaire et conduit les enragés perquisitionneurs dans tous les coins et recoins du presbytère et de ses dépendances, église, logement des sœurs, etc., etc. Pas plus de Riel qu'à l'assemblée électorale. Finalement, les hommes de Clarke et de notre peu estimable compatriote D*** regagnent bredouilles leurs véhicules, non sans préférer quelques menaces assaisonnées des plus beaux jurons de l'idiome saxon du Far-West, langue d'une richesse exceptionnelle sous ce rapport.

XVIII

Invitation chez un compatriote lorrain. — Histoire d'un émigrant. — Grandeur et décadence des fondateurs de Saint-Paul. — Une colonie d'annexés. — Le massacre des innocents. — Walhalla. — Les Mennonites. — Pembina.

Les premières gelées avaient sévi dès la seconde quinzaine de septembre; elles avaient été suivies par une période exceptionnelle de mauvais temps, neige alternée de pluie, qui rendait presque impossible toute nouvelle excursion de longue haleine. C'était avoir du guignon, l'automne manitobain étant généralement, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire, une saison magnifique. De vieux habitants déclaraient

n'en avoir pas vu un semblable depuis près de trente ans. Toujours est-il que la saison s'avancait et qu'il fallait promptement songer au départ si je ne voulais pas être surpris tout à coup par les grands froids.

Un matin, tandis que je m'occupais des préparatifs de départ, on m'annonce une visite. Un grand et vigoureux vieillard entre dans ma chambre et me dit sans autre préambule :

« Je m'appelle M^{***}, de Saint-Avoid, venu en Amérique en 1847, jadis brasseur, aujourd'hui propriétaire à Manitoba et dans le territoire du Dacotah; j'ai appris que vous êtes Messin et je me mets à votre disposition pour visiter le district de la rivière Pembina où j'ai mes propriétés. Je pars dans trois jours. Cela vous va-t-il ? »

La réponse ne pouvait être douteuse.

Le 18 octobre, après trois soirées consacrées aux banquets et punchs d'adieu, je faisais dans la voiture de mon nouvel ami la première étape de mon voyage de retour. Le temps était beau le jour du départ, et le buggy roulait sans cahots sur la piste unie qui, dans les Prairies, pourvu qu'il ne pleuve point, tient lieu de macadam. Partis à midi de Winnipeg, en remontant la Rivière Rouge par la rive gauche, nous allons coucher le soir à 43 kilomètres de la ville, dans une petite auberge de la paroisse Sainte-Agathe. L'auberge est tenue par une famille irlandaise récemment établie dans cette localité peuplée de métis. Deux fort jolies filles, grandes et fortes comme des grenadiers, nous servent un souper à peu près passable. Dans un coin de la salle commune, un jeune homme, leur frère ou cousin, exerçait ses talents musicaux sur une sorte d'accordéon, tandis qu'une bambine d'une douzaine d'années, vive, fraîche, rose et d'une carrure qui promettait de rattraper bientôt celle de ses grandes sœurs, courait en jupons courts et pieds nus au dedans et au dehors du logis, sans souci du froid, devenu très-vif après le coucher du soleil. Gens et logis avaient un air de propreté rassurante; mais les démanégeons de la nuit nous apprirent, hélas ! que tout ce qui brille n'est pas or.

En quittant cette auberge trop habitée, nous tournons le dos aux berges légèrement boisées de la Rivière Rouge, pour courir à travers la Prairie, dans la direction du sud-ouest. Chemin faisant, mon compagnon me racontait ses aventures. A peu près ruiné lors de la crise de 1848, il était venu en Amérique avec plus d'énergie que de ressources pécuniaires. Après avoir habité successivement New-York, Chicago, Saint-Louis, il avait établi la première brasserie dans la ville, alors naissante, de Saint-Paul de Minnesota. En ces temps-là, Saint-Paul traversait la période « héroïque », et surtout chaotique, qui caractérise les débuts des cités du Far West. Le débitant était obligé d'avoir deux revolvers sur son comptoir, seul mode de contrainte morale dont l'efficacité fût appréciée par les payeurs récalcitrants. Mais, si l'on risquait un peu sa peau, on faisait rapidement for-

tune. Les premiers occupants de l'emplacement de Saint-Paul, quelques pauvres diables de chasseurs canadiens, la plupart sang-mêlé, avaient en quelques mois, sans savoir ni *a* ni *b*, réalisé, par la vente de leurs lots urbains, des sommes fabuleuses. L'un d'eux, Vital Guérin, possédait déjà deux cent mille dollars (un million de francs) en banque, alors que sa femme et ses enfants, n'ayant encore pu se résigner à adopter les chaussures civilisées, couraient par les rues en mocassins ou pieds nus. Malheureusement, ce qui vint au son de la flûte repartit au son du tambour. Les tripots se chargeaient de rétablir l'équilibre. Le même Vital, devenu plus que millionnaire, — et millionnaire en dollars, — jouait parfois jusqu'à soixante mille piastres sur un coup de cartes. Il a fini par être enterré aux frais de la colonie canadienne de Saint-Paul, par le clergé catholique auquel, au temps de sa splendeur, il avait fait le cadeau princier de l'« flot » ou « bloc » sur lequel s'élève aujourd'hui l'église cathédrale.

M^{***} était Lorrain, c'est-à-dire d'un tempérament rassis. Il gagna, épargna, fit fortune. Devenu propriétaire de quelques milliers d'hectares dans la montagne de Pembina, à cheval sur la Puissance et les États-Unis, il fait maintenant de l'agriculture, et, depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine, appelle successivement près de lui ceux de ses petits-fils et petits-neveux qui ne se sentent qu'une inclination médiocre à servir sous les drapeaux du *Vaterland*. Son gendre, un Bavaïrois, en fait d'ailleurs autant pour les siens. La montagne de Pembina devient ainsi peu à peu ce que Henri Heine se fût empressé d'appeler une colonie de « Prussiens libérés ».

Sur de vastes espaces la Prairie que nous traversions avait été ravagée par les feux d'automne. L'herbe brûlée laissait à découvert le sol uni formé par un terreau noir et parsemé çà et là d'ossements blanchis de bisons. Il y a une vingtaine d'années les métis faisaient encore dans ces parages de folles hécatombes de ces magnifiques ruminants. Cent, deux cents cavaliers, tournoyant autour d'un troupeau en marche, détruisaient en un jour des milliers d'animaux, dont, vu la pénurie des moyens de transport, on ne pouvait songer à utiliser ni la viande ni même la « robe » ou fourrure. On tuait pour le seul plaisir de se procurer des langues de bisons, le morceau de choix de la cuisine des Prairies. Aujourd'hui ce n'est plus qu'à deux cents lieues à l'ouest de la Rivière Rouge que le bison, implacablement refoulé vers les Rocheuses, se montre en troupeaux encore innombrables, bien que diminuant très-vite et menacé de bientôt disparaître.

Le 19, dans la nuit, nous arrivions chez mon hôte, la ferme de Walhalla — un nom à réminiscence germanique importé par le gendre de M^{***}.

Les collines de Pembina ont dû former jadis une chaîne d'îlots boisés émergeant des eaux du lac d'eau douce qui remplissait alors tout le bassin de la Rivière Rouge. Aujourd'hui encore, on peut dire qu'elles forment sur une longueur de près de cent lieues vers

l'ouest, au milieu de la mer d'herbes des Prairies, de véritables îles de végétation arborescente. Entre autres productions, pommes de terre du poids d'une livre, et betteraves idem, mon hôte me montre sur ses terres quantité de vignes sauvages qu'il compte améliorer par la culture. Il a déjà fait du vin, nullement méprisable à son dire; mais il est évident que dans un pays où le thermomètre descend régulièrement tous les ans au-dessous de trente-neuf degrés de froid, on ne saurait guère compter sur l'acclimatation des plants d'Europe. Depuis mon départ, plusieurs « townships » ou cantons ont été arpentés dans la

montagne de Pembina, et des colons s'y sont établis, notamment des Mennonites.

C'est une secte bien curieuse que ces Mennonites, sorte de « quakers » allemands, dont l'application successive du service militaire obligatoire dans les États de l'Europe moderne est en train de faire un peuple de Juifs errants. Pour échapper aux lois militaires déjà fort raides de la monarchie prussienne, ils avaient dès la fin du dix-septième siècle demandé asile à la grande Catherine, et fondé dans le sud de la Russie des colonies agricoles extrêmement florissantes. La tsarine leur avait garanti, en conformité de leur



Emmerson, colonie mennonite. — Dessin de H. Clerget, d'après une gravure américaine.

dogme fondamental, le privilège de l'exemption de tout service armé; mais après Sadowa et Sedan, la Russie, elle aussi, est entrée dans l'engrenage des armements à outrance, et les privilèges mennonites ont dû être abolis. Plutôt que de céder sur le point capital de leur croyance, ces fervents adeptes de la paix perpétuelle abandonnent leurs établissements vieux d'un siècle. Le parlement d'Ottawa, désireux d'attirer à Manitoba une partie de ces nouveaux émigrants, s'est empressé de leur garantir par une loi en bonne forme l'exemption à perpétuité de tout service dans les milices. On en a fait autant au Kansas, au Brésil et dans l'Argentine. Quatre à cinq mille Mennonites se sont établis à Manitoba, où leurs établisse-

ments ont pour centre la petite ville d'Emmerson.

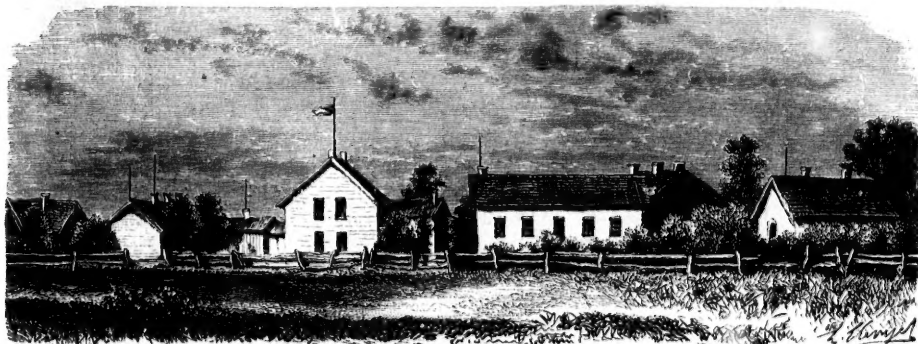
Après un repos de deux jours, M^{me} me fit reconduire en voiture de Saint-Joseph de Walhalla au poste de Pembina, distance d'environ cinquante kilomètres. Le temps était froid et couvert, bientôt la neige se mit à tomber à gros flocons. Un petit ravin au fond duquel coule la rivière Pembina, près de son confluent avec la Rivière Rouge, sépare le village d'un petit fortin en bois habité par quelques douaniers et soldats américains. Je passe la soirée en compagnie d'un Canadien-Français nommé Giroux, marié avec une excellente petite femme métisse et père d'une nombreuse famille de fort jolis bébés. Giroux avait l'entreprise de travaux qu'on exécutait en ce moment

du côté canadien, non loin d'un fort construit par la Compagnie de la baie d'Hudson après l'attribution de Pembina aux Américains. Là, peu à peu, se groupent les premières habitations d'une future ville manitobaine qui a reçu le nom de Dufferin, en l'honneur du gouverneur général du Canada, homme affable, distingué, spirituel, très-populaire, ainsi que sa femme, dans toute la Puissance. C'est près de cette cité future que s'établissent le plus grand nombre des Canadiens-Français arrivant par centaines (1200 à 1500 l'année dernière) des Etats-Unis ou du Canada.

Pendant la nuit la neige n'a cessé de tomber et le froid est devenu assez vif pour que l'haleine se fige en petits glaçons sur les poils de la moustache. Aussi quel n'est pas mon étonnement en arrivant à la berge de la Rivière Rouge, de voir une douzaine de métis français plongés jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée dont la surface, parsemée çà et là de plaques de neige flottante, avait déjà pris cette consistance huileuse qui est le prélude de la congélation totale ! Il

s'agissait de tirer à terre les planches d'un « flat-boat » que la prise imminente de la rivière empêchait de continuer son voyage vers Winnipeg. Ces « flat-boats » (littéralement bateaux plats) sont à proprement parler de grands radeaux formés de madriers empilés sur une épaisseur de plusieurs pieds, que l'on construit dans la région forestière du Minnesota vers la source des divers affluents de la Rivière Rouge. Sur la plate-forme on installe une sorte de corps de logis, également en planches, dans lequel vient s'emmagasiner un chargement de tous les articles dont le commerçant nomade, le « boss » du « flat », compte se défaire avantagusement en route.

Puis, sans plus d'équipage qu'un ou deux hommes armés de longues perches, on descend le cours des rivières. Arrivé à destination, et le chargement écoulé, le « navire » est lui-même mis en pièces, et ses débris, mis en vente à leur tour, vont servir à la construction des futures Chicagos de la prairie riveraine. Toujours pratiques ces diables de Yankees !



Dufferin. — Dessin de H. Clerget, d'après une gravure américaine.

Quant aux travailleurs, nos demi-compatriotes, dont l'occupation, sous ce costume et cette température, me donnait la chair de poule, Giroux m'assure que je m'apitoie à tort sur leur compte. Ils sont endurcis dès l'enfance à toutes les intempéries de l'air et de l'onde. Dans des conditions qui vaudraient au plus robuste Européen la plus carabinée des fluxions de poitrine, il leur suffit d'un coup de whisky pour achever gaiement et promptement leur tâche. Et tenez, voici le patron qui envoie « querir » un flacon de ce grossier cordial ; un « merci » énergique s'échappe de la robuste poitrine de chacun des travailleurs, et ils se remettent à l'ouvrage, fredonnant les couplets de la « chanson à Pierre Falcon ».

A Dufferin, la Rivière Rouge, rétrécie par deux berges hautes de sept à huit mètres et assez agréablement boisées, n'a plus guère que soixante-dix mètres de largeur. Sa plus grande profondeur en été est d'environ trois mètres.

Le 24 au matin, arriva à Pembina le « stage » ou diligence des Prairies qui mène de Winnipeg à

Breckenridge, simple char à bancs de six ou huit places, garni de paille et recouvert d'une bâche en toile, mais monté sur de solides ressorts et traîné par des chevaux vigoureux. En deux jours nous avons trotté nos cinquante lieues jusqu'à Moorhead, à travers un pays de plaines immenses dont la monotonie n'est interrompue que par l'apparition intermittente de quelque rideau de trembles et de bouleaux perpendiculaire à notre route, et courant se confondre avec le rideau plus touffu qui nous dérobe, sur la gauche, la vue de la Rivière Rouge. Celle-ci s'accroît çà et là d'affluents venus d'un pays de lacs où les castors, encore nombreux, élèvent des digues sur les cours d'eau. Partout jusqu'à Moorhead c'est la solitude la plus absolue ; à peine tous les vingt ou trente kilomètres, une, deux, trois masures en bois, stations de relais où l'on descend prendre un repas très-sommaire et où l'on trouve pour la nuit un gîte non moins spartiate. Tels sont « Pointe Kelly », Grande Fourche », « Frog Point » ou « Pointe aux Grenouilles », Goose River », etc., mélange de noms vingt fois traduits et

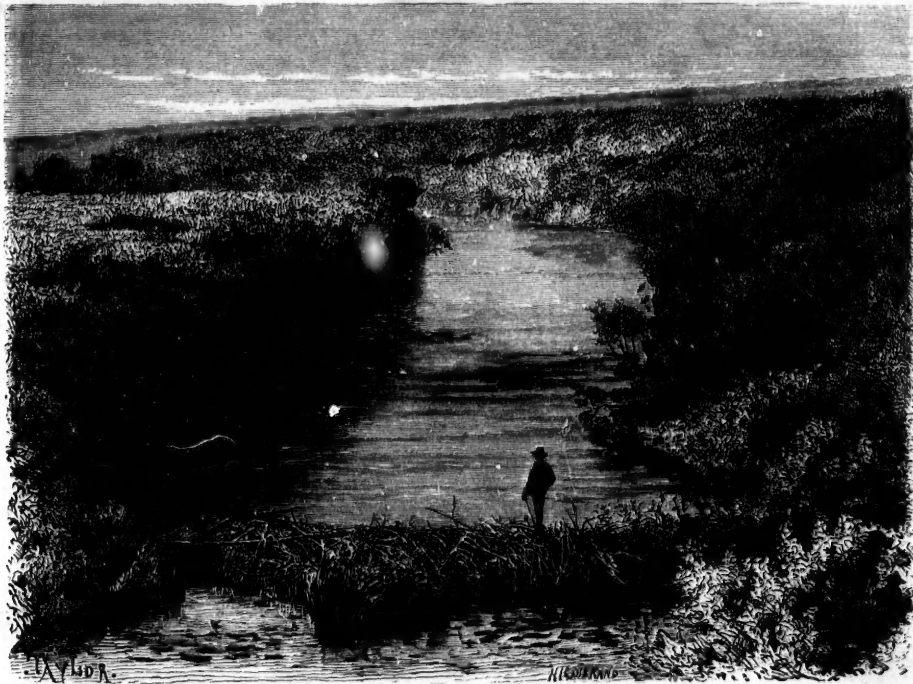


Le stage ou diligence des Prairies. — Dessin de A. Dupuy, d'après une photographie.

retraduits, comme je l'ai expliqué ailleurs, de l'un à l'autre des deux idiomes parlés par les premiers explorateurs de cette région. De Moorhead, station du futur « Pacifique du Nord », jusqu'à la petite ville de Breckenridge, le stage quitte le territoire du Dacotah et passe sur la rive droite de la rivière dans l'Etat de Minnesota. A Breckenridge je retrouve enfin, après deux mois et demi, le mode de locomotion des pays civilisés, le chemin de fer, ne regrettant du « stage » que mes excellents compagnons de voyage, trois ex-officiers confédérés, dont un créole missourien d'origine lorraine, le capitaine Aymon. Le 4 no-

vembre 1873, après de courtes haltes à Saint-Paul, Chicago et Détroit, j'étais enfin de retour à Ottawa.

Je retrouvais la capitale fédérale très-agitée : il y avait de nouveau ouverture du Parlement. Je revis le gouverneur général lord Dufferin se rendre en grand cortège à la chambre du Sénat et lire, dans les deux langues de rigueur, le « discours du trône » ; mais ce discours devait être le testament du ministre qui l'avait inspiré. L'affaire du « Pacifique » s'était envenimée durant la prorogation ; la Chambre des communes revenait hostile, — à une faible majorité il est vrai, — mais cela suffisait pour rendre impossible le maintien au



Digue de castors sur un affluent de la Rivière Rouge (voy. p. 286). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

pouvoir du cabinet Mac-Donald. Le lendemain de mon arrivée, un haut fonctionnaire me demanda amicalement si j'avais préparé le compte des dépenses de mon voyage. Je répondis que je ne l'avais pas encore établi. « Eh bien, me dit-il, dépêchez-vous et faites signer le mandat, pendant qu'il en est temps encore, par le ministre qui vous a confié votre mission ; son successeur aura tant à faire au début, que vous pourriez éprouver des délais fort désagréables. » Je suivis ce sage conseil et bien m'en prit. A midi mon mandat était acquitté ; à trois heures le ministère était démissionnaire.

Un mois plus tard, le jour même que retournant

à Saint-Paul de Minnesota, où j'allais passer l'hiver, je réparais une lacune de mon voyage d'été en visitant les chutes du Niagara, je reçus une nouvelle bien faite pour me confirmer dans la philosophie de l'immortel précepteur de Candide. Si mes protecteurs fussent restés au pouvoir, je devais partir pour France par le premier transatlantique français de New-York. Ce transatlantique avait dérapé sans moi dans les derniers jours de novembre 1873. Hélas ! il n'est jamais arrivé au port. Il s'appelait la *Ville du Havre*.

H. DE LAMOTHE

